

RÉGIONS INCONNUES

SUPPLÉMENT

A LA

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

PAR

J. VILLEMANN



PARIS

FRUCHARD, LIBRAIRE

PALAIS-ROYAL, 185, GALERIE DE VALOIS

NANCY
HINZELIN, LIBRAIRE



ÉPINAL
LÉCRIVAIN FILS, LIBRAIRE

—
1864

RÉGIONS INCONNUES

SUPPLÉMENT

A LA

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

PAR

J. VILLEMAN

PARIS

FRUCHARD, LIBRAIRE

PALAIS-ROYAL, 185, GALERIE DE VALOIS

NANCY HINZELIN, LIBRAIRE

ÉPINAL LÉCRIVAIN FILS, LIBRAIRE

1864.

UN PASSE-PORT EN PRÉFACE.

D'où venez-vous ? — Je ne viens point, car je vais. — Où allez-vous ? — Je ne vais point, car je reste. — Trêve de ces plaisanteries païennes, qui semblent renouvelées des Grecs ; et répondez en bon français à mes questions : il est utile de savoir à qui l'on a affaire, si l'on ne veut se commettre. Entre nous, depuis quelque temps, je vous soupçonne fort de penser à mal : vous avez des allures mystérieuses, vous remuez toutes sortes de pierres, vous vous égarez dans des sentiers plus que suspects, d'aucuns disent que vous avez du foin aux cornes. Bref, tout cela n'est pas clair ; et, puisque je vous tiens, veuillez vous expliquer.

De grâce, ami lecteur... — Ami, moi ! phrases usées que celles-là ! Ah ! par le temps qui court, c'est surtout des amis qu'il faut se garer. — Eh bien ! lecteur bienveillant..... — Quelle rage d'amitié et de bienveillance ! Pour Dieu, appelez-moi lecteur tout court, et finissons-en. — Lecteur donc, qui que tu sois, daigne un instant m'écouter.

Il y a eu de toute éternité, au pays des coquecigrues, une guerre sans fin ni armistice entre deux ennemis immortels autant qu'irréconciliables, la Routine et le Progrès.

La Routine, très-haute et très-puissante princesse, se pique d'être gourmande, fainéante, impudique et prolifique : aussi a-t-elle une lignée innombrable, qui compose son invincible armée. Les étoiles du ciel dont Dieu parle dans la Bible, et les sables de la mer que l'on retrouve sans cesse chez les poètes, ne sont rien en comparaison. Autant de batailles, autant de victoires. Pour vaincre (chose incroyable !) la Routine n'a besoin que de son ineptie et de son inertie même ! L'affaire terminée, elle dépouille son adversaire, puis elle se replonge de plus belle dans sa léthargie.

Quant au Progrès, il est maigre, il est affamé, mais il n'en est que plus infatigable et plus hargneux. Sans armée, ou comptant à peine quelques soldats, il tombe, il se relève, le voilà qui est crucifié ; il ressuscite le troisième jour. Par ses mille agonies et à travers les tortures, il ne poursuit d'autre but que de faire un peu de bien à son ennemie. En vérité, c'est un métier de dupe.

Lecteur, qui penses si bien, tu ne saurais admettre en aucune façon que je veuille m'enrégimenter sous un tel général. Si j'écris quelque chose, ce n'est pas assurément pour réformer le monde : je trouve excellent tout ce qui est ; je maudis la moindre invention, même celle des plumes métalliques. Je ressasse donc de vieilles idées, un peu pour mon plaisir, et beaucoup, si tu l'agrées, pour le tien. Quoi qu'il en soit, mon livre aura pour le moins un mérite, celui de t'aider à dormir.

RÉGIONS INCONNUES
SUPPLÉMENT A LA BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.

**CHAPITRE PREMIER LE HASARD DES
RENCONTRES. MAXIME-CÉLÈRE
MARCHAND.**

A l'embarcadère du chemin de fer de Paris a Lyon, et dans cette galerie où l'on va prendre ses billets, un voyageur se promenait en 1859, le 10 mai, de onze heures à onze heures et demie du matin, et semblait attendre le départ sans trop d'impatience. D'abord il avait regardé avec indifférence, plutôt que curieusement examiné, maintes figures insignifiantes ; puis, dans la foule, il avait bientôt distingué une jeune personne en grand deuil et voilée, mais sous le voile et les couleurs lugubres cachant mal une élégance et une grâce des plus rares. Sa beauté, sa douleur, son âge, et jusqu'à son air d'isolement, tout en elle l'intéressait et commençait à l'intriguer, quand elle disparut. Il s'efforça de l'oublier, et s'arrêta devant un petit étalage de libraire. « Achèterait-il un volume jaune ou rouge « de la bibliothèque dite des chemins de fer ? Ce sont « des chefs-d'œuvre sans doute ; mais voilà précisé« ment leur défaut : on les a lus tous, et quelques« uns même relus ! » Il ne prit qu'un journal ; et, comme il se retirait, un peu fâché de la paresse des écrivains ou du bon goût des libraires, il se heurta contre un promeneur et lui marcha sur le pied. L'autre poussa un cri de douleur, auquel l'amateur maladroit répondit par toutes sortes de protestations. A force d'excuses et de coups de chapeau, la douleur se calma, et l'offenseur lia connaissance avec l'offensé. La chose alla même si vite que le plus jeune, l'offenseur, offrit incontinent son bras au plus âgé, l'offensé pour gagner commodément la salle d'attente.

« Convenez, ajouta-t-il, que la journée commence mal pour moi, et que je ferais bien, si j'étais sage, de ne pas m'aventurer sur ces lignes parallèles. j'estropie un honnête homme ! » — « N'est-ce « que cela ? reprit en boitant l'interlocuteur. Ces deux malheurs ne sont pas à déplorer : pour moi, je ne me plains déjà plus de l'un ; quant à vous, si vous m'en croyez, vous vous réjouirez de l'autre ! » — « Je ne comprends pas, fit le jeune homme.

»—«Écoutez, dit l'inconnu. La bibliothèque des chemins : de fer n'est pas tout entière à l'étalage ; le supplément, qui n'est pas la partie la moins amusante ni la moins instructive, se trouve... » — « Où » — « Ici ! » En ce moment les deux voyageurs prenaient place dans un wagon de première classe, et quelques instants après la locomotive sifflait et se mettait en mouvement.

« N'allez pas croire cependant, poursuivit alors l'étranger, que l'administration ait exprès pour nous placé des livres dans un wagon ; il n'y en a pas, mais il ya des voyageurs qui, soit qu'ils parlent ou qu'ils se taisent, disent toujours une infinité de choses. Afin de vous le prouver, et en même temps pour obtenir votre confiance, je vais... » — « Permettez -moi une question, interrompit son voisin. » — « Faites. » — « Où allez-vous ? » — « Nulle part. » — « Et d'où venez-vous ? » — « De partout. » — « En ce cas, nous ne nous quitterons pas de sitôt, et vous aurez le loisir de me raconter votre histoire ; mais je craignais fort que le chemin de fer, la coupant par le milieu, n'en remît la suite à une rencontre incertaine ; or vous conviendrez que ne pouvant finir, il eût été mieux de ne pas commencer. » De cette histoire, à vrai dire, le jeune homme craignait autant le commencement que la fin ; car sur cent autobiographies ou mémoires, il y en a au moins quatre-vingt-dix-neuf remplis de lieux communs et de détails puérils. Il se résigna donc en expiation de son étourderie.

Ce compagnon improvisé reprit la parole avec une satisfaction visible : peut-être tenait-il là une occasion qu'il cherchait depuis longtemps. Quoiqu'il en soit, il fit précéder son récit de considérations générales sur la locomotion. Il y a, suivant lui, des différences considérables sur ce point entre tous les individus qui appartiennent à l'espèce humaine ; on aurait dû créer en conséquence la classification et la nomenclature bizarres qu'il improvisait au fur et à mesure, selon le besoin. La plupart des hommes restent, de leur naissance à leur mort, attachés à la glèbe qui les a vus naître et qui les nourrit, et s'ils se meuvent, c'est tout au plus dans un rayon de trois kilomètres autour de leurs clochers. Il crut nécessaire de les appeler clocher-tour. D'autres voient, avant de mourir, les principales localités du canton : ce sont les canton-tour ; d'autres se hasardent jusqu'à parcourir le département : ils forment la tribu des département tour. Un plus petit nombre visitent la contrée, et méritent le nom de contrée-tour. Plus rares encore sont ceux qui ont poussé jusqu'aux limites de l'Europe : on leur doit le titre d'Europe-tour. Quant aux terre tour, ce sont ceux qui ont marché, couru,

navigué dans les cinq parties du globe ; mais rien n'est plus facile à compter. Là-dessus, comme il avait une teinture de statistique, il appliquait des chiffres, probablement tout aussi exacts que les autres, de cette science ; les terre-tour faisaient 1/100,000 de la population qui se dispute notre planète ; les Europe-tour, 1/10,000 ; les contrée-tour, 1/1000 ; les département tour, 1/100 ; les canton-tour, 1/10. Le reste des habitants, presque incalculables, appartenait à l'immense famille des clocher-tour : le nombre croissait toujours en raison inverse de la distance à parcourir. « Voilà une découverte, dit-il sérieusement, ou peut-être aussi avec ironie, voilà une découverte que me devront nos arrière-neveux. »

Cependant le jeune voyageur, plus étonné qu'émervéillé, croyait par moment avoir affaire, non à un homme de génie comme Newton ou Galilée, mais à un fou qui fuyait Charenton à grande vitesse. Aussi se répétait-il tout bas, ou en lui-même : « Pourquoi n'avais-tu pas d'yeux au talon ? Un homme d'esprit en a partout ! Allons, avale, malheureux, puisque tu t'avisas d'écraser le pied des gens. » Ses plaintes étaient au fond très-injustes ; son camarade de wagon n'était pas fou, bien au contraire ; mais rien ne nous semble plus voisin de l'absurde, que ce qui s'éloigne le moins de la raison. Après avoir terminé l'exposition de sa manière de voir sur la locomotion, ce singulier personnage fit une pause ; ensuite il offrit et prit lui même dans une riche tabatière une poudre superfine ; enfin il continua :

« Pour moi, reprit-il, non-seulement je dois être rangé parmi les *terre-tour*, mais je puis me flatter d'avoir, bien mieux que le Juif-Erant, résolu le problème du mouvement perpétuel. Vous allez en être convaincu ; voici mon histoire. »

Aussitôt il déclina ses prénoms, Maxime-Célère, et son nom Marchand ou Marchant. Cette incertitude au sujet d'un nom propre paraîtra incroyable ; mais la dernière lettre était mal formée dans l'acte de naissance ; et puis son père, qui n'était pas toujours conséquent, écrivait l'un et l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'il avait toujours été réduit à deux maigres prénoms, tandis que nombre de gens, d'une condition inférieure, en étalent fastueusement jusqu'à cinq ou six. Au reste, si l'on avait pu le consulter, il se fût contenté même d'un seul, sans doute parce que, tout étant chez lui taillé pour la course, y compris le nom, un seul prénom eût été plus convenable, et en même temps plus facile à porter.

Maxime. Celère Marchant était né en 1804, sur mer, et pendant une traversée d'Amérique en Europe : c'est dire qu'il était né en voyageant ; il y

fut aussi élevé. Ses parents, qui étaient de riches négociants de Nantes, lui donnèrent d'abord une nourrice, puis un précepteur, toujours sur ce navire, qui semblait devoir être son unique domicile, comme il avait été son berceau. Tout cela plaisait fort au père, qui ne cessait de répéter : « Mon Célère, ou bien encore, Mon Maxime sera l'activité en personne et le commerce incarné. » A vingt ans, devenu grand et fort, le jeune commerçant épousait la fille d'un armateur, et la noce était tout naturellement célébrée au milieu des flots, avec les cérémonies d'usage et l'accompagnement obligé des festins, des bals, des illuminations, des feux d'artifice et des coups de canon.

Depuis sa naissance jusqu'à son mariage, Maxime Célère avait déjà fait cent voyages environ sur différents points du globe, et parcouru dans les deux hémisphères plus de 76, 400 myriamètres, soit au moins vingt-deux fois le tour du monde ; et dans les douze premières années qui suivirent ce mariage, loin de s'endormir au sein de son bonheur, il avait ajouté à tant de myriamètres déjà près des trois quarts en plus ; ce qui formait un total de 122, 240 myriamètres ou, en d'autres termes, un peu plus de trente-trois fois la circonférence de la terre. « Vous en êtes sûr, » fit le jeune homme, avec un léger accent d'ironie. M. Maxime-Célère Marchant répondit avec une gravité apparente : « D'une certitude mathématique, j'en ai relevé l'addition.

— « Permettez encore un mot, monsieur Marchand, et vous pourrez continuer sans que je vous interrompe, reprit son compagnon de voyage, les cent vint-deux mille deux cent quarante myriamètres que vous avez parcourus, étaient-ils tous sur mer ? — Sur mer, répliqua l'infatigable *terre-tour*, aussi avais-je le pied marin ! .»

Tout à coup il se tut après cette plaisanterie, prit son mouchoir, et en silence essuya deux grosses larmes. Quand l'extraordinaire se présente avec une certaine assurance, et qu'il a l'air de s'estimer par la conscience de sa valeur, il cesse de paraître extravagant et commence à intéresser comme une énigme. D'ailleurs ces larmes avaient presque transfiguré M. Marchant : désormais, pour son interlocuteur, c'était non seulement un homme de sens, mais un homme de cœur, qui plus est. Il se félicitait même de lui avoir marché sur le pied sans le vouloir et de s'être, par une maladresse, acquis ce précieux compagnon de route. Après quelques instants d'une douleur muette, surmontant son émotion, Maxime-Célère continua en ces termes :

Depuis, Monsieur, depuis, je n'ai plus fait un seul kilomètre sur mer, et je ne saurais même supporter la vue d'un navire.

Mais je ne vous ai pas dit combien mon mariage m'avait rendu heureux. La première année qui le suivit, je paraissais moins être un mari qu'un amant ; à partir de la deuxième je me trouvais époux en même temps que père. Un fils me naquit, un seul, ou plutôt j'eus deux enfants ; car ma femme, qui était plus jeune que moi et plus faible, m'inspira toujours je ne sais quel sentiment où il entra le dévouement et de la protection. Charlotte, ainsi s'appelait ma compagne, était-elle d'une grande beauté ? je n'en dirai rien : les hommes ne sont pas d'accord sur ces questions ; et d'ailleurs, l'avouerai-je, je ne m'en occupais guère. Quand nous nous revoyions et que nos yeux se rencontraient, le mari se sentait aimé de sa femme et la femme adorée de son mari ; et la joie que nous procurait cette affection, aussi pure que sincère, ne laissait plus rien à désirer. Notre félicité était au comble, si quelquefois nos regards humides venaient à retomber ensemble sur notre commun enfant, si frêle et si aimable. Je n'ai jamais été ambitieux ; et pourtant il paraît que, sans m'en douter, je possédais les biens les plus précieux de la terre : le ciel jaloux me les a ravies ! »

Maxime-Célère Marchand était un homme de cinquante à soixante ans ; mais, arrivé à ce moment de son histoire, il pleura comme un enfant. L'autre voyageur, qui l'avait écouté avec plus d'attention, était sur le point de l'imiter ; et dans ce serrement de cœur qui précède les larmes, il se disait à lui-même : « Pour quoi ai-je marché sur le pied d'un homme qui me réservait un si triste entretien ? » Ce fut avec peine et à travers bien des sanglots que l'ex-négociant, qui n'était plus père, continua le récit des événements qui l'obligeaient à voyager en terre ferme.

Son fils avait juste douze ans, sa femme touchait à vingt-huit ; quant à lui, il était entré dans trente-trois : affaires commerciales et relations de société, tout lui avait réussi jusque-là dans la vie, et même il venait d'acheter à beaux deniers comptants une magnifique plantation de cannes à sucre dans les Antilles françaises. Sa femme témoigna le désir de la visiter : il l'y mena avec son fils. Pour aller, la traversée fut heureuse, et il n'eut pas à se plaindre de la mer pour revenir. Mais en quittant la Martinique un homme de l'équipage emporta la fièvre jaune, qui commençait à y sévir. Il mourut ; son mal se communiqua par la contagion, peut-être aussi par la frayeur. « Mon fils en fut bientôt atteint, dit le touriste, malgré toutes mes précautions et le courage de sa mère : prudence, dévouement, rien ne put le sauver, et le

fléau eut sa proie. Ma femme, déjà épuisée de fatigue, succomba presque aussitôt à la douleur : en une heure j'eus deux cadavres à mes côtés, et je restai seul. Mon malheur paraissait immense, il y manquait quelque chose. Pour combattre la contagion, on avait jeté les premiers cadavres à la mer ; l'équipage réclama de moi le sacrifice que j'avais exigé des autres. Je n'entendis rien, je ne répondis rien ; et mes gens, sans me consulter davantage, livrèrent à l'abîme les restes de ma femme et de mon fils. Quand je revins de ma stupeur, quand j'appris ce qui s'était passé : Où es-tu ? Où êtes-vous ? » m'écriai-je ; et « j'étais prêt à me précipiter dans les flots. Mon second me retint et me fit surveiller : le navire me ramena plus mort que vif à ce port que j'avais quitté si heureux naguère ! »

Comprenez-vous, mon cher monsieur, ajouta-t-il avec un accent tragique et déchirant, comprenez-vous pourquoi j'abhorre cet élément funeste qui m'a dérobé la plus grande et la meilleure partie de moi-même ? Lorsque je débarquai à Nantes après cette catastrophe, j'étais méconnaissable ; et mes propres yeux ne pouvaient s'habituer à me voir dans un pareil isolement. Je me regardais quelquefois avec un sentiment de pitié amère ; un violent dégoût de la vie saisissait alors mon cœur, qui ne savait plus où se rattacher : oui cette ville, pour moi pleine d'amis si chauds, me faisait éprouver comme le frisson de l'exil, et j'eus hâte de la quitter. Je réalisai en quelques jours toute ma fortune, et vendis à perte mes biens meubles et immeubles. Cette liquidation terminée, je m'enfuis sans prendre de route certaine ; mais au moins je m'éloignai d'un port où je venais de faire un si cruel naufrage. Depuis ce moment j'erre à travers le monde sans trouver de repos. De temps en temps il naît dans mon âme je ne sais quel fol espoir que je reverrai ma femme et mon fils, sauvés par un miracle impossible ; et même, en descendant de quelque voiture, il me semble reconnaître parmi la foule des arrivants et des partants les traits familiers de ces êtres adorés : hélas ! cette illusion est presque aussitôt détruite, et je reprends mon chemin, plus désolé qu'auparavant. Peut-être une affection nouvelle et vraie calmerait-elle ma douleur ; mais jusqu'ici je n'ai rien rencontré qui me fît oublier la grandeur de ma perte. »

Le malheureux expliqua ensuite à son compagnon de voyage la manière dont il avait depuis cette époque arrangé sa vie. Comme ce qu'il y avait pour lui de plus insupportable, c'était de se trouver seul avec lui-même, il résolut de ne plus avoir aucun domicile, mais de loger presque toujours dans les compartiments d'une voiture. Au surplus, il n'eut pas grandpeine à

s'y habituer : car sa première existence lui avait fait un besoin de locomotion perpétuelle. Pendant le jour, M. Marchand visitait souvent des villes ou des sites remarquables ; la nuit, il la passait à rouler sans faute sur les grandes routes. Les débris de sa fortune, placés dans toutes les contrées de l'Europe, lui fournissaient encore un revenu de 73, 000 francs, soit 200 francs par jour. Tous ses meubles consistaient en une seule malle, il est vrai assez grosse, qui lui servait d'armoire et de bibliothèque ; cette malle renfermait donc, outre les livres et les habits, le linge et l'attirail de la toilette : aussi était-ce un vrai chef d'œuvre, tant pour la composition que pour la distribution des différentes cases !

De ce plan, en apparence bizarre, l'ex-négociant retirait profit et plaisir : n'était-il pas délivré de tous les domestiques mâles et femelles, depuis le valet de chambre jusqu'au cuisinier ? Ne se riait-il pas des contributions et des charges, mille et une misères qui suivent partout, ou plutôt qui enchaînent l'honnête homme à son domicile ? Ce dernier, en effet, n'a pas le privilège de trouver partout ses pénates, et il ressemble au serf attaché à la glèbe. Avec l'autre système on est toujours chez soi. Bref, M. Maxime-Célère Marchand avait son dîner prêt toujours, comme et quand il le voulait, et sa voiture attelée, non pour Bercy ou Saint-Cloud, mais pour Vienne ou Saint-Pétersbourg ; en un mot, semblable à ces oiseaux qui changent de patrie à chaque saison, il pouvait, à son gré, en été se faire Lapon et Napolitain en hiver.

Telle avait été et telle était l'existence de l'ex-négociant : il avait passé la moitié de sa vie sur mer et dans un vaisseau ; il espérait en achever l'autre sur terre et dans une voiture : la mort d'un brave doit avoir lieu sur un champ de bataille, et celle d'un voyageur sur les grands chemins. Était-il donc dans la destinée que cet infatigable *terre-tour* naîtrait, vivrait et mourrait en courant et pour ainsi dire sans reprendre haleine ? Il venait de raconter son histoire pour la cent quatre-vingt-dix-neuvième fois ; mais heureusement les cent quatre-vingt-dix-neuf personnes qui l'avaient alternativement entendue, étaient étrangères les unes aux autres et presque antipodes !

Les derniers mots de la dernière phrase étaient à peine achevés que les deux voyageurs s'examinèrent plus attentivement, l'un pour deviner l'impression qu'il avait faite, et l'autre pour corriger ou confirmer le jugement qu'il avait porté d'abord. Le jeune homme s'aperçut alors, avec une certaine surprise, que le corps du touriste était légèrement renflé à

l'équateur ! De là il passa rapidement en revue toute la personne de son compagnon : la taille était un peu plus qu'ordinaire et les membres bien proportionnés ; mais les pieds étaient peut-être trop grands et les mains un peu massives. Quant à la tête, presque carrée et sur le devant dégarnie de cheveux, elle ne manquait pas d'intelligence, quoique l'expression de la physionomie accusât surtout une bonne et simple nature. Au total, Maxime Célère semblait assez épais pour avoir pu résister aux grosses fatigues de l'âme et du corps. Son esprit, plié aux calculs dès l'enfance, combinait les chiffres sans effort, et pour ainsi dire en se jouant. La littérature ne lui était pas absolument étrangère, non plus que les beaux-arts. Toutefois parmi les mondes il ne connaissait guère que le réel, et dans le monde réel que le moment présent. De ce qu'on est convenu d'appeler passions, il n'en avait pas eu l'ombre, mais seulement des affections légitimes et honnêtes : l'ex-négociant avait aimé ses parents, sa femme, son fils, ses domestiques, et toutes les personnes qui lui appartenaient de près ou de loin, et cela un peu sans doute par instinct de propriétaire. Enfin la tenue et les habits étaient en harmonie avec la personne : on pouvait y lire que le maître possédait 73, 000 francs de revenu, qu'il voyageait depuis sa naissance, qu'il avait fait le commerce maritime, qu'il avait été marié et qu'il était veuf. Bref, c'était une traduction concise d'une histoire déjà longue.

« Monsieur Marchand, dit alors le jeune homme après ces quelques instants de silence, permettez-moi de vous serrer la main : je vous plains parce que j'ai pour vous la plus respectueuse estime. Vous m'avez tenu parole : la *Bibliothèque des chemins de fer* n'est pas toute à l'étalage. Je vous dois mon histoire en échange de la vôtre : peut-être n'offrira-t-elle pas le même intérêt.

Montereau, cria un employé, Montereau ; et la locomotive s'arrêta. « Vous pardonnez, reprit le compagnon de Maxime-Célère : je descends une minute et je suis à vous. » Aussitôt il ouvrit la portière et se précipita dehors. Quel besoin le pressait ? l'ex-négociant certes ne s'en doutait pas ; il prit le journal de son nouvel ami, et attendit en parcourant les faits divers.

CHAPITRE II. COMME ON SE LIE. — HENRI CODEAU.

« Elle est dans les secondes. — Qui, elle ? — Ah ! c'est juste, vous ne l'avez pas vue. » Le jeune étourdi s'assit à côté de son grave compagnon, puis il ajouta en souriant : « Faut-il que je commence mon histoire par la fin ? Ce début lui donnerait un trait de ressemblance avec bien des romans. Si je vous ai marché sur le pied... — Ne parlons plus de ça, fit le touriste. — Au contraire, parlons-en, répliqua le jeune homme ; car c'est indispensable. Donc si je vous ai marché sur le pied, vous devez croire que j'étais fort préoccupé. — Oui, vous achetiez un journal, je me le rappelle. Tenez, lisez-le, votre journal, lisez-le : il contient quelque chose d'assez curieux, si je ne me trompe. » M. Marchand ouvrit de nouveau la feuille publique, et lut à haute voix ce qui suit : Un duel au pistolet a eu lieu hier dans le bois de Vincennes entre deux jeunes gens, MM., et pour des motifs, dit-on, très-sérieux. Celui qui se considérait comme l'offensé, a été renversé avant de pouvoir décharger son arme, et, tué roide par son adversaire. La justice a été saisie de cette affaire, et elle informe. » — « Tout cela est fâcheux, reprit le propriétaire du journal. Je n'aime pas les duels en général, et moins encore ceux qui se terminent d'une manière si tragique. Mais revenons à mon propos : il ne s'agit pas de ces jeunes gens ; je voulais vous parler d'une femme qui est belle, qui n'est pas âgée, et qui cependant a l'air d'être déjà veuve, qui enfin m'intrigue au plus haut point, sans qu'elle s'en doute le moins du monde. C'est elle qui m'a fait marcher... — Bon, bon, n'achevez pas, je vous entends. Eh bien ? — Eh bien ! je l'avais perdue, et je viens de la retrouver. — Pour la perdre encore. — Je le crains. Maintenant, monsieur, voici mon histoire. « Je me nomme Henri Codeau, et je suis de de Sedan. — De Sedan, par ma foi, je l'avais deviné, » fit l'ex-négociant.

Maxime-Célère, qui avait beaucoup voyagé, possédait un peu d'expérience : à voir le présent, tant des hommes que des choses, il devinait presque le passé et l'avenir. Le drap que portait Henri Codeau et quelques autres, particularités de son habillement lui avaient révélé que son compagnon venait de cette sous-préfecture, ou au moins des environs, dans

les Ardennes. En outre, à première vue et sans difficulté, l'âge avait été déterminé, de vingt-sept à vingt-huit ans. Enfin le signalement complet et exact s'était non seulement écrit dans l'œil, mais gravé dans la mémoire de l'éternel touriste : un agent de la police, même de ceux qui ont la spécialité des portraits, se fût acquitté de cette tâche avec moins de célérité et de perfection. Au moment qu'il montait en voiture à Paris, et lorsqu'il boitait encore, M. Marchand n'avait déjà pour ainsi dire plus rien à connaître de cette existence à peine entrevue. Il y a des gens qui interrogent les lignes de la main ; d'autres ont besoin de mesurer la cambrure du pied ; ceux-ci n'ont de confiance que dans l'inspection des bosses du crâne ; ceux-là se bornent à consulter les traits du visage. Quant à l'ex-négociant, il n'était disciple ni de Lavater ni de Gall, mais de la raison seule ; et suivait en cela, disait-il, la méthode française. Selon lui, le corps tout entier parle, et non pas seulement une partie du corps ; et l'ensemble de tant de signes, qui se complètent et s'expliquent, est mille fois plus clair qu'une ligne vague et isolée. M. Henri Codeau, d'une taille moyenne et bien prisé, avait assez d'embonpoint pour son âge ; ses cheveux étaient châains plutôt que blonds, son teint mat et ses traits émoussés. Pleine et ronde, sa figure ne manquait pas de régularité ; mais sa bouche, un peu trop grande, était bordée de lèvres presque épaisses. Bref, c'était une nature qui avait à lutter contre les sens : l'intelligence n'y tenait que le second rang, et l'activité le dernier. Tout cela, Maxime Célère l'avait lu du premier coup d'œil ; il se laissa confirmer dans le reste de ses conjectures. Le jeune homme reprit la parole après quelques explications de son interlocuteur :

« Je suis né en 1832. Mon père, qui portait le prénom de Louis, était un fabricant de drap ; et ma mère, Henriette Porcien, appartenait à une famille de faïenciers. Mes ancêtres, de part et d'autre, n'avaient jamais, depuis nombre de générations, cessé d'exercer le commerce et l'industrie. J'avais un frère et une sœur : mon frère était l'aîné, ma sœur vêtait ensuite ; et moi, je me trouvais le dernier et même de beaucoup le plus jeune. Dieu sait pourquoi je méritais seul de survivre ! En ce moment que mon père et ma mère sont morts, je suis bien l'unique rejeton de la famille. — Voilà qui est triste assurément, interrompit Maxime-Célère ; mais une chose plus affreuse encore, c'est d'être l'héritier de ses enfants. Sur mon âme, je voudrais que mon fils fût à ma place : il pourrait du moins poursuivre sa carrière, tandis que moi, il m'est impossible de terminer et tout ensemble de recommencer

la mienne ; ainsi je végète et je traîne misérablement une existence sans but.
»

Henri Codeau reprit : Au moment de ma naissance et quelques années après, la fortune de la maison était loin d'être brillante. Je fus donc élevé assez durement, et les bons préceptes ne manquèrent pas à mon enfance. « *Travaille*, me dit-on, le talent est un patrimoine ; et d'ailleurs tu seras peut-être obligé de soutenir tes parents ! » J'ai travaillé alors beaucoup plus en un mois qu'en douze dans la suite. Mais bientôt mon frère succomba à une fièvre typhoïde, et ma sœur périt dans un accident avec son fiancé : ma vie en devint d'autant plus précieuse, et je dus la ménager. On m'avait d'abord mis au collège de Sedan, on m'envoya dès lors à celui de Mézières, non pour me procurer une meilleure instruction, mais afin de me distinguer de mes anciens égaux. J'avais à peine atteint ma quatorzième année, que les successions commencèrent à m'échoir, tant du côté maternel que du côté paternel ; et déjà on délibérait sur le choix d'un lycée à Paris, lorsque la mort d'un oncle richissime me laissa trois fois millionnaire. Ma mère, après avoir préalablement consulté son confesseur, fut d'avis que l'éducation domestique serait infiniment plus morale ; mais ce mot dans sa bouche signifiait, je coirs, plus aristocratique et mieux portée : car, ma mère avait ce faible de ne pouvoir rien estimer qui ne fût du bon ton et dans la dernière mode.

En conséquence, à partir de ce moment, j'eus un précepteur et presque un gouverneur pour terminer mes études. Mon nouveau maître m'apprit les cartes, je lui montrai la chasse ; il reçut mon argent, j'acceptai ses flatteries : tout se termina le mieux du monde, et nous restâmes excellents amis. Mais je ne fus jamais ni licencié en droit, ni bachelier ès lettres, ni même bachelier ès sciences : hormis ce point, mon éducation fut parfaite, et ma mère put s'applaudir de la résolution où elle s'était arrêtée. Je savais danser ; on pariait pour moi au billard ; à cheval, les Anglais m'auraient pris pour saint Georges, et dans les Ardennes je passais pour saint Hubert. Grâce aux bons exemples que j'avais sans cesse sous les yeux, j'eus tous les petits défauts de mes parents ; car est-il un père ou une mère sans défaut ? Et puis les domestiques me donnèrent généreusement tous leurs vices. Telle est, en effet, la supériorité de l'éducation privée sur l'éducation publique ! Cette grave question était précisément remise sur le tapis dans les quatre-vingt-six départe « ments de la France. Est-il possible qu'on ait discuté si longtemps sans arriver à cette conclusion ?

Le choléra, qui avait particulièrement sévi dans la Champagne, me priva successivement de mon père et de ma mère : je restai tout jeune héritier d'une fortune considérable. Mon ancien précepteur vint me faire une visite de condoléance ; et, après avoir calculé mes revenus, il me dit, papier en main : Vous avez 547 francs à dépenser par jour, plus quelques centimes qui, multipliés, donneront des francs, et vous aideront à passer les années bissextiles. C'est le seul service scientifique qu'il m'ait jamais rendu : aussi le récompensai-je honnêtement. Comme nous n'étions pas dans une année de trois cent soixante-six jours, mon caissier lui compta sur mon ordre 547 francs et les fractions de franc, suivant sa propre estimation. »

Cinq cent quarante-sept francs ! M. Marchand n'avait pas approché de ce chiffre malgré sa grande perspicacité, et quoiqu'il eût cependant porté fort haut les revenus probables de son nouvel ami. Henri Codeau étalait, il est vrai, une montre magnifique, qui valait bien mille à douze cents livres, non compris la chaîne longue, grosse et massive, ni les breloques ni le cachet en pierre fine et gravée ; mais quel est le malheureux aujourd'hui qui ne se passe de pareilles fantaisies ? La plupart des gens, dans notre siècle de lumière, ont compris la parole de Bias ; et sont d'avis qu'il faut avoir sur soi toute sa fortune, et même, si faire se peut, celle des autres, « Voilà un joli denier, cinq cent quarante-sept francs ! reprit le touriste « presque humilié ; je vous félicite. — Plaignez-moi plutôt, s'écria le jeune homme. » Puis il continua l'histoire de sa minorité.

Le tuteur qu'on lui avait donné était son grand-cousin, c'est-à-dire le cousin germain de son père. C'était un homme qui avait passé la cinquantaine, et dont les enfants étaient déjà établis ; après avoir fait le commerce des laines près de trente-cinq ans, il vivait de ses rentes. Bien loin de redouter la charge qui lui incombait, il avait été le premier à la solliciter, comme l'unique occupation qui sourît à sa vieillesse. Au reste, il se montra tuteur excellent et meilleur administrateur : il apprit à son pupille, outre la manière de gérer sa fortune, l'art plus délicat d'en jouir. Peut-être les enfants de ce digne homme et leurs petites familles venaient-ils plus souvent à la maison que les autres parents ; peut-être encore ces derniers, quand ils s'y présentaient, étaient-ils moins accueillis, moins fêtés, moins favorisés ; mais, excepté ce népotisme inévitable et qui semble inhérent à l'espèce humaine, on ne connaissait dans le grand-cousin que des qualités. Plus indulgent que sévère, il aimait la gaieté et la voulait autour de lui. Nous eûmes bientôt une société nombreuse, fit le jeune homme, « et même

choisie pour la province. Jamais je ne m'étais soupçonné tant de parents ; et il en accourait tous les jours de nouveaux. Quant à nos amis, le nombre en était incalculable, ou plutôt, si je comprenais parmi eux les amis de nos amis, cela donnait presque les trente-six millions de Français : tant le tuteur s'était su rendre aimable, ainsi que son pupille ! »

Henri Codeau ajouta que la dernière année de sa minorité et même la première de sa majorité s'étaient passées dans des fêtes continuelles. On l'invitait sans cesse tantôt à une partie de chasse et tantôt à un banquet ; ici il était demandé pour parrain, et là requis comme garçon d'honneur ; les cloches elles-mêmes, qui étaient baptisées dans les environs, réclamaient le bonheur d'être nommées par lui, et ne voulaient sonner que sous ses auspices. Enfin toutes les mères le souhaitaient pour gendre ; la plupart des filles aspiraient à sa conquête : que d'œillades, que de flatteries, que de billets, que de rendez-vous ! Sous quel astre était donc né ce mortel privilégié entre tous ? Jamais destinée avait-elle été plus riante ? Et néanmoins tout cela lui était venu en dormant : il n'avait pas seulement eu la peine de former des souhaits, comme dans les contes de fées. Pour comble, dans ce paradis terrestre, il avait perdu la connaissance du bien et du mal, et mordait à belles dents, sans le savoir, à tous les fruits défendus. Le jeune millionnaire ne put résister à l'envie de raconter ce qu'il appelait sa première bonne fortune.

Maxime-Célère, qui avait tant voyagé et sur terre et sur mer, et que rien à son âge ne devait plus émouvoir, était pourtant scandalisé comme une jeune fille, et de plus offensé et presque indigné d'une pareille conduite. Cet étourdi, qui avait failli lui écraser le pied, semblait lui apparaître sous son vrai jour, et l'honnête touriste regrettait d'avoir si brusquement entamé connaissance. A quoi n'exposent pas les chemins de fer ? La bibliothèque vivante qu'ils transportent, n'est pas moins dangereuse que l'autre ; au contraire, elle est infiniment plus nuisible, quand elle est mauvaise : car elle échappe à tous les règlements de la police sur le colportage ; enfin il n'y a pas de chastes éditeurs pour en retrancher les pages licencieuses. Telles étaient les réflexions de M. Marchand, qui craignait d'en ouïr plus qu'il n'en voulait écouter. Tout à coup il interrompit son compagnon de voyage : Mille pardons, lui dit-il, êtes-vous toujours millionnaire ? — Plus que jamais ; pourquoi cette question ? — C'est que tant d'amour s'achète. — Sans doute, et je l'ai payé. — Et puis les amis ne se donnent pas. — Fort bien, mais on les a appointés selon leur dévouement. — Si les cloches

carillonnaient sous vos auspices, elles étaient peut-être faites de vos gros sous. — En, grande partie du moins, comme aussi quelques autres meubles de l'église.—Et quand vous étiez garçon d'honneur, vous offriez des gants et des dragées ? — Je fournissais même la moitié du trousseau. — Vous n'oubliez pas vos filleuls au jour de l'an — On me rappelait jusqu'à la fête de leurs patrons. — Ainsi vous donniez beaucoup et toujours.—Non, monsieur Marchand, ici vous êtes dans l'erreur ! Mon tuteur, qui promettait souvent, ne tenait que rarement et à propos.— Oh ! l'habile homme que votre tuteur, oh ! l'habile homme ! s'écria en riant Maxime-Célère. Puis comme le jeune Codeau se taisait, ne sachant trop s'il devait continuer : Nous en étions à votre bonne fortune, reprit l'ex-négociant. Après quelques grimaces, en effet, les gens les plus scrupuleux se montrent les plus friands de scandales.

« Jamais, monsieur Marchand, s'écria Henri, jamais : j'oubliais que je ne suis pas votre égal ; et pardonnez moi si je vous ai manqué de respect. — De respect, à moi, allons donc ! N'allez-vous pas vous gêner à présent ? L'histoire est leste peut-être ; mais ici en chemin de fer ! S'il y avait des dames, je comprendrais ; nous sommes bien seuls, et tous deux hommes, j'imagine. Voyons, contez-moi ça. Pour qui me prenez-vous ? Trêve d'enfantillage. »

Le jeune homme se laissa persuader. « Un ami de feu mon père, dit-il, mariait son fils, qui était de six ans plus âgé que moi, c'est-à-dire qu'il avait de vingt-quatre à vingt-cinq ans, tandis que j'en avais seulement dix-huit. Néanmoins, quoique je fusse trop jeune, on me choisit pour garçon d'honneur ; et la demoiselle dont je devais être le cavalier n'avait pas tout à fait un an de moins que moi. Mon tuteur, je ne sais pourquoi, ne commença à me parler de Djinna (c'est ainsi qu'il l'appelait, mais je soupçonne que son véritable nom était Eugénie) qu'une douzaine de jours avant la noce : jusque-là j'ignorais presque le nom de sa famille, et à plus forte raison le sien ; à partir de ce moment j'en eus les oreilles rebattues et l'imagination remplie. Djinna, mon cher Henri, est véritablement une merveille : on n'a jamais vu des traits plus réguliers et plus fins, ni surtout un plus joli nez. Or c'est la perfection du nez qui achève la beauté de la figure. Mais j'oubliais : quelles lèvres, quels yeux ! Henri, mon pauvre Henri, tiens-toi sur tes gardes : ces yeux là, vois-tu, sont capables de tout incendier, et ton cœur n'est pas à l'assurance, que je sache. D'au très fois, il ne m'entretenait que des parents de Djinna, et de l'éducation que ces braves gens avaient donnée

à leur fille. On l'avait envoyée à Paris dans une célèbre maison tenue par des religieuses, et honorée de la plus noble clientèle. Aussi l'expensionnaire avait elle, les plus belles manières et le meilleur ton qui fût possible. Quelques jours après j'apprenais encore, toujours par mon bon tuteur, que les robes de Djinna étaient arrivées, que sa toilette était ravissante : tout, jusqu'aux plus simples détails, venait de Paris et en ligne directe ; non, une reine ne se serait pas mieux mise, une reine de dix-sept ans ! Enfin, il me racontait mille petites gentilleses, il me citait des mots charmants de mademoiselle Djinna ; elle était encore espiègle, et elle avait été mutine ; mais, au fond, c'était la meilleure enfant du monde, et ses caprices n'étaient qu'une grâce de plus, « Tu la verras, tu la verras ! Il est impossible que je t'en fasse le portrait, moi surtout qui n'entends plus rien à ces choses-là. » Aussi mon imagination en était si bien assaillie, qu'il y avait au moins obsession ; le jour c'était mon tuteur, et la nuit c'était, je crois, le diable qui me représentait sans cesse les traits de l'incomparable Djinna. J'étudiais des discours, j'essayais des maintiens, afin de paraître moins gauche et de montrer quelque esprit. Un jour, par hasard, il m'échappa la question suivante : Mademoiselle Djinna est-elle riche?—Elle n'est pas pauvre, reprit mon tuteur ; mais souviens-toi, mon garçon, que la beauté doit toujours être comptée dans la dot.

« De son côté, je l'ai su depuis et de très-bonne source, Djinna était préparée à me vaillamment recevoir. Sa mère n'avait pas oublié de lui faire sonner ma fortune, « Tâche de lui plaire ; c'est un coup de filet unique. Démon temps, les jeunes filles se chargeaient elles-mêmes de conquérir un mari. On déploie tout son art, on épuise son arsenal ; on séduit, on renverse, on défait son cavalier. » Puis elle lui apprenait des recettes qui ne sont guère connues que des dames, peut-être une œillade assassine, un sourire enchanteur, une pose, un geste, une mine irrésistible, Oui, mais si, malgré mes batteries, il résiste....— S'il résiste ! oh sois certaine qu'il ne résistera pas. — Ma mère, sachons tout prévoir. — Ma fille, que tu es naïve ! En pareil cas on ne prend conseil que de soi-même, et plutôt que d'échouer.... » La personne de qui je tiens ses détails ne put entendre le reste, qui fut dit fort bas. Seulement le dernier entretien qu'eut la mère avec la fille se termina par ces mots : « C'est du bien échu, et il y en a pour plusieurs millions. » Ainsi aux passions de la jeunesse s'ajoutaient celles de l'âge mûr, aux attrait du plaisir l'aiguillon de l'avarice !

« Enfin le grand jour arriva, de part et d'autre impatiemment attendu. Comme mon tuteur me présentait à mademoiselle Djinna, il dit à la mère à demi-voix, en me montrant: Il en tient ; » et celle-ci, lui serrant la main en signe de remerciement, répondit : « Elle est stylée ». Pour la jeune fille, elle était réellement belle, et nous fûmes bientôt très-bons amis. Djinna, pour marcher, dut naturellement relever un peu sa robe : je vis un petit pied ; une occasion s'offrit à elle de courir devant moi : sa jolie jambe se dessina à mes regards ; je ne sais quoi encore l'obligea d'ôter un gant : la main fut montrée, qui était admirable, et les doigts en étaient plus que mignons. Puis, par malheur, une épingle étant tombée Bref, une suite d'accidents, qu'un art profond n'eût pas mieux ménagés, me révélèrent jusqu'aux charmes secrets, et me firent perdre un reste de raison. Je ne savais d'abord où borner ma retenue ; je me demandai ensuite où arrêter ma témérité. Je... Djinna... Monsieur Marchand que le rideau soit tiré sur ces détails honteux ; il me suffira de vous dire que le lendemain deux mariages étaient accomplis, dont l'un à l'insu de tous et sans aucune autorisation divine ni humaine. »

Maxime-Célère semblait attendre encore, et il admirait tant de réserve chez un jeune homme, qui avait beaucoup à raconter et qui devait peu se gêner en pareilles circonstances. Il l'en estima davantage ; et, après quelques instants de silence, il reprit : « Sans doute que ce mariage improvisé fut renouvelé dans les formes ; il y eut un bon contrat pour sceller votre union ; vous reçûtes des prières, de l'encens, de l'eau bénite ? — Non, monsieur. — Ah ! vraiment. » Et la physionomie du touriste trahit une sorte de désappointement pénible. Ce léger signe d'improbation n'avait pas échappé à Henri Codeau, qui crut devoir se justifier en ces termes : « Il est vrai, monsieur Marchand, que nous étions enchantés l'un de l'autre, et même nous nous jurâmes dans ce moment d'ivresse un éternel amour. Mais quelques jours après nous cessâmes de nous voir ; et, pour comble de malheur, mon tuteur et sa mère, qui s'entendaient si bien, fin rent par ne plus se comprendre. Je fus en butte à d'autres poursuites, et Djinna fit quelques avances à un seigneur russe. D'ailleurs tous les manèges vinrent à ma connaissance, on m'apprit comment s'était jouée la partie ; tant de cupidité dans la mère et à la fois tant de précocité dans la fille m'épouvantèrent et me firent bondir le cœur. Au grand contentement de mes parasites, je suis demeuré un homme abonnées fortunes. — J'entends, dit alors l'ex-négociant avec un sourire malin ; je gage que vous cherchez à varier vos opérations, et que las d'exploiter le Nord, vous ne seriez pas

fâché d'avoir quelques obligations du Midi ! — Vous êtes à cent piques de ma pensée ! — Bien sûr ? — J'ai renoncé à ce train vie. — Parce que vous aviez des remords ? — Parce que j'ai entrevu quelque chose de mieux. — Bah ! — L'incrédule ! Écoutez donc.

« Les passions de la jeunesse, la facilité de les satisfaire, les principes qu'on professait autour de moi et surtout les pièges où je trébuchais sans cesse, ce milieu délétère créé par la fortune et l'indépendance avait insensiblement altéré ma nature et dépravé mes goûts. Je ne concevais pas d'autre existence que la mienne, ni par conséquent de plus belle, lorsqu'il y a trois ans je reçus, à ma grande surprise, la visite d'un ancien condisciple. C'était Thierry Beaujeu (je puis le nommer : ce que j'ai à dire est à son éloge) ; il s'était trouvé avec moi au collège de Mézières, mais, quoique amis et même confidents l'un de l'autre, nous nous étions perdus de vue. Il était alors médecin, et il s'établissait dans les environs ; rien ne pouvait m'être plus agréable que ces nouvelles ; j'insistai au près de mon docteur pour qu'il restât au moins deux jours. L'état de gêne auquel s'étaient condamnés ses parents, et les privations qu'il avait lui-même traversées pour arriver à son diplôme, lui avaient enseigné une tout autre morale que la mienne, et commandé une conduite bien différente. Quand je lui racontai le délicieux train de vie qu'on menait dans mes domaines, il ne me blâma pas ; je lui proposai ensuite de partager quelques instants ma félicité, il refusa, « Tu parles comme Denys de Syracuse, me dit-il. — C'est possible, repris-je ! Veux-tu être Damoclès ? » Beaujeu parut dédaigner mes offres, et j'avoue que j'en fus choqué. Tu ne sais peut-être pas ce que tu rejettes, ajoutai-je. — Je devine, » répliqua-t-il. Mon étonnement redoubla. Comment ? tu te prends donc pour Hippocrate, toi Beaujeu, et tu me regardes, moi, Codeau, comme Artaxerce ! Ou bien encore serais-tu Fabricius ? » Cette saillie d'histoire grecque et romaine le mit en belle humeur, mais il n'en persista pas moins dans sa résolution. Je me figurai alors que c'étaient là des manières pour accepter honnêtement une proposition malhonnête, et je m'arrangeai en conséquence,

« Nous fîmes à cheval une assez longue promenade sous prétexte de visiter mes terres, mais en réalité pour gagner un peu d'appétit ; et cependant les domestiques couraient dans toutes les directions porter quelques invitations pour le dîner, s'il était possible, ou la soirée qui devait suivre. Il va sans dire que la jeunesse, la beauté, la richesse, l'élégance des environs étaient convoquées. Aussi le repas fut-il gai. Chaque convive

s'acquitta admirablement de ses devoirs ; le champagne fut prodigué au dessert ; puis on joua, on chanta, enfin on dansa, et même on exécuta plus d'une valse vertigineuse. Mon ancien camarade, qui savait vivre, se comporta en galant homme ; et j'étais littéralement aussi content de lui que s'il avait eu le bonheur de recevoir sous mon précepteur une éducation aristocratique. J'avais observé pas à pas tous mes progrès sur cette nature austère, et j'espérais bien obtenir une victoire complète. Le moment était venu d'agir. Frosine se présenta. C'était une jeune fille aussi facile que belle, et ma complice secrète, « Je vous le livre à demi vaincu, Frosine, lui dis-je ; vous n'aurez pas grand'peine d'achever sa défaite. Toutefois nos conventions tiennent toujours, et vous aurez vingt-cinq louis si vous réussissez. » Vous l'avouerez, monsieur Marchand, il n'y a rien de plus insupportable que de retrouver un censeur dans un ancien ami ; et ce n'était pas trop cher acheter du même coup sa conversion et la sécurité de mon bonheur ; car ce qui repose sur l'opinion s'écroule avec elle.

« Frosine était prête depuis longtemps. Elle avait mis tous ses soins à se composer le plus coquet négligé qui se puisse concevoir. On eût admiré dans sa personne ce beau désordre qui est un effet de l'art, et en outre un mélange diabolique de modestie et d'impudence, très-capable de troubler le cœur et de pousser les sens, à la révolte. La provocante soubrette, un bougeoir à la main et relevant un peu sa robe, monta la première pour éclairer l'escalier. Pas un mot ne fut échangé depuis le salon jusqu'à la chambre à cou cher, et la bienséance ne fut pas moins observée que le silence. Je les suivais dans l'ombre, brûlant d'apprendre le succès de mon stratagème ; je marchais sur la pointe des pieds et j'étais tout yeux et tout oreilles : ce que je n'ai pu voir ni entendre, je l'ai su de Frosine. Quand ils eurent franchi le seuil, la jeune fille eut soin de fermer la porte ; puis elle se dirigea vers le lit, comme pour l'arranger : alors ses lèvres seulement et ses yeux commencèrent à s'épanouir, et son air gardait néanmoins quelque chose de suppliant. Puis, comme Beaujeu ne répondait pas à ses avances, elle prit en pitié une pareille timidité : « Ah ! monsieur, fit-elle, que vous savez bien danser ! — Vous m'avez vu, Frosine ? — Je vous ai admiré, et vous l'avouerai-je, j'ai envié le sort de... » Elle n'acheva pas ; mais rompant brusquement cet entretien, comme par pudeur, « Voilà les allumettes, voilà le sucrier, et voici la sonnette. Ne vous gênez pas, monsieur Beaujeu, je suis à votre disposition. » Le sourire dont elle accompagna ces mots et le ton de la voix leur donnaient une signification un peu détournée, mais tout à fait

claire. Cependant mon ami, qui ne manquait pas d'intelligence, ne comprit pas encore, ou plutôt fit mine de ne pas comprendre. « Merci, Frosine, merci ; mais vous ignorez sans doute, reprit-il, que je suis médecin ? — Médecin, vous ! comme ça se trouve. Tâtez-moi le pouls : je crois que j'ai la fièvre. » Elle montra son joli bras, ce Et puis j'ai des palpitations de cœur, monsieur Beaujeu. » C'était un moyen d'étaler une belle gorge. Le jeune docteur sourit enfin : et frappant, avec le revers de sa, main, un petit coup sur les joues roses de cette étrange cliente : « C'est une maladie de jeunesse, lui dit-il, et qui vous passera trop ce tôt. Bonsoir, Frosine, j'ai besoin de dormir. » La pauvre Frosine se retira confuse, « Ah ! s'écria-t-elle ce à peine sortie, vous êtes savant, docteur, mais vous ce n'êtes pas galant. » Elle pleurait de dépit.

« J'étais là ; je la consolai, je lui rendis le courage, et je ne lui ménageai pas les conseils : — Vous y retournerez dans une demi-heure, lui dis-je, sous prétexte que vous avez entendu sonner ; et cette fois vous déploierez toutes vos ressources. — Oui, j'y retournerai, répondit-elle ; il ne sera pas dit que j'aie perdu la partie : mon honneur y est engagé, non moins que vos 500 francs ! » Les trente minutes n'étaient pas écoulées, que Frosine rentrait dans la chambre de mon ami Beaujeu. Elle était demi-nue, provocante et décidée à tout, « Mon Dieu, qu'avez-vous ? fit-elle, vous m'avez appelée ? — Moi, non, répondit le pauvre docteur, brusquement éveillé et fort surpris. — Êtes vous sûr que vous n'avez pas sonné ? — Cette question ! — Oh ! mais, c'est que je suis certaine d'avoir entendu. — Frosine, je vous crois atteinte de somnambulisme. — Non, monsieur, non. Je n'étais pas encore couchée, je me déshabillais ; tout à coup.... Ah ! monsieur Beaujeu, c'est que sans doute je m'occupais de vous, c'est que je rêvais de vous tout éveillée, c'est que...., je vous aime !... — Allons, Frosine, mon enfant, pas de folie ; remettez-vous, et songez.... — Par pitié, ne soyez pas inexorable ! » Et la rusée comédienne, des larmes dans la voix, poussant des soupirs, le sein agité et bouleversé, se précipita au pied du lit, tandis que la bougie éteinte roulait au milieu de la chambre. Beaujeu devait être bien prudent pour ne pas se laisser prendre à un pareil piège, et bien fort pour résister à une déclaration d'amour si brûlante et si flatteuse ! Mon docteur, toujours de glace, répondit raison à la passion de Frosine, qui enfin, se relevant de guerre lasse, lui dit avec la plus grande naïveté : « Eh bien ! puisque vous ne faites rien par intérêt, faites quelque chose par charité ; sachez qu'il y a 500 francs à gagner pour une pauvre fille. » Mon ami, qui comprit aussitôt,

partit d'un éclat de rire, et faillit étouffer dans ses draps ; puis il reprit : « Si j'étais riche, Frosine, je vous les donnerais sur-le-champ ; mes conseils vaudraient mieux, si vous pouviez les prendre.

« Nous fûmes stupéfaits, Frosine et moi. Agissait-il ainsi par calcul, ou bien était-ce réellement vertu ? J'ignore là-dessus le secret de Beaujeu ; mais je sais ce qui résulta de tout ceci. Les hommes, voyez-vous monsieur Marchand, les hommes ce sont des boules de billard : une chiquenaude suffit pour leur imprimer une direction différente et leur faire parcourir mille sentiers imprévus. Frosine est aujourd'hui religieuse je ne sais où ; et moi, comme mon ancien bonheur m'est devenu insipide, j'essaye une meilleur vie,Quant au docteur, qui venait d'opérer à son insu une cure merveilleuse, il gagna du même coup et une bonne clientèle et un bon mariage.

« Maintenant, si vous désirez savoir pourquoi je voyage, je vais vous le dire avec la plus entière franchise. J'ai rêvé il y a deux jours, après un dîner co pieux, que j'étais changé en boa ; comme j'avais avalé un bœuf énorme et que j'étais paralysé par une digestion pénible, je me vis assailli de tous côtés par des légions innombrables de fourmis qui s'apprêtaient à me dévorer. Je poussai un grand cri, je me jetai hors de ma chambre, je fis mes malles, et me voici. Ce cauchemar était un avis d'une clarté effrayante. Je me dis : Millionnaire, c'est toi qui es le boa ; et les fourmis que représentent-elles ? l'armée de tes parasites inévitables. »

CHAPITRE III. UN ACCIDENT FORT ORDINAIRE. — MADAME MIRMEX.

L'ex-négociant convint que le cauchemar avait raison, et que c'est parfois un gros malheur d'être si heureux ; puis, comme il n'avait pas tout à fait deviné une semblable histoire, malgré sa grande pénétration et son expérience, il regarda de nouveau, et de la tête aux pieds, son compagnon de voyage. Cet examen et les réflexions qui le suivirent, rendirent le touriste silencieux. Henri Codeau, de son côté, songeait à son boa et à ses fourmis, qui semblaient le poursuivre encore. Ainsi, l'un et l'autre, n'ayant plus rien à se dire, et méditant sans doute les deux premiers chapitres de leur nouvelle bibliothèque, ou peut-être même assoupis par la chaleur et par le roulement monotone des wagons sur les rails, s'endormirent insensiblement. Cependant le train, qui ne sommeillait pas, atteignit bientôt Ancy-le-Français, petite station entre Montereau et Dijon. Il fut obligé de s'y arrêter un peu plus longtemps que de coutume : de là des murmures ou des plaisanteries, qui réveillèrent les dormeurs.

« Où sommes-nous fit le jeune Champenois en se frottant les yeux. — A Ancy, répondit Maxime-Célère qui venait de s'orienter. Vous avez dormi?— J'ai même rêvé ! — Comme moi ; mais racontez-moi d'a bord votre rêve, vous saurez ensuite le mien. Bâiller, dormir et rêver, maintenant voilà ma vie. — J'ai donc cru, monsieur Marchand, j'ai cru voir mon inconnue qui assistait à un duel. — Bah ! la chose est extraordinaire, monsieur Codeau ; et pourtant cela s'explique : vous avez mêlé deux souvenirs, celui de votre rencontre et celui de ma lecture. Pour moi, il m'a semblé que je retrouvais mon enfant, mais, ce qu'il y a de merveilleux, ce n'était plus un garçon.— Hé bien ! je vous répéterai vos propres paroles, qui rendent raison de votre rêve comme du mien : vous aurez confondu deux faits, ma rencontre et votre perte. »

Là-dessus les voyageurs aussitôt de philosopher à perte de vue. Au beau milieu de leur discussion, la locomotive s'était peu à peu ralentie, et enfin elle stationna devant N. S. R.

Henri Codeau mettait la tête à la portière pour examiner la localité et les environs ; tout à coup il poussa un cri de surprise : « C'est encore elle ! Descendez, monsieur Marchand, descendez. » Et il entraîna, bon gré mal gré, le touriste hors de la voiture. Maxime Célèrevit alors pour la première fois cette femme qui avait été l'objet des rêves de son ami et peut-être des siens. Il la considéra attentivement pour en porter un jugement sûr et motivé ; mais la jeune voyageuse, qui n'allait pas plus loin, tournait le dos en ce moment, et remettait sa carte pour quitter la station. Il parvint cependant à l'apercevoir de profil ; et il se préparait à donner son avis, lorsque tout à coup la cloche sonne, le sifflet se fait entendre et la machine est partie. Dans leur précipitation ou plutôt dans leur détresse les deux amis se trompent, et prennent en aveugles un wagon de deuxième classe. Cet accident, qui l'eût espéré ? ne fut qu'un heureux hasard. Aussi bien en est-il ainsi de la plupart des événements, qui changent de nom suivant les personnes, Ce qui est un malheur pour un sot, dit tout tout bas l'ancien négociant, devient souvent un bonheur pour un homme d'esprit. »

En parlant ainsi il jetait les yeux sur une certaine dame frisant la cinquantaine, qui s'était rangée pour lui faire place, et qui semblait montrer beaucoup de prévenance. Elle était seule, et cette bonne fortune, qui était loin de sourire à Henri, enchantait Maxime Célère. Poussant du coude le jeune Champenois : « Voici, murmura-t-il, mon troisième chapitre. » Celui-ci reprit sur le même ton : « Ah ! monsieur Marchand, j'aimerais autant feuilleter l'autre, qui m'intrigue et m'intéresse bien davantage. » L'autre, évidemment, c'était l'inconnue de N. S. R., la sylphide en deuil qui voltigeait dans ses rêves, cette belle douleur qu'il avait voulu revoir à Montereau, enfin cette énigme vivante qui l'avait tout d'abord préoccupé et si fort à la gare de Paris à Lyon !

Puis, ayant regardé un instant cette personne respectable que le hasard seul lui avait présentée, il se sentit pris d'un ennui si grand, qu'il détourna aussitôt la tête. Qu'avait-il donc entrevu ou cru entrevoir ? Sans doute mille anecdotes bien petites et bien fades, de basses médisances, des calomnies sur des gens vulgaires, entremêlées et comme assaisonnées de grossiers calembours et de proverbes non moins vieux que le monde, le tout exprimé dans un mauvais langage par une bouche que les grâces avaient désertée, hélas ! Telle était l'idée peu avantageuse que se faisait Henri Codeau de cette nouvelle biographie, quoiqu'il eût été trompé une première fois dans de semblables conjectures. Soudain il se rappela que la dame de ses pensées

avait occupé le même wagon, et il espéra obtenir des renseignements précieux par cette femme qu'il dédaignait. Ce fut un coup de baguette magique, A l'indifférence ou, pour mieux dire, à l'antipathie succéda immédiatement l'intérêt le plus vif. Un grain de curiosité avait suffi pour le rendre capable de dévorer ces lieux communs insipides. Il n'avait plus de crainte, si ce n'est que le chemin de fer ne le séparât trop tôt de cette bonne et aimable fée, qui possédait sans doute un secret merveilleux. Ses regards et son attitude exprimaient une bienveillance très-capable de fondre toute espèce de glace. En un mot Henri lui même brûlait d'entamer la conversation ; il encourageait Maxime Célère comme il pouvait, et il lui témoignait son impatience de cent façons différentes et inimaginables.

M. Marchand, de son côté, n'avait pas perdu son temps, mais par un tout autre motif que son voisin : il tenait à prouver qu'il n'est point d'existence sans mystère en ce monde, ni de page sans intérêt dans la nouvelle bibliothèque. Avec une sagacité et une pénétration étonnantes, il avait déjà deviné à qui il avait à faire ; et il n'hésitait plus qu'entre une pharmacienne, une droguiste et une épicière : mais à coup sûr c'était dans le commerce ce que l'on entend par le demi-gros et le détail. Pour arriver à ses fins voici comme il débuta, se promettant bien de diriger la conversation de manière à découvrir, discrètement et sans rien froisser, la personnalité même du sujet, c'est-à-dire son originalité, « Madame, fit-il, vous seriez bonne de m'apprendre combien nous avons encore d'ici à Dijon. — Trois heures, reprit-elle, mais trois heures de chemin de fer : car je n'entends rien aux myriamètres ni aux kilomètres. — Vous êtes sans doute des environs ? — J'ai l'honneur d'être parisienne. — Veuillez en recevoir mes compliments. Alors vous voyagez pour le commerce ; moi aussi, j'ai été commerçant ; et Dieu sait combien j'ai couru de par le monde. » En achevant ces mots, le touriste agita sa canne à pomme d'or ; puis, ouvrant sa riche tabatière, il aspira noblement une poudre à la rose. Cette pantomime était un moyen de s'attirer promptement la confiance en gagnant quelque estime : car auprès d'un commerçant et surtout d'une commerçante, il n'est rien qui donne du crédit comme une riche tabatière et une canne à pomme d'or. L'honnête dame rougit d'abord un peu, ensuite elle répondit : « Mon commerce n'est pas très considérable ; mais tel quel, il m'oblige à venir assez souvent dans ces contrées. »

Henri Codeau, qui n'avait encore rien hasardé, crut devoir seconder Maxime-Célère ; et il cita les noms de quelques honnêtes négociants qui

avaient eu des relations avec lui ou avec sa famille. « M. Louis Honech, dit-il tout à coup, tient à Dijon les denrées du Midi. C'est une bonne et solide maison que la sienne ; et son fils, que j'ai rencontré à Paris, a souvent mis à l'épreuve la caisse paternelle. MM. Baudoin et Ce y font aussi quelque figure : voilà bientôt quarante ans qu'ils nous fournissent en vins fins de Bourgogne. La raison sociale n'a pas changé, non plus que les étiquettes des diverses bouteilles ; mais pour le personnel et les associés, ils ressemblent aux feuilles des arbres et s'en vont chaque année. Et Petit de la Roue, un bourgeois anobli sous Louis-Philippe, dit encore le jeune homme... — Et Blangy-Retournelle, un banquier à moi, ajouta Maxime Marchand... — Puis un filateur, Londi... Londin en... Londinenville, reprit Henri Codeau. — Ensuite un de mes vieux camarades, s'écria l'infatigable touriste... Comment s'appelle-t-il déjà ? » Tandis qu'il se mettait l'esprit à la torture pour retrouver le nom familial d'un ami si cher, la dame, justement effrayée d'une rivalité qui pouvait amener un avalanche des cinq cent mille adresses et même un déluge de réminiscences surannées et grotesques, résolut de couper court hardiment, et dit : Pardon, messieurs, mais je ne connais guère à Dijon, que la maison Dupot et, rue des Cuves n° 25 ; c'est chez elle que je m'approvisionne de moutarde, de vinaigre, de miel, de cire, de fruits secs, et particulièrement de certains raisins que l'on mêle à ceux de Corinthe ! »

« Ah ! vous êtes épicière, » firent ensemble les deux voyageurs ; et ensemble aussi ils se hâtèrent d'ajouter : « C'est une branche de commerce honnête et lucrative que l'épicerie. » En France, il est vrai, n'est pas épicier qui veut, et probablement en est-il ainsi partout ; cependant l'épicerie, même en gros, n'est pas, estimée en France, et elle est tenue en grand mépris et pour cause par les gens de lettres. Si absurde que soit le préjugé, il existe, et la profession en souffre. D'ailleurs, on se sent humilié quand même d'avouer à quelqu'un qu'on est fort au-dessous de lui. Or, ni l'un ni l'autre de ces messieurs n'avaient l'air de vendre du sucre et de la chandelle, ni d'appartenir de près ou de loin au demi-gros et au détail. La correspondante de la maison Dupotet, qui avait fort bien compris, rougit de nouveau ; mais se remettant bien vite : « Oui, messieurs, reprit-elle, je suis épicière et ne m'en plains pas. Une princesse n'est pas d'une demi-once plus heureuse que moi ; car je suis moi-même princesse toutes les fois que je le veux. » En achevant cette phrase, qui était vraiment étourdissante, elle eut soin de sourire pour rassurer ses interlocuteurs. « Princesse, vous, il

vous est permis d'être princesse, s'écria Maxime Célère en étouffant un gros rire ! Je le disais bien qu'en chemin de fer on ne sait jamais au juste à côté de qui l'on se trouve. — Oh ! répliqua l'épicière, ce n'est pas un privilège dont j'ai l'air de me prévaloir ; et il vous est loisible, monsieur, d'être prince ou tout autre chose. — A moi, Maxime-Célère Marchant, ancien négociant, aujourd'hui touriste de profession ; et je pourrais me donner du monseigneur une fois dans ma vie ! Passez-moi votre secret, si cela est possible. — Bien volontiers, écoutez donc. »

L'auteur de la Nouvelle Bibliothèque était de la plus belle humeur. Voilà précisément ce qu'il cherchait, son troisième chapitre ; il tenait enfin l'endroit curieux et Fallait parcourir. Quant à son compagnon de route, il se demandait si les femmes, en effet, ne devenaient pas fées en vieillissant ; toutefois c'était moins l'attrait de pareilles confidences qui le rendait attentif, que l'espérance d'autres et plus précieuses révélations : car, le moyen de parler tout d'abord de N. S. R. et de la dame au voile noir ? Il s'arrangea donc le plus commodément possible ; puis il prêta l'oreille, se promettant bien d'en faire payer l'usure. L'épicière commença en ces termes :

« Lorsque je me suis mariée, j'avais trente ans accomplis ; et jusque-là le sort s'était obstiné à me poursuivre : mon enfance avait été délaissée, et ne connut que les privations ; les soucis de l'existence et toutes sortes de mortifications attristèrent ma jeunesse. Point de joies, si ce n'est courtes et mêlées ; la gêne partout et toujours. Je souffrais dans chaque position, et j'en changeais sans cesse. Si vous avez eu dans la fièvre une nuit d'insomnie, vous comprendrez à merveille, par ce que vous avez éprouvé un instant, ce que j'ai dû supporter tant d'années de suite ! Rarement on me voyait garder une place six mois durant ; et la nouvelle, au bout de quelques jours, me meurtrissait comme l'autre, ou m'étouffait. Oui, j'étais, pour ainsi dire, dans des habits trop courts ou trop longs, qui m'emprisonnaient la taille, qui m'embarrassaient les jambes, qui n'étaient pas faits pour moi, qui me fagotaient de la plus étrange façon : c'était un continuel martyre ! Je ressemblais encore à ces fruits que l'on met sous le pressoir pour en faire du cidre ou du poiré : écrasés de tous côtés, il ne leur reste rien d'eux-mêmes, qu'un résidu informe et méconnaissable. J'étais dans cet état d'anéantissement, lorsqu'un honnête homme vint m'offrir sa main, et avec cette main un petit magasin d'épiceries rue des Pervenches, n° 14. (Retenez mon adresse, si vous êtes de Paris, et soyez assez bons pour augmenter le

nombre de mes chalands.) A force de jouer quitte ou double avec la fortune, j'avais enfin gagné une partie. »

« Très-bien, interrompit Maxime-Célère ; mais vous avez dû supprimer quelques détails fort pathétiques. — Oh ! les hommes, les hommes, reprit aussitôt la pudique marchande ! ils sont tous les mêmes. Leur imagination se représente toujours cent fois plus de mal qu'il n'y en a ; et l'on ne saurait les contenter qu'en dépassant encore leurs monstrueuses exagérations. Ah ! il vous faut des scènes émouvantes ! eh bien, lisez les romans du jour. Là vous trouverez, a peu de frais et à satiété, tous les scandales possibles étalés en perfection. Pour moi, si je vous ai promis quelque chose, c'est de vous apprendre comment je suis devenue épicière, comment je suis demeurée épicière, comment j'ai été et suis encore heureuse d'être épicière : car, aujourd'hui, sachez-le, je ne voudrais pas changer mon sort d'épicière contre celui d'une princesse quelconque de l'Europe ! »

Henri Codeau applaudit fort à cette sortie, et déclara qu'il approuvait sans réserve de pareils sentiments ; puis il supplia l'heureuse épicière de continuer son histoire. L'aimable dame eut la bonté de ne faire aucune façon : « Feu mon mari, poursuivit-elle, (Dieu veuille avoir son âme !) s'appelait Mirmex ; et c'était, sur ma foi, la meilleure pâte d'homme qui se soit vue en ce monde. Il n'était plus dans la première verdure ; mais il pouvait se dire encore loin de la vieillesse. Entre quarante et cinquante ans, assez bien conservé, excepté pourtant des cheveux qui commençaient à être rares autour des tempes et sur le haut de la tête, Mirmex avait une qualité qui le rajeunissait singulièrement à mes yeux : il n'avait pas aimé d'autres femmes que moi, et il m'adorait de toute son âme. Cette affection, aussi constante que sérieuse, fit sur moi l'effet d'un soleil vivifiant : pendant six mois l'humble boutique de la rue des Pervenches me sembla le paradis ! Ensuite (voyez la maligne influence de la fortune qui m'avait persécutée !) ma félicité s'aigrit d'abord, comme du lait qui vieillit ; puis elle se corrompit tous les jours davantage : j'avais en quelque sorte contracté l'habitude et comme une nécessité d'être malheureuse. Mon beau ciel perdit de sa lumière ; une teinte plus sombre s'étendit sur les objets : je remarquai les pots d'huile et les boîtes de cirage ; il me parut que le magasin était étroit, et l'espace horriblement encombré ; enfin mon pauvre mari lui-même me laissa apercevoir ses défauts, sa laideur et ses infirmités. Bref, au rêve succédait la veille ; et la longue réalité prenait la place de mes courtes

chimères. Un invincible dégoût, un dégoût inexprimable m'affadit l'âme, et me jeta dans le marasme. »

« Mirmex, qui n'avait rien perdu de ses illusions, ou plutôt qui n'en avait jamais eu, s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en moi ; et, comme ma gaieté était nécessaire à la sienne, il en fut tout à fait affligé. Je ne saurais dire de combien de façons il s'ingénia pour découvrir la cause d'un événement si extraordinaire. Tantôt il se levait plus matin, quelquefois il se couchait plus tard ; il s'efforçait aussi de tenir le magasin plus propre, et il se donnait mille peines pour m'épargner une fatigue. Un jour il crut à une maladie et manda un médecin : tant de dévouement me touchait, sans pour cela me guérir ! Le pauvre homme imagina alors de m'acheter un châle, puis il m'apporta une robe de prix : rien n'y faisait ; et, ce qui le contristait davantage, c'est qu'il me voyait lutter vainement contre moi-même pour répondre à sa générosité. Mon sourire n'était pas franc, ma joie d'un instant était une pure grimace. Il me proposa une promenade, nous nous promenâmes ; il m'ordonna un voyage au pays natal, je l'accomplis par obéissance. Tout cela n'était qu'un palliatif pour ce malaise incompréhensible. A la fin n'y pouvant plus tenir : « Marguerite, me dit-il un soir avec des larmes dans la voix, Marguerite, explique-toi, au nom du ciel, qu'as-tu ? voyons, ne me dé«guise rien. Je ne saurais plus vivre de la sorte ; je ne mange plus, ou, si je mange, je digère mal ; tu me feras mourir, si cela continue. Parle, je t'ai déjà donné la moitié de ma fortune, et même après ma mort tu hériteras du magasin ; te faut-il tout ce que je possède ? je te l'abandonne sans réserve. Une chose seulement, je ne te demande qu'une chose: reprends ton humeur des premiers jours ; et chasse bien loin ces idées noires, qui nous joueraient as«surement un mauvais tour à tous les deux. »

« Je tombai à genoux et je répondis tout en pleurs : Écoute, Nicolas, tu as déjà été trop généreux ; je « n'accepterais pas un centime de plus. En vérité, tu m'outrages de soupçonner que je joue la comédie pour te dépouiller de ton bien. Tant que tu vivras, je ne manquerai de rien, mon bon Nicolas, et après ta mort, si le ciel veut que je te survive, — ce qui, tu le vois, n'est guère probable, — au moins ne sera-ce pas pour longtemps, mon ami, et peu de chose me suffira. Le mal qui m'accable est indépendant de ma volonté ; je ne sais même de quel nom on l'appelle. Notre médecin a prétendu que ce sont des vapeurs ; mais par ce mot il couvre son ignorance sans nous éclairer davantage. Patiente quelques jours encore, tu es témoin que je combats ; peut-être tout cela s'en ira-t-il comme il est venu. »

Les deux voyageurs étaient étonnés, et Maxime Célère interrompit madame Mirmex : Vous étiez-là, dit-il, dans un état singulier, et je brûle de savoir comment vous en êtes sortie ! — En vérité, ajouta le jeune homme, je n'ai pas encore rencontré une maladie aussi incompréhensible. — Oh ! que si, reprit l'épicière, rien n'est plus commun, monsieur ; seulement vous êtes jeune, et vous ne démêlez pas bien ce qui se passe chez vous et chez les autres. L'égoïsme et l'ambition qui me torturaient, en tourmentent beaucoup d'autres. Ce que nous avons obtenu, n'est plus rien en comparaison de ce qui nous reste à acquérir. Maintenant voici comment je suis devenue si savante, ou plutôt comment j'ai appris la résignation.

« Nicolas s'endormit tranquille après cet entretien. Le brave homme n'avait d'autres soucis que les miens. Son horizon était borné au magasin, et j'étais pour lui la seule créature au monde. Le lendemain je me mis sérieusement à l'œuvre ; mais que faire et par où commencer ? Il y a un hasard toujours présent pour les âmes en peine, je devrais dire une bonne Providence. J'avais devant moi des cornets de papier, peut-être était-ce un tas de petits sacs, je ne me rappelle pas au juste ; le tout pour mettre du poivre et autres épices. En les arrangeant, en les pliant, en les ajustant, en les serrant, mes yeux furent intrigués par une phrase, qui était conçue à peu près en ces termes :

« Si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits douze heures durant qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits douze heures durant qu'il est artisan.... »

« — Je la connais votre phrase, interrompit Henri Codeau, elle est de Pascal, si je ne me trompe. — De Pascal ou de Balzac peut-être, fit aussitôt l'épicière. — Madame Mirmex, reprit le jeune homme, feu Honoré de Balzac était un grand romantique, et Blaise Pascal un grand classique, comprenez-vous ? — Pour Dieu, classique ou romantique, s'écria Maxime Célère, ne nous embarrassons pas là dedans ; laissez-là de Balzac ou Pascal, madame, et nous dîtes ce que vous fîtes alors. — Ce que je fis, vous le devinez bien ; je tournai et retournai le papier pour trouver une explication ; mais comme la feuille malheureusement déchirée ne contenait que ces lignes, je fus réduite à chercher l'explication moi-même. Il était évident que le nœud de la difficulté consistait en ceci ; dé couvrir le moyen d'obtenir à volonté un rêve de son choix. — Ah ! madame Mirmex, à propos de rêve, j'en ai eu un terrible, ne put s'empêcher de dire le jeune millionnaire, un terrible rêve j'ai eu ; mais révélez-nous vite le secret d'obtenir à volonté un

rêve de son choix. — De son choix, c'est peut-être trop demander, monsieur Codeau, reprit le touriste qui prévint la petite négociante ; mais pour un rêve agréable la chose est possible, et j'espère vous renseigner là-dessus autant que madame. Quelques châtaignes fraîches, de la bonne bière, une pointe seulement de vieux vin, deux ou trois grains d'opium, et surtout ce hachich oriental dont on a tant parlé, opère des prodiges incroyables et difficiles à décrire. — C'est bien cela, oui, c'est bien cela, ajouta l'épicière, et pourtant non, ce n'est pas cela encore ! Mon médecin, après m'avoir ordonné ces merveilleuses recettes, eut soin de m'avertir qu'au bout de ces beaux rêves et de ce demi-sommeil délicieux pourrait venir un sommeil véritable cette fois et qui n'est pas réjouissant. Toutes ces drogues sont autant d'agréables poisons, et il me conseillait de m'en défier. J'aimais peu la vie, mais je ne tenais pas plus à m'en défaire par les pilules du pharmacien que par le réchaud de la blanchisseuse. Alors... — Vous avez trouvé une formule nouvelle ? — Non pas moi. — Qui ? — Ma Providence. — Voyons, voyons ! ».

Les deux voyageurs commençaient à être vivement intéressés, et le plus jeune sembla même oublier pour un instant l'héroïne de N. S. R. L'un pensait au grimoire ou bien encore au sabbat, et l'autre se rapela involontairement les miroirs magiques : madame Mirmex s'était pour ainsi dire transfigurée à leurs yeux. Sans doute chacun d'eux se promettait tout bas d'exploiter la trouvaille à sa manière et d'en tirer, si la mine était inépuisable, des milliers d'adorables chimères. Quoi qu'il en soit, la bonne dame, qui n'avait pas cessé d'être épicière, continua ainsi de la façon la plus prosaïque du monde : J'avais pour commère et pour voisine la veuve d'un vieil écrivain public, lequel était mort à l'hôpital un peu de maladie et beaucoup de misère. Cette femme, pour tout douaire, hérita de quelques bouquins très-vieux et en si piteux état, qu'un libraire des quais n'en voulut donner ni liards ni deniers. Ayant appris son embarras, je lui proposai de prendre ces restes tels quels au prix qu'elle en voudrait avoir ; l'épicerie consomme beaucoup de vieux livres, peut-être même plus que l'Institut de France. Je ne marchandai pas, je ne pesai pas le ballot, je voulais déguiser une aumône ; mais, en réalité, je fis une bonne affaire, comme vous allez le comprendre. Quand ces reliques furent déposées chez moi, pleines de poussières et toutes vermoulues : « Pauvre père Hinstin, m'écriai-je, quel triste mobilier pour un vieillard ! » J'ouvris au hasard et non sans dédain ; je triomphais de la science que je prenais en grande pitié, et les lignes

suivantes attirèrent mon attention par la nouveauté autant que par leur profondeur :

La littérature est de tous les arts le plus fécond et le plus utile. Entre autres bienfaits, elle nous procure les moyens de corriger notre destinée, si absurde que cette destinée puisse être et si malheureuse.

Je ne parle pas ici des lumières qu'elle répand pour éclairer les hommes sur leurs véritables intérêts ; je laisse aussi de côté les plaisirs purement intellectuels qu'on éprouve soit à composer soit à étudier une œuvre vraiment littéraire : pourtant ces plaisirs ont quelque chose de divin, et ces lumières contribuent puissamment à l'amélioration de la condition des hommes ; mais il y a dans la littérature une faculté plus magique encore, celle de former, de réformer et de transformer une existence tout entière.

Êtes-vous roi, et désirez-vous connaître les difficultés de la vie privée ? Le sort vous a-t-il placé plus bas sur l'échelle, et vous plairait-il d'essayer les épines de la couronne ? Vous le pouvez : la littérature opérera ce prodige. Par elle l'épouse se relèvera à la hauteur de son sublime époux ; et le sexe noble apprendra les douleurs et les joies réservées à sa belle moitié. La différence est encore plus grande entre l'enfant et le vieillard, entre le pauvre et le riche, entre le malade et celui qui est sain de corps et d'esprit, entre l'européen civilisé et le sauvage de la Cafrerie ; et néanmoins l'abîme est comblé, du plutôt il existe un pont facile à franchir : le lecteur, sans cesser d'être lui-même, subissant toutes les métamorphoses, pourra habiter tour à tour les latitudes les plus opposées et se faire inscrire comme citoyen sur les rôles de chaque république. Pour cela que faut-il ? ...!

« Oui, que faut-il, demandèrent à la fois les deux voyageurs, dont l'ambition était surexcitée. — Attendez, messieurs, laissez-moi paisiblement achever : je sais par cœur cette tirade, et, en m'interrompant ainsi, vous m'empêcheriez peut-être de la réciter convenablement. »

Pour cela il ne faut que lire un petit volume, acheté un franc ou emprunté vingt centimes. Pour être roi, par exemple, on prend au choix l'histoire d'une majesté quelconque ; pour remonter le courant des âges et regagner un instant l'irréparable jeunesse, on parcourt les mémoires d'un adolescent ; on s'embarque enfin pour l'Italie dans un de ces livres si coquets à couverture rose, et l'on passe une saison dans le pays où les orangers fleurissent ! Les livres, bien mieux que les songes, vous promènent par mille situations diverses, et cela sans les inconvénients de la réalité. Vous éprouvez les fureurs d'Oreste, et vous n'avez pas la responsabilité de ses

crimes ; vous êtes tyran et victime, tout en restant libre et en pleine sécurité. L'imagination donne le plaisir et elle épargne la fatigue ; de la douleur elle sait faire une joie : en un mot, elle extrait les sucs des choses et ne rejette que l'écorce et le marc !

« Oh ! madame Mirmex, s'écria Maxime-Célère, vous êtes une maîtresse femme. — Moi, pas du tout, répondit-elle ; je ne suis qu'une épicière ou plutôt une écolière, car je récite une leçon. — Hé bien, ayez la complaisance de nous dire le titre de l'ouvrage que vous avez étudié et le nom de l'auteur. — Je les cherchai vainement : les douze premières pages du volume avaient été arrachées par madame ou M. Hinstin, je ne sais trop pour quel usage ; mais qu'importe ? J'appris le passage en question, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et j'essayai de mettre en pratique ces excellents conseils. — Fort bien, et M. Mirmex ? — Je vous en parlerai. D'abord je reconnus que j'avais déjà tenté confusément et par moi-même quelque chose de semblable ; mais alors, la lumière s'étant faite en moi, j'agis avec discernement. — Parfaitement, et M. Mirmex ? — Attendez donc. Je résolu d'être princesse et princesse je me trouvai, très-grande et très-haute princesse. L'envie me prit ensuite de mordre au fruit défendu dans le paradis terrestre avec Ninon de Lenclos. — Ah ! madame. — Oui, mais je restai toujours épicière. — Pardon, je comprends. Et M. Mirmex ? — Vous êtes bien impatient. J'y arrive donc : Mirmex n'avait rien compris à ma maladie, et il ne comprit rien à mon rétablissement ; mais il en fut enchanté et il parut avec moi renaître au bonheur. Ma santé était sa santé, ma joie était sa joie ; et quand je fus princesse, il se crut tout près d'être roi ; dans ce jardin de délices où je l'entraînai, il partagea la pomme fatale. Brave et digne mari dont j'étais l'âme et la bibliothèque vivante ! Maintenant qu'il est mort je l'aime toujours et plus que je ne l'ai jamais aimé ! » L'épicière se tut. Maxime-Célère la félicita, puis il se recueillit, comme pour réfléchir à cette curieuse existence. Les trois voyageurs menaçaient de rentrer dans un silence dangereux, lorsque Henri Codeau hasarda timidement une question qu'il avait depuis longtemps préparée. « Madame Mirmex, dit-il, vous n'étiez pas seule dans la voiture : la jeune personne qui vous accompagnait, serait-elle votre fille ou votre parente ? — Ni l'une ni l'autre, reprit la respectable commerçante de la rue des Pervenches ; et je ne la connais pas. Elle m'a pourtant appris, qu'elle portait le deuil de son frère tué en duel à Paris, et qu'elle accourait auprès d'une mère peut-être mourante. »

« Quel affreux malheur ! » s'écria le vieux touriste. Quant au jeune homme, il n'ajouta pas un mot : une pitié douloureuse lui étreignait le cœur. Le drame sanglant qui venait d'avoir lieu, ne lui semblait déjà plus étranger. On arriva bientôt à Dijon.

CHAPITRE IV. LA MÉNAGERIE. — MAITRE REGAIN DE MONTLUEL.

Il était neuf heures et demie du soir quand les deux voyageurs, quittant la gare de Dijon, entrèrent dans la cité bourguignonne. Henri Codeau avait pris le premier son billet pour cette destination ; et le touriste, sans autre motif, avait résolu de suivre le même itinéraire. Quoique dix heures à peine se fussent écoulées, depuis que l'ex-négociant de Nantes avait rencontré le jeune millionnaire des Ardennes, l'amitié qui les unissait semblait avoir marché du même pas que la vapeur ; en réalité, ils étaient déjà l'un pour l'autre de vieilles connaissances. Maxime-Célère dut accepter bon gré mal gré le repas, dîner ou souper, que lui offrit son compagnon de voyage à l'hôtel du Léopard couronné.

Si l'on est pauvre, on dîne où l'on peut, et souvent en imagination ; les demi-fortunes se payent la table d'hôte ; mais le véritable service ne se fait que dans les appartements et pour des gens qui ne regardent pas à la dépense. Le splendide héritier de tant d'obscurs revendeurs agit en prince et mangea chez lui. Comme il s'entendait assez en bonne chère, il commanda un menu savant, qui, malgré l'heure avancée, fut bientôt prêt.

Cependant ses préoccupations reprenaient sensiblement le dessus, et finirent par le dominer presque absolument. Quand le maître d'hôtel se présenta en personne, et demanda s'il fallait apporter du vin de Bordeaux ou du vin de Bourgogne, le jeune homme, d'abord étonné, répondit ensuite avec une certaine emphase : « Du Bourgogne, parbleu, du Bourgogne ; nous irons boire le Bordeaux à Bordeaux même, n'est-ce pas, monsieur Marchand ? — Très-bien, monsieur, reprit l'hôtelier ; maintenant choisissez, parmi les vins de Bourgogne, lesquels désirez-vous, ceux de la Côte-d'Or, ceux de Saône-et-Loire ou bien ceux de l'Yonne ? — Ma foi, commençons par une bouteille de Sauterne, de bon et vieux Sauterne ! Vous êtes pour le Sauterne, n'est-ce pas, monsieur Marchand ? — Je ferai observer à monsieur que le Sauterne est un vin blanc de Bordeaux ; mais la Bourgogne possède le Chablis, qui, dans les années.... — Le Chablis ! le Chablis ! c'est, corbleu, vrai. Où en étais-je ? donnez-nous une bouteille de

Chablis. — Très-bien, monsieur ; maintenant pour l'autre couleur ? — Pour l'autre couleur ? — Oui, car vous ne boirez pas, je suppose, que du vin blanc. Nous avons le Beaune ; le Chambertin, le Clos-Saint-Georges, le Clos-Vougeot, le Nuits, le Pomard, le Richebourg, le Romane, le Volnay. — Attendez, le Volnay, le Beaune, le Romane...., non, ce n'est pas cela ; apportez-nous du Château-Laffitte. Vous ne haïssez pas le Château-Laffitte, n'est-ce pas, monsieur Marchand ? »

Le propriétaire du Léopard couronné ne sourit ni ne se fâcha. « — J'ai l'honneur, dit-il avec calme, de rappeler à monsieur que le Château-Laffitte est du Bordeaux. — Eh bien, du Château-Latour, fit le jeune millionnaire. — Encore du Bordeaux. — Va pour du Château-Margaux. — Toujours du Bordeaux. — C'est juste, c'est juste, c'est juste ; mais où ai-je donc la tête ? Il n'y a plus de châteaux aujourd'hui que sur les bords de la Garonne. Je voulais dire, monsieur, je voulais dire du Chambertin, ou plutôt je ne suis pas en état de choisir ; choisissez pour moi, comme vous feriez pour vous-même. »

Les deux convives se mirent à table, et le potage n'était pas encore mangé que le maître de l'hôtel reparut tenant, outre le Chablis demandé, deux autres bouteilles sur le choix desquelles on s'en était remis à sa discrétion. « — Messieurs, dit-il en les présentant, ce vin ne porte pas d'étiquette, et il ne vient pas d'un vignoble en renom ; mais il a déjà plus d'une douzaine d'années, et il a été récolté en 1846. Cette date et le soin avec lequel il a été gouverné, lui assurent une supériorité, que je garantis, sur tous les autres vins de ma cave. Pourtant, elle est bien fournie, je vous le jure, et vous pourrez du reste vous en convaincre ; mais il en est des vignobles comme des familles, les meilleures de celles-ci donnent souvent les plus mauvais sujets. »

Le touriste et son compagnon de voyage laissèrent de côté la morale impertinente de l'hôtelier, et goûtèrent son vin, qui était en vérité excellent. Ce furent les seules paroles un peu sensées qui échappèrent à Henri Codeau pendant tout le repas. Il devint de plus en plus distrait, et enfin obstinément rêveur. Si, par hasard, Maxime-Célère faisait ou une réflexion ou une question, il répondait en quelques mots et très-mal. Tout à coup, au milieu du dîner, il sonna le garçon pour demander du papier et de l'encre ; puis, il écrivit deux lettres sans désespérer, après en avoir au préalable obtenu la permission. Comme il ne lui restait plus qu'à les cacheter : « — Parions, dit en riant le grave Terre-Tour, que je devine et l'adresse et le contenu de

vos lettres. Vous les envoyez à Paris, et vous priez qu'on vous donne poste pour poste les plus amples détails sur le duel en question. J'irai plus loin, et j'ajouterai que l'une de ces deux lettres est pour le rédacteur de votre journal. — On ne peut rien vous cacher, répondit le jeune homme enchanté et confus ; au surplus, croyez bien que mon intention n'était pas de le faire. Voulez-vous que je lise ?... — C'est inutile, vous m'avez permis de lire dans votre cœur. »

Bientôt les deux convives regagnèrent leurs chambres et cherchèrent à dormir ; mais ni l'un ni l'autre ne purent réussir dans une entreprise qu'on regarde généralement comme facile : Maxime-Célère, parce qu'il couchait dans un bon lit ; et Henri Codeau, parce qu'il était harcelé par ces mille et un soucis, cousins ailés de l'amour ! de l'amour ou du moins.... Ah ! l'intérêt, la pitié, l'admiration, la curiosité même, tout cela n'est-ce pas de l'amour ? A cinq heures précises du matin, le touriste et son compagnon roulaient déjà côte à côte dans un wagon de première classe sur le chemin de Dijon à Lyon. Ils n'avaient rien vu dans la capitale de la Bourgogne ; et, à peine montés dans la voiture, la fatigue les endormit. Quel était donc le pays où voyageaient ces deux hommes ? Ils ne s'inquiétaient ni des villes, ni des campagnes, ni des sites pittoresques, ni de la richesse enfin d'une plantureuse province ! Pourtant on ne saurait dire qu'ils aient rien appris, ou qu'ils se soient ennuyés. Sans doute que la géographie et les cartes n'ont pas tout décrit, et qu'en dehors des latitudes et des longitudes se cachent maintes contrées mystérieuses, non moins attrayantes à parcourir. Ils dormirent ainsi jusqu'à Mâcon ; là ils furent réveillés par une pointe d'appétit, et peut-être encore par le bruit du buffet. Ils descendirent, se restaurèrent et reprirent leurs places.

Aussitôt qu'ils furent assis et commodément arrangés, un homme assez bien mis se présenta à la portière et s'avisa de monter près, d'eux. De taille assez haute, carré des épaules, la tête grosse et le front large, le nouveau-venu se distinguait en outre par une surabondance de force musculaire et par l'énergie de tous ses traits. Ses cheveux tiraient sur le rouge et ses yeux lançaient des éclairs. Ce n'était pas une nature chétive et timide, loin de là ; mais l'audace chez lui, jointe à la puissance, inspirait un mélange singulier de sympathie et d'aversion. La Fontaine et les autres fabulistes ont voulu voir une analogie sérieuse entre certains types d'hommes et d'animaux : ainsi le renard représente le rusé et perfide Tartuffe, et le lion un brave aussi franc que solide. Pour l'inconnu qui venait de prendre le chemin de fer à

Mâcon, il n'était pas plus lion que renard ; on eût dit un composé de ces deux natures avec quelque chose du loup et même de l'ours. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Maxime-Célère, qui l'observa longtemps comme il savait le faire, croyait voir ces figures, non-seulement se succéder l'une à l'autre, mais se transformer en d'autres encore tout à fait diverses. Cet homme était donc un véritable Protée.

Il y avait quelque chose de brusque dans ses mouvements et de grossier dans ses manières ; et pourtant à ce défaut de maintien et à cette incorrection primitive se joignaient une certaine coquetterie et cette prétention des honnêtes gens qui ont conscience de leur mérite. Le drap de ses habits était riche, mais pauvre de façon ; son chapeau, presque neuf, datait de, dix ans pour la mode. Il portait un faux col de travers, une cravate mal mise, des gants qui ouvraient plusieurs bouches comme pour se plaindre, et des souliers larges, épais et lourds. Une lutte était là aussi ou plutôt un compromis entre des conditions différentes, qui avaient peine à se mettre d'accord.

Tel était le personnage à première vue ; mais l'œil exercé du touriste ne l'abandonna pas si vite. Maxime Marchand, en effet, n'avait plus d'autre intérêt que celui de la curiosité ; et toutes ses affaires, alors, c'étaient les affaires d'autrui : vrai disciple de Pythagore, sans le savoir, pour lui la vie semblait être un grand spectacle à cent actes divers. Quoique l'homme, en présence de ses semblables, soit toujours occupé de l'effet à produire, le nouvel arrivé ne se laissa distraire qu'un instant par ses voisins, et bientôt il passa aux choses plus sérieuses. Il prit successivement plusieurs lettres, et, après les avoir parcourues rapidement, il les remit avec ordre dans un portefeuille en maroquin noir, assez grand et fort usé. Cela fait, il retira divers journaux qu'il avait bourrés dans ses poches et tout d'abord le Moniteur, et par droit de naissance et par droit de conquête ; car le Moniteur est bien de toutes les feuilles publiques la première en date et forcément la mieux informée. Là se trouvent annoncés et presque prédits ou les événements, ou les fortunes bonnes et mauvaises, et la baisse et la hausse des hommes du jour, qui semblent avoir une valeur réelle et sont cotés pour ainsi dire comme les céréales. Cette partie du journal, ordinairement très-peu remarquée par la masse des lecteurs, attirait au contraire la principale attention de ce nouveau compagnon de voyage. Ses yeux et toute sa physionomie laissaient deviner qu'il lisait couramment et sans effort les hiéroglyphes du gouvernement : aussi paraissait-il tour à tour applaudir,

blâmer, regretter, espérer, intriguer, solliciter, circonvenir et lutter ; une disgrâce, une mise en disponibilité, une nomination, une croix, était pour lui le résumé d'une histoire et l'expression d'une idée, d'un sentiment ou d'une volonté. Quant aux lois et aux décrets, ils obtenaient un simple coup d'œil, ainsi que la politique extérieure. Le *Moniteur* épuisé, ce fut le tour de ses rivaux, dont les premiers-Paris seuls furent un peu examinés ; car la partie littéraire et les nouvelles diverses passèrent également inaperçues.

Maxime-Célère se vit alors tiré d'embarras. Cette préférence donnée au *Moniteur* sur les autres journaux, et dans cette feuille même l'attention toute particulière réservée pour la partie officielle, c'était clair. Ah ! il tenait son homme, il avait là devant lui un politique et un ambitieux ; restait à savoir de quel étage. Mais, quelle que fût la catégorie, l'espèce pour lui était nouvelle ; vraiment de sa vie il n'avait ouvert le Contrat de Jean-Jacques, et jamais il ne s'était occupé, pour son propre compte ou pour celui d'un autre, même d'une élection municipale. Ainsi, tandis que son jeune ami s'enfonçait dans des rêveries sans fin, et cherchait à prévoir l'issue de bizarres démarches auprès des journaux de la capitale, lui il observait de plus en plus, il devinait, il étudiait, il analysait, il combinait le moindre mouvement, le pli le plus imperceptible des lèvres ou du front, une altération quelconque : cette ouverture, si étroite qu'elle fût, pouvait donner jour à sa pénétration. Comme il était dans ce travail, il sentit ou crut sentir une odeur de cigares, quatre au moins, puis l'arôme du café, une fine demitasse flanquée de son petit verre, enfin le parfum multiple d'un banquet, cinquante couverts ou soixante. De là, grâce au banquet, au café, aux cigares, et l'imagination aidant, il lui sembla qu'une foule de discours, d'objections, de réponses, de discussions, d'altercations, de provocations même et de bravades grouillaient dans tous les muscles de son honorable voisin. Quoi qu'il en soit, Maxime-Célère était certain que son compagnon de route avait quitté la veille une assemblée délibérante avec présidents, vice-présidents, collègues et préopinants, et tout ce qu'on lit dans les comptes rendus des journaux. Il s'y prit de son mieux pour découvrir le reste.

« Monsieur, demanda-t-il avec une fausse bonhomie, seriez-vous assez complaisant pour me dire s'il est question dans les feuilles publiques, ce matin, d'un certain duel qui nous intéresse au plus haut degré mon jeune ami et moi ? » Henri Codeau dressa la tête ; et l'autre personnage, qui se tenait à la portière, moins pour contempler la campagne que pour donner

sans doute une carrière plus vaste à ses pensées, se retourna brusquement : « Un duel politique entre députés, non pas que je sache, répondit-il ; mais je pourrais bien avoir mal lu.... — Hier les journaux parlaient de ce malheur sans donner toutefois aucuns détails. — C'étaient quelques députés de la gauche peut-être à la riposte un peu vive. — Non, deux jeunes gens qui.... — Oh ! pour ces têtes folles, cela ne tire pas à conséquence. — Pardonnez-moi, monsieur, et, je vous le répète, mon jeune ami et moi, nous sommes dans la plus grande impatience d'être là-dessus complètement renseignés. Figurez-vous qu'une jeune personne de N. S. R.... — De N. S. R. ? — De N. S. R. ? — Son nom ? — Nous l'ignorons ; nous savons seulement qu'elle a perdu son frère dans ce duel ; et, si le frère ressemblait à la sœur, en vérité c'est une perte très-regrettable ; car celle-ci a l'air tout à fait distinguée. — Attendez donc, je suis moi-même de N. S. R. ; et, quoique je n'y habite plus depuis vingt-cinq ans, j'y retourne assez souvent encore pour n'y être pas inconnu, et même pour rester lié avec les principales familles. Une jeune personne à Paris, son frère tué en duel...., ceci me déroute un peu ; mais ce devrait être...., oui, oui, c'est elle assurément ! Messieurs, consultez ou plutôt consultons mon journal. »

On en parcourut toutes les pages : point de détails, aucune allusion ! Il s'agissait de toute autre chose dans le numéro de ce jour. La presse, qui enregistre avec tant d'exactitude les événements les plus minimes, se hâte de les oublier avec non moins d'indifférence. Quant à l'inconnu, au lieu de révéler ce nom qu'attendait si impatiemment Henri Codeau, et d'y ajouter, suivant l'usage, une petite histoire assaisonnée de médisances, il se laissa tout d'abord aller à parler complaisamment de lui-même, par distraction sans contredit et aussi par vanité. Il se nommait Regain (de Montluel) et il était membre du conseil général de l'Ain. En parlant, il affectait d'employer, Dieu sait pour quelle raison, les jurons de Henri IV.

« Je puis me flatter, dit-il, d'avoir été porté à ces hautes fonctions par le concours également empressé du gouvernement et de mes concitoyens. Comme Cincinnatus, j'étais courbé sur la charrue lorsque les honneurs sont venus me chercher. Oui, jarni Dieu, je dirigeais moi-même le soc et je traçais le sillon ; il était environ dix heures et demie, et le travail de la matinée touchait à sa fin : voilà que M. le sous préfet, un homme fort capable entre nous et nonobstant le plus charmant du monde, un gentilhomme de vieille roche, ventre Saint-Gris, dont le père avait été colonel sous le premier empire ; il est vrai que je lui avais fait l'honneur de

l'aller voir plusieurs fois, et que nous avions eu celui de le recevoir souvent à la maison : voilà donc que M. le sous-préfet vient me surprendre lui-même au beau milieu de mes occupations!«Ah ! c'est une trahison, M. le sous-préfet, m'écriai-je ! Vous auriez dû me prévenir.—Point, reprit-il en riant, il était de mon devoir, monsieur Regain, de constater par le flagrant délit votre ardeur à bien faire. J'étais curieux, vous l'avouerez-je, de vous voir au milieu de vos nobles travaux, dirigeant tout par vous-même et donnant à vos voisins l'exemple de l'activité et du progrès. Aux comices agricoles, j'ai déjà eu l'avantage d'admirer vos produits et de vous décerner des récompenses : fiers étalons, couples de bœufs, porcs et moutons, et votre basse-cour, non moins que votre écurie, méritait à juste titre l'attention particulière du jury. J'en sais même un peu plus long sur vos dindes et vos poulets, qu'il m'a été permis d'apprécier ailleurs encore que sur votre table. »

« M. le sous-préfet voulait parler de la sienne, que je fournissais de temps en temps ; et ma femme, de son côté, s'était chargée de lui faire ses provisions, à prix doux et en excellente qualité. Les bons vins et le gibier des environs étaient détournés par moi, et expédiés en temps utile à la sous-préfecture. Quant à son cheval de voiture, il ne le tenait que de ma main. Bref, M. de Bonvalet ne pouvait se plaindre d'un voisinage que nous nous efforcions de rendre si commode. Il continua donc sur ce ton demi-officiel : « Vous comprenez, monsieur Regain (de Montluel) que je n'étais pas fâché de remonter à la source intarissable de tant de biens. Je l'ai maintenant devant les yeux ; c'est le sillon que vous tracez de vos propres mains dans ces champs fertiles ! » Là-dessus, il se mit à louer successivement ma charrue forte et légère, mon attelage robuste et bien portant, les terres, les assolements, l'exposition des différentes cultures et l'entente générale de mon exploitation. « M. le conseiller d'arrondissement, dit-il ensuite avec plus de solennité encore, le pays n'a pas d'agriculteurs plus intelligents que vous ; et comme en même temps Sa Majesté n'a pas de sujets plus dévoués, il a plu au gouvernement de vous proposer aux suffrages de vos concitoyens pour le conseil général ! »

« Je m'inclinai respectueusement, et je fis des vœux pour la prospérité de la dynastie ; puis je remerciai M. de Bonvalet en particulier de ce qu'il ne m'avait pas cru indigne de ces importantes fonctions. Mais je lui appris, sans tarder davantage, que les suffrages dont il parlait, m'étaient acquis presque à l'unanimité. En effet, les plus influents des électeurs étaient venus

me trouver quelques semaines auparavant ; et ils avaient insisté auprès de moi pour que je leur permis se de poser ma candidature. — Vous ne fîtes point trop de difficultés, » ne put s'empêcher de dire Maxime-Célère, en interrompant le conseiller général avec un bon rire. Le malin touriste suivait avec un secret plaisir les progrès de la satisfaction intime qu'éprouvait l'honnête Cincinnatus à raconter ses différents triomphes. Ce dernier reprit avec un orgueil visible : « Je remerciai d'abord, puis je demandai quelques jours pour réfléchir. Il ne convenait pas de me prononcer avant de savoir positivement les intentions de l'autorité. Une préférence maladroite, pour « les électeurs ou pour la préfecture, aurait pu compromettre toute l'affaire. J'attendis donc ; ensuite, quand je me sentis fort des deux côtés, je laissai croire à chaque parti, que, si je cédaï, c'était par déférence pour lui. »

M. Marchand, qui était ravi de trouver tant d'habileté, arrêta tout à coup son honorable voisin ; et frappant trois coups de sa canne à pomme d'or, il s'écria : « Vous irez loin, monsieur Regain, assurément. Quoi ! vous conciliez deux choses presque contraires, l'estime de ceux-ci et la confiance de ceux-là, c'est-à-dire de gens qui se regardent entre eux comme chiens et loups. De quelle nature êtes-vous donc ? Franchement, vous irez très-loin, monsieur de Montluel ! — Vous vous récriez à trop bon compte, » répliqua le conseiller général avec une satisfaction mal contenue, c'est que, peut-être, vous n'avez guère mis la main à la pâte gouvernementale. Ce qui vous paraît si impossible, n'est pas très-difficile au fond ; et, tenez, voici comment la fournée se prépare.

« J'étais déjà membre du conseil d'arrondissement... — Ah ! c'était donc de l'avancement, comme à l'armée ; au reste, en Russie.... — Oui, on me l'a dit, en Russie et même en Chine, il faut passer par tous les grades, tant au civil qu'au militaire ; et les fonctionnaires n'avancent qu'à leur tour et par ordre. Pour moi, je ne m'en cache pas, l'ordre me plaît en toutes choses ; et voilà pourquoi ventre Saint-Gris.... Mais revenons à nos élections. J'étais donc membre du conseil d'arrondissement, et d'abord le plus humble de mes collègues. Or, j'ai une maxime de conduite, qui est de chercher ce qu'il y a plus de juste dans les mesures à prendre, et de plus raisonnable en général ; néanmoins, une fois le vote émis, si la majorité m'est contraire, je me résigne sans ressentiment ni murmure. C'est par là que je m'acquis peu à peu de la considération, de l'estime et enfin de l'amitié : car, je n'oubliais pas d'ajouter à tout cela beaucoup de déférence, beaucoup de prévenance, et beaucoup de petits cadeaux sans conséquence. En outre, comme je ne me

refusais à aucune corvée, je devins d'abord secrétaire, je passai ensuite vice-président, et j'occupais le fauteuil aux dernières élections. Chacun des autres conseillers se mettaient fort au-dessus de moi ; mais ils m'accordaient tous sans conteste le second rang : c'est ainsi que forcément je fus placé presque à l'unanimité à leur tête. — Il ne vous manquait sans doute que votre voix.— Il ne me manquait rien ! — Je veux dire que pour l'unanimité absolue il ne vous fallait plus que votre propre suffrage, et que vous ne vous l'étiez pas donné. — Si fait ! mon suffrage.... Oh ! non, le mien à moi, pardon, monsieur : je ne comprenais pas qu'il s'agît de mon suffrage ! Et pourtant, si j'en crois les hommes compétents sur cette matière, tout scrupule est une faute en bonne politique ; et je connais plus d'un maire aux environs qui a réuni cette unanimité absolue : il s'en flatte comme d'un succès miraculeux, d'un coup de scrutin unique, non moins vrai qu'in vraisemblable, »

L'ex-négociant rit à son aise, puis il répliqua : Je suis certain, monsieur Regain de Montluel, que l'on ne peut rien vous apprendre sur ce point, et que vous possédez en perfection et la théorie et la pratique du vote : il n'est pas de combinaisons, n'est-ce pas, ni de tours imaginables que vous n'ayez essayés vous-même ou vu faire par d'autres ? — Ah ! je le crois bien, s'écria l'honnête politique, de plus en plus content de lui et de son compagnon de voyage ; et tenez, il y en a d'incroyables : si vous voulez me prêter un moment d'attention, je vais vous expliquer... — Non, interrompit Maxime-Célère, cela suffit ; dites-nous plutôt, puisque vous êtes monté d'échelon en échelon, ce que vous étiez avant votre élection au conseil d'arrondissement. — J'étais maire, maire de Montluel, répondit le conseiller général ; et jarni, je le suis encore. » En prononçant ces mots il fit le geste familier de ceindre son écharpe ; puis il continua avec une certaine gravité : « Je ne conseillerai, moi conseiller général, je ne conseillerai jamais d'abdiquer la mairie : c'est une bonne chose que d'être maire. Je restai maire après tous mes nouveaux honneurs ; lorsque je serai député, je n'entends pas cesser d'être maire. Et si.... Mais je m'égare. Cependant j'ai lu quelque part un trait fort étrange, qu'une marquise de Mainte non prétendait à épouser Dieu le père : eh bien je conçois cela, moi Regain de Montluel ! Mais restons maires, ventre Saint-Gris, et toujours maires.

« Quoi qu'il en soit, ce fut là ma première étape dans la carrière administrative, et ce fut en même temps la plus longue ; car je ne compte pour rien les fonctions subalternes de conseiller municipal, ou de greffier,

que j'occupai à mes débuts. — Ainsi, fit monsieur Marchand, vous n'étiez qu'un simple cultivateur dans le principe, et peut-être sans instruction. — Pardon, avant d'être maire, je me mêlais déjà de culture, il est vrai ; mais avant d'exploiter ma ferme, j'étais maître d'école, puisqu'il faut vous le dire. — Très-bien, répartit le touriste, qui tenait enfin un commencement d'explication. Longtemps, dans son esprit, il avait tourné et retourné cet homme comme un peloton de fil ; et quoiqu'il en connût pour ainsi dire toutes les faces, il n'avait encore déterré aucune extrémité. Maintenant il pouvait dérouler à son aise la singulière nature qui posait devant lui : du magister procédait le greffier, du greffier le conseiller municipal, du conseiller municipal le maire, du maire le conseiller d'arrondissement, du conseiller d'arrondissement le conseiller général de tout le département. Néanmoins il restait encore une petite difficulté, qui s'expliquait de plusieurs manières ; et Maxime-Célère voulait savoir la vraie. Très-bien, monsieur le maire de Montluel, répéta-t-il ; mais dites-nous un peu comment vous avez laissé là votre classe, pour aller planter si fructueusement des choux. »

Monsieur Regain sourit : « Vous vous rappelez sans doute que je suis natif de N. S. R. ? — Parfaitement, s'écria Henri Codeau ; et c'est plutôt vous qui l'aviez oublié. » Le malheureux jeune homme perdait à la fin patience. Depuis qu'il avait entendu prononcer le nom de N. S. R., il ne cherchait plus que l'occasion de le ramener sur le tapis. Qu'était-ce que cette jeune fille en deuil ? A quelle famille appartenait-elle ? Quel bruit courait sur sa conduite ? Que disait-on de son caractère ? Qu'allait-elle faire à Paris ? Avait-elle une profession, ou bien quelque fortune ? Ne pouvait-elle pas avoir contracté certains engagements ? Passait elle pour être très-répandue dans le monde ? Autant de questions brûlantes et cent autres plus délicates, qui se pressaient en foule sur ses lèvres ; et c'était là tout ce qu'il désirait savoir... Quant au bavardage politique de ce Machiavel au petit pied, il le maudissait du fond du cœur, ainsi que les réflexions un peu moqueuses où son compagnon semblait par trop se complaire. L'ex-magister n'y prit pas garde, préoccupé qu'il était d'autres choses ; et il répondit tout de travers : oui, n'est-ce pas, j'ai fait mon histoire au rebours ; mais à la fin, grâce à Dieu, nous voici au commencement. »

Maître Regain continua son récit de plus belle, avec une confiance qu'il croyait justifiée par le succès ; d'ailleurs il se sentait encouragé par l'attention de plus en plus marquée de Maxime-Célère. Après une enfance

partagée entre les travaux de la campagne et les études, devenu d'abord sous-maître, et enfin pourvu de son diplôme, il songea à se faire, immédiatement pourvoir de quelque bonne commune dont le rapport fût raisonnable et les relations, plus utiles encore. Comme il fallait attendre les places vacantes, dans l'entrefaite, des patronages assez puissants le déterminèrent à quitter le département de l'Yonne, pour celui de l'Ain ; et il fut bientôt nommé instituteur dans un village près de Montluel, C'était une localité considérable, et on lui laissait espérer un poste plus avantageux.

En arrivant, le nouveau maître fut frappé de la bizarrerie des bâtisses : les maisons se tournaient le dos, comme si les propriétaires se boudaient ; ou s'isolaient les unes des autres avec un air de défiance ou de mépris. Mais chaque habitation, même les chaumières, paraissaient jouir d'une certaine aisance au milieu de leurs vergers et de leurs potagers ; et se dérobaient ici sous le pampre, et là sous des touffes de lierre ; un pot de fleurs s'épanouissait à la plupart des croisées. Le nouveau maître fut aussi choqué de l'irrégularité et de la malpropreté des rues ; mais les fumiers étaient larges et hauts, tous construits avec une sorte d'architecture qui dénotait des prétentions et de l'orgueil. Puis, sur ces fumiers, il ne manquait pas de coqs, chantant avec une force bien nourrie et conduisant une véritable armée de poules, de poulets et de poussins. La voiture du magister risquait à chaque instant d'écraser ou des dindes, ou des oies, ou des canards, dont les troupes allaient et venaient lourdement, avec un sans-gêne effronté, criant d'une voix agaçante comme pour protester contre l'entrée d'un ennemi mortel. A toutes les portes, ou devant la maison, se montraient force bonnets de coton et de toutes les couleurs, mais ils étaient pour la plupart élégamment rabattus sur l'oreille ; et si quelques bonnes femmes portaient des coiffures du moyen âge, c'est qu'elles en avaient gardé l'austère économie. En résumé, l'impression quoique fort mélangée, était pourtant favorable : l'instituteur, ainsi que le rat de la fable, crut pour un moment qu'il prenait possession de son fromage de Hollande. Il fut un peu détrompé le lendemain.

Le maire, l'adjoint, et les membres du conseil, qui ne le connaissaient que tout juste, le reçurent froidement. Pour le pasteur de l'endroit, il se tint sur une honnête réserve, politique déjà plus raffinée. Le reste des habitants cherchèrent quelque endroit où pût mordre le ridicule. Toute la personne du nouveau venu fut épluchée des pieds à la tête ; et ce fut la tête qu'on attaqua la première. « Il est bon d'en avoir, disait l'un ; mais pas trop n'en faut. » —

« Voire, et quand vous seriez maître d'école, répondait l'autre ; si notre magister porte jamais des cornes, on le prendra assurément pour un bœuf. » Tous étaient d'avis qu'il n'était qu'ébauché. « Bien sûr qu'il voit clair pendant la nuit, ajoutait un vieux braconnier, car il a le poil et les yeux d'une bête fauve. » Un manouvrier trouvait qu'avec de pareilles épaules, un homme devait travailler à la terre, au lieu de fainéanter avec des marmots. Puis on s'en prenait à sa qualité d'étranger. S'il avait quitté son pays, c'est qu'il n'y était pas prophète. Enfin, un mauvais plaisant concluait en jouant sur le nom : Eh bien, faute de foin, mes amis, on se contente de regain. » Telle était la disposition des habitants. Un jour ou deux suffirent pour la changer. Le nouveau maître, entre autres connaissances, savait boire un coup, et il entendait la plaisanterie. De plus, en présence des parents, il caressait les élèves ; pour lors, chaque père de famille lui ôta son bonnet. De ce côté la partie était donc gagnée.

Restaient les femmes ; ici, l'affaire était plus délicate. « A mon arrivée, fit le grave conseiller *général*, qui à cette époque ne pouvait être qu'un assez fort jouvenceau, je rencontrai partout des vertus ombrageuses et sur le qui-vive. Comme ces mesures étaient à peu près inutiles, on désarma bien vite ; mais on aurait voulu me voir venir, et essayer jusqu'où je serais tendre à la tentation. Au bout de quinze jours, paix générale ; et même ça et là quelques œillades qui n'étaient pas sans amitié. Tel le peuple aquatique, dont parle Lafontaine, lorsque le soliveau tombe dans le marais : la première terreur passée, les grenouilles les plus hardies montrent un peu la tête ; enfin, de la timidité extrême, toutes passent à l'extrême audace. Oui, Ventre-Saint-Gris, voilà le menu fretin qui m'attaque presque avec effronterie ; je résiste et ne suis point entamé. On comprend, jarni, que j'ai le goût difficile. D'autres mérites plus précieux éprouvent plus discrètement sur moi l'effet de leurs attraits : même résultat. Ah ! pour le coup, notre maître fait le monsieur, et vous verrez qu'il voudra une demoiselle ! »

« En effet, je ne marquais de préférence pour personne et je saluais également tout le monde ; ma position devint donc de plus en plus solide, et les commérages attendirent pour se déchaîner. Cependant j'étudiais mes paysans, autant que les enfants de ma classe. Il y avait dans mon village un ancien maire, qui jouissait encore d'une grande considération. Cet homme n'avait qu'une fille, et déjà elle touchait à sa vingtième année. — Maxime-Célère ne put se retenir, et il s'écria de nouveau : « Vous êtes un honnête scélérat, monsieur Regain de Montluel ; vous irez loin, vous dis-je, et vous

irez très-loin ! — Patience donc ; je ne l'ai pas encore épousée, reprit l'ex-instituteur. — Oh ! c'est tout comme.—Non, non, cela n'eut pas lieu, comme vous l'entendez. Ventre-Saint-Gris, comme vous y allez ! Patience donc. Je tâchais de me rendre aussi agréable que possible à toutes les autorités : je buvais souvent chez le maire, quelquefois chez l'adjoint, et de temps en temps chez les conseillers municipaux ; mais je rendais en outre d'autres petits services à l'ancien maire : tantôt je déchargeais avec lui une voiture de gerbes, tantôt je lui aidais à rentrer ses foins, et cela sans avoir l'air de songer à sa fille. Ce fut elle qui, au bout d'une demi-année, se prit à rêver de moi.

« Pauvre enfant, n'est-ce pas ? elle s'appelait Zélie. Bonne, douce, elle avait le cœur assez haut pour estimer quelque chose au-dessus des intérêts vulgaires ; et, comme elle avait passé deux ou trois ans dans un pensionnat des environs, elle y avait pris du goût pour les plaisirs de l'esprit ; son âme s'y était ouverte à des sentiments d'un ordre supérieur ; et, en un mot, la jeune villageoise ne ressemblait guère au reste de ses compagnes, qui trouvaient dans les riens de chaque jour trop de quoi s'absorber tout entières. Je commençai par lui donner quelques conseils sur la manière de cultiver son jardin, puis je m'enhardis jusqu'à lui offrir des graines de fleurs venues de la ville ; ensuite ce furent des dessins de broderie, et enfin des livres, dont je lui fis cadeau ou que je lui prêtai, le tout avec l'agrément de la mère et sous ses yeux. Je ne tardai pas à lui plaire, quoique je ne fusse pas un joli garçon ; et, bien qu'elle ne passât point généralement pour une beauté, dès les premiers jours, je la trouvai à ravir. — Et vous l'avez ravie en effet, dit avec malice Maxime-Célère. — Presque, reprit en souriant le galant conseiller ; mais vous ne m'avez pas compris.

« Je voyais dans Zélie (je vous ai dit, je crois, que Zélie était son nom), je voyais donc une douceur, une docilité, une souplesse, un élan, une confiance infinie ; mais parfois aussi une fierté, une hauteur, une fermeté, une résistance indomptable : il lui était naturel de s'élever ; mais en elle tout se fût révolté, s'il eût fallu descendre. Et voilà cette beauté qui me séduisait, sans parler des écus auxquels vous avez l'air de songer pour moi ; non, Ventre-Saint-Gris, je n'ai jamais connu de plus belle femme, ou du moins qui fût plus adorable. » Henri Codeau, qui commençait à écouter, desserra un peu les dents : « Cela vous honore, fit-il, monsieur ; mais dites-nous cependant quelle était sa taille. — Elle n'était pas grande. — Son teint. — Un peu brun. — Sa jambe, son pied. — Son pied, sa jambe ? — Oui, et sa

bouche, ses dents. — Mais vous êtes donc peintre ou sculpteur ! Eh bien, moi, tenez, j'ai vu tout cela mille fois, et je ne l'ai pas regardé une : c'est qu'elle m'admirait, qu'elle m'aimait, qu'elle m'adorait, la pauvre enfant ; or, il n'est pas de plus grande beauté dans une femme, qu'une affection sincère et profonde. Vous comprenez maintenant : ceci gâte cela.

« Un jour, si je dois m'en souvenir. — Oui, oui, ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas, s'écrièrent ensemble les deux compagnons de Montluel. — Un jour donc nous nous rencontrâmes sans nous être donné rendez-vous ; elle rapportait du jardin beaucoup de légumes et quelques fleurs ; mais ces fleurs étaient de celles dont la semence était venue de la ville. Quant à moi, je m'étais laissé entraîner à mon insu vers ce jardin, où mes yeux ne cherchaient pourtant ni fleurs ni légumes. Nous parûmes surpris l'un et l'autre et charmés. Je remarquai son bouquet, et je devinai ; elle s'en aperçut presque aussitôt et m'entendit. Mon bonheur rayonna dans tous mes traits, tandis qu'elle baissait les yeux. Vous repentiriez vous ? lui dis-je. — Si vous ne m'aimiez pas, répondit-elle. — Faites-moi cadeau de ces fleurs. — Prenez-les. » Je les pris ; ah ! je les pris, mais non pas seules : je dérobai en même temps plus d'un baiser, jusqu'à ce que les légumes étant tombés, nous eûmes peur, elle de sa toilette en désordre, et moi de mon audace. Mais c'en était fait, nous nous étions parlé.

« La mère était depuis longtemps gagnée. Elle avait vu l'amour de sa fille monter peu à peu à ces hauteurs d'où l'on se précipite parfois dans les abîmes ; elle l'avait vu, et elle en avait eu pitié. Restait le père, qui était, comme la plupart des pères, un homme fort positif. Contre lui j'avais une batterie toute prête, deux mille francs que m'avait légués une vieille tante et que j'avais placés en mains sûres. Les faire rentrer, les faire briller aux yeux d'un pareil homme, ce n'était évidemment pas assez, même en y ajoutant les revenus annuels de mes fonctions. Je l'entrepris néanmoins, mais je soutins cette spéculation par une autre plus hardie : j'achetai ici du blé, là du vin, ailleurs je ne sais plus quelles denrées, que je revendis avec prime au bout de trois mois. Ce coup de maître, qui n'était pas une école, étourdit l'honnête paysan : il me crut possesseur de la pierre philosophale. Bref, il m'accorda de grand cœur la main de sa fille, et me remit quelque temps après son train de culture. Puis, je devins membre du conseil municipal ; de là, je m'acheminai à de nouveaux honneurs. Mais dans ce sentier étroit et rude que je gravis, je commence à me lasser. »

« Non, non, s'écria Maxime-Célère avec feu ; vous irez plus loin, vous dis-je, et vous irez très-loin. Quoi ! de maître d'école, spéculateur ; de spéculateur, propriétaire, puis membre du conseil municipal, puis maire, puis membre du conseil d'arrondissement, puis membre du conseil général, et cetera, comme dans les préfaces, pour que je n'oublie rien. Eh, parbleu, vous êtes né sous une heureuse étoile. Vous serez député aux prochaines élections, c'est moi qui vous le prédis, moi Maxime-Célère Marchand, ancien négociant, aujourd'hui touriste, qui ai parcouru tous les continents et toutes les mers, et n'ai rencontré nulle part rien de plus curieux que vous, monsieur Regain de Montluel. »

Le célèbre *Terre-tour* avait en effet devant les yeux un voyageur d'une espèce nouvelle : sans avoir traversé ni continents, ni mers, cet homme avait pourtant fait un assez beau chemin. Après tout ce fracas, et tandis que son vieux compagnon étonné inventait une autre nomenclature, le jeune Champenois reprit doucement, et d'un ton légèrement ironique : « Savez-vous ce qui m'a frappé davantage parmi tous vos titres et qualités, c'est que vous êtes de N. S. R. ; et j'aurais voulu vous entendre parler un peu de votre ville natale. — Ventre-Saint-Grise, il fallait donc le dire. — Il y a une heure que je le fais ; mais je ne vous demande point de description : renseignez-moi seulement sur cette jeune personne, dont le frère vient d'être tué en duel à Paris. — Une jeune femme de N. S. R. ? qui était à Paris, dont le frère a été tué en duel ? — Oui, et dont la mère est veuve. — Je ne sais trop ; attendez : ce ne peut être que mademoiselle Aurore. — Aurore qui ? achevez. — Aurore Beauregard, si je ne me trompe. — Merci ; maintenant, sa famille, sa position ? »

Au lieu de répondre, monsieur de Montluel se précipita hors du wagon. On était arrivé à Trévoux, et le conseiller général devait descendre à Ville-Franche, deux stations en avant ; mais il fût allé jusqu'à Lyon, et même au delà sans le savoir, si toutefois son récit n'eût par bonheur fini plus tôt. Il n'est fêta comme de raconter sa propre histoire à qui veut bien l'entendre.

CHAPITRE V. OU LES ABSENTS SONT PRÉSENTS. — CAMILLE.

Amour, amour, sentiment profond, ou plutôt instinct mystérieux, ne serais-tu pas l'une des deux rênes qui dirigent notre âme ? Car l'autre est toute trouvée, c'est la haine, puisqu'il faut l'appeler par son nom ! Oui, voilà les instruments imperceptibles, dont le ciel se sert à notre insu pour maîtriser notre liberté.

Henri Codeau avait été comme chassé de chez lui par un malaise indéfinissable, qui au fond n'était que la satiété et le dégoût. Où allait-il ? Dans le Midi, par cela seul qu'il ne se trouvait pas bien dans le Nord ; et il marchait, sans autre dessein, tout droit devant lui. De Sedan à Paris rien ne l'arrête. Il est impossible pourtant que sur sa route, et particulièrement dans la capitale de la France, d'assez jolies femmes ne se soient pas présentées à ses yeux ; aucune d'entre elles cependant n'attire son attention. Tout à coup, à l'embarcadère de Paris à Lyon, juste au moment de monter en voiture, il distingue, parmi une foule indifférente, une jeune personne qui laisse apercevoir malgré elle une douleur immense. Un homme sans fortune aurait fui peut-être ; le millionnaire reste avec intrépidité. Plus il apprend de malheur, plus son imagination se monte ; son cœur même s'échauffe ; on n'est pas encore à Lyon que l'amour touche au délire. Quelle aubaine, en effet, qu'une si belle infortune pour qui a les moyens de la secourir noblement ou de la venger !

Telles étaient les réflexions du touriste ; et, quoique habitué à ces sortes d'études, il admirait, comme un autre, que des causes en apparence si faibles eussent des effets si puissants. Ce sont ces lois qui ont créé la chevalerie, pensait-il : et son compagnon prenait insensiblement dans son esprit un faux air de don Quichotte. Ainsi les rôles étaient intervertis : c'était au tour du jeune Champenois de paraître en faillite de bon sens. Tant il est vrai que dans nos opinions tout n'est que vues et points de vue !

De son côté, Henri était absorbé par d'autres pensées. Il s'irritait des lenteurs de la vapeur même et du temps. Dans son impatience il se transportait en esprit tantôt à Marseille, où il devait trouver des nouvelles, et

tantôt à Paris, où il en avait demandé ; puis il allait à N. S. R... et là il s'informait de maints détails qu'il brûlait, de savoir ; à la fin il s'indignait qu'on ne pût, aussitôt qu'on le voulait, exécuter un dessein, et que toutes sortes de barrières misérables entravassent les plus nobles élans du cœur. La ville de Lyon était dépassée depuis longtemps, et le char fumant se rapprochait d'Avignon, lorsque les deux voyageurs s'aperçurent avec une certaine surprise qu'ils étaient en présence d'un nouveau compagnon de route. C'était, un homme d'environ quarante ans ; il se nommait Boucly, et il exerçait la profession d'avocat. De Lyon, qu'il habitait, il se rendait en hâte dans la capitale du Comtat-Venaissin. Un de ses amis s'y remariait dans des circonstances tout à fait étranges : cela touchait au roman, et même n'était pas très-loin de la fable. Il y avait des heures que l'honorable avocat était sur des charbons ardents, et grillait de conter l'affaire à ses voisins. Mais ceux-ci, préoccupés et fatigués, se livraient à la rêverie, sommeillaient, en un mot étaient à toute autre chose et ne songeaient nullement à lui : semblables à ces gens bien repus, qui oublient volontiers leur prochain affamé. A la fin l'ex-négociant, revenu à tire d'aile de ses hautes considérations, se rabattit sur notre globe, et jeta un regard sur maître Boucly. L'autre le prit pour un salut véritable, et il s'enhardit jusqu'à ouvrir la bouche.

« N'est-ce pas, monsieur, commença-t-il, si l'on ne parle pas, c'est que l'on n'a rien à dire. — Voilà un axiome, reprit Maxime-Célère ; mais la réciproque n'est pas également vraie. — Bon, tombez sur moi, continua l'avocat en souriant ; c'est de l'esprit, cela : je l'aime, soyez-en sûr, fût-il fait à mes dépens. Toutefois, dans le cas actuel, je ne suis pas coupable de parler pour ne rien dire ; c'est vous plutôt, qui ne savez pas profiter de l'occasion : je pourrais vous apprendre la nouvelle la plus étourdissante, la plus.... — Pardonnez, » interrompit Henri Codeau, que le mot de nouvelle avait subitement réveillé, « on lit le reste dans une lettre de madame de Sévigné, et je le réciterai par cœur si vous le voulez. Que penseriez-vous, si je vous racontais de même votre nouvelle ? — C'est impossible. — Eh bien, il s'agit d'une femme. — Oui, sans doute. — Qui était à Paris. — A Paris ! quoi ! vous auriez appris déjà ?... — Quand je vous l'affirme ! Il y a eu un duel. — Non, non, pas de duel ; mais il va y avoir un bon et légitime mariage ; et à moins que le mariage ne rentre dans le duel, comme l'espèce dans le genre.... — Quoi ! la demoiselle, pardon, je veux dire le frère de la demoiselle n'a pas été tué ? — A Dieu ne plaise, personne n'est mort ;

quant à la demoiselle dont nous parlons, elle a déjà trente et quelques années. »

Le grave touriste ne put retenir un grand éclat de rire. « Je vous admire tous les deux, s'écria-t-il, et vous particulièrement, monsieur Codeau, de votre singulière préoccupation. Quant à vous, monsieur Boucly, ajouta-t-il, vous avez compris que nous aussi, nous avons notre nouvelle ; sachez, en outre, que nous ne possédons pas les plus petits détails. Par conséquent, mon ami et moi, nous vous laisserons la parole ; et puisque vous voulez nous instruire, nous nous montrerons aussi attentifs que reconnaissants. » Le jeune homme baissa la tête, et l'avocat de Lyon ne se fit pas dire deux fois de commencer.

« Messieurs, demanda-t-il, avez-vous déjà entendu parler des Amazones ? » L'ancien négociant crut devoir répondre qu'il en avait vu lui-même et plusieurs fois ; mais que du reste de jeunes femmes montant à cheval n'étaient pas un spectacle absolument rare dans les grandes villes. « Sans doute, sans doute, reprit maître Boucly ; mais ce ne sont pas ces sortes d'amazones que j'avais dans la pensée : il s'agit de tout autres femmes, ou plutôt d'un véritable peuple d'amazones. » Alors Henri se rappela vaguement qu'autrefois, à des époques fabuleuses il se trouvait en Europe, en Asie et en Afrique, des nations composées uniquement de femmes, qui se perpétuaient avec le concours des peuples voisins, mais qui, parmi leurs enfants, n'élevaient que les filles. « Vraiment, fit Maxime-Célère, c'était donc comme les républiques d'abeilles ! Au reste, tout est possible, ajouta-t-il ; et je me répète chaque jour qu'il ne faut s'étonner de rien. »

L'avocat de Lyon sourit, et continua après cet exorde bizarre : « L'espèce en était perdue depuis longtemps, dit-il ; et, même chez les savants, l'histoire des Amazones n'avait presque plus de crédit. Or, voici qu'un fait contemporain, et, mieux que cela, quelque chose de présent rend ce passé croyable, et laisse à penser pour l'avenir. » Enfin il entama résolument son récit, et raconta que, le 1^{er} janvier de cette année, son ami, M. Desportes, un des bons propriétaires de Lyon, était venu le trouver à son étude. Cet homme, qui avait trente-sept ans, était veuf depuis dix-huit mois ; ou plutôt il pouvait de nouveau se considérer comme garçon : car ses enfants étaient morts et même bien avant leur mère. Une pareille visite ne l'avait pas étonné : Desportes et lui se voyaient fréquemment ; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut la nature du service qu'il réclama. « Eugène, dit-il, fais un bout de toilette. — Faisons. — Mets un habit. — Un habit ? soit. — Prends

aussi un pardessus bien chaud. — Diable ! est-ce tout ? — Non, songe encore à tes gants. — Des gants, un pardessus, un habit, une toilette d'hiver complète, ceci est très-sérieux ; mais au moins tu m'expliqueras, n'est-ce pas ? — Oui, oui, dans le wagon. — Nous allons donc en chemin de fer. — Parbleu, et nous nous rendons sur-le-champ à Avignon. »

Les deux amis partirent, et dans le trajet le bon Des portes instruisit maître Boucly de l'affaire qui le ramenait dans cette ville : car il en était revenu la veille au soir, tout exprès pour chercher à Lyon un compagnon et un conseil. Que s'était-il donc passé de si important ? L'honorable avocat n'en pouvait mais de conjectures ; quant à Hugues Desportes, il était comme hors de lui : aussi avait-il grand'peine de procéder avec ordre et de commencer par le commencement. Pourtant il réussit à débiter ainsi : « Il y avait déjà deux jours que j'étais dans la ville d'Avignon ; et, mes affaires terminées, je me promenais en attendant l'heure du départ. Qui aperçois-je, à quelques pas devant moi ? Une femme dont les traits m'étaient bien connus. Elle était accompagnée d'un petit garçon qui approchait de sa dixième année. C'est elle, m'écriai-je ! Et je m'avançai. Plus je l'observais, plus il me semblait que son air m'était familier. Quand je fus presque en face, je la regardai fixement : j'ouvrais déjà la bouche pour lui exprimer ma surprise et ma joie, lorsqu'elle baissa les yeux, se détourna, et continua sa route. Je restai interdit. Cependant je me reprochai bien vite ma timidité ; je m'excitai énergiquement à rompre le silence ; et je m'avançai de nouveau. Camille, murmurai-je à demi-voix mais avec force, Camille, 18 décembre ! » Aussitôt cette femme se retourna comme frappée d'un coup imprévu, elle arrêta sur moi des regards troublés et suppliants ; puis elle essaya de répondre avec un ton de dignité offensée : « Monsieur, laissez-moi, de grâce ; « je n'ai pas l'honneur de vous connaître, laissez-moi passer mon chemin. »

« M'étais je trompé ? Je la suivis de loin. Il ne me convenait pas, en effet, de me trop risquer, et je n'avais garde de la compromettre elle-même. Comme elle allait disparaître au détour d'une rue, j'interrogeai un passant pour obtenir son nom, en prétextant un motif honnête de curiosité. C'était justement un facteur ; il me répondit avec complaisance : Vous ne vous trompez pas monsieur, la dame dont vous me parlez, est de cette ville ; et tout le monde vous en dira du bien. Elle tient ici peut-être la première maison de lingerie, elle se nomme Camille Mirbel. — C'est que, repris-je, on me l'avait recommandée, et je suis bien aise de vous entendre. Camille

Mirbel ? — Oui, dans la Grand'Rue, vous trouverez facilement sans le numéro. — Je vous remercie, vous saurez que je suis commis-voyageur, et que demain je dois lui faire des offres de service. » Le facteur partit sans autre réflexion, et il ne se douta pas combien j'étais surpris et enchanté. »

Maxime-Célère avait écouté fort attentivement ; il crut voir dans cette rencontre une des cruelles illusions dont il avait été lui-même tant de fois la victime. Il interrompit donc tout à coup le narrateur et lui dit : « Je comprends, je comprends ; c'était sa femme, n'est-ce pas, c'était son fils qu'il s'imaginait — 86 — revoir ? Ah ! monsieur, de pareilles erreurs sont suivies de désenchantements affreux. Je les ai éprouvés ces désenchantements, et je ne m'explique pas que j'y aie pu survivre ! »

Maître Boucly, qui par métier était habitué à tous ces malentendus, et qui d'ailleurs avait souvent remarqué avec quelles préoccupations nous nous écoutons les uns les autres, répondit sans s'émouvoir : « Mon ami était sans doute dans une situation analogue ; mais il se trouvait alors assez maître de lui-même pour ne pas confondre ainsi des personnes d'ailleurs très-peu semblables. Ce qui l'avait frappé à ce point, c'était donc autre chose. Quand il en fut là de son récit, il se tourna vers moi avec un certain étonnement : Jevais, je vais, dit-il, sans que tu fasses la moindre observation.. ; et pourtant ceci n'est pas fort clair. Écoute donc, je reprendrai mon histoire de plus haut.

Il y a environ onze ans, j'étudiais le droit à Paris. Un jour que je revenais de dîner en ville, la tête échauffée, le coeur en émoi, je vis à dix pas de mon hôtel une jeune femme très-bien mise, qui paraissait attendre quelqu'un. Je m'approchai gaillardement, et je lui dis mandai par plaisanterie si c'était moi qui avais l'honneur d'être l'objet de son impatience. — Peut-être, répondit-elle avec un charmant sourire. — Peut-être ! ce petit mot me plut infiniment. Nous nous promenons : elle, montre de l'esprit, je fais de mon mieux. Bref, comme il fallait en finir, je lui demandai une seconde fois si c'était bien moi qu'elle attendait. Pour lors, sans hésiter, elle prononça un oui que j'entends encore. J'étais émerveillé. Nous montâmes chez elle. Son appartement était petit, mais propre ; et les meubles, quoique simples, avaient un air de luxe. L'ordre régnait, ainsi que le bon goût, dans l'ensemble et dans les détails ; et pourtant on ne sentait pas la recherche, rien n'était apprêté comme pour une visite, le feu excepté qui brillait dans la cheminée, et qui semblait m'attendre aussi. Un parfum vague, mais suave, achevait le charme : je crus rêver, tant ma surprise était grande.

Quand nous fûmes assis en face l'un de l'autre, «je regardai attentivement cette femme. Elle était d'une moyenne, et elle pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Elle avait été belle avant d'être défigurée par une horrible maladie ; telle qu'elle, «néanmoins, elle n'était pas laide ; et sitôt qu'elle «s'animait, à travers le masque de sa figure un esprit se montrait qui était séduisant. Pour cette raison sans doute, et pour d'autres encore, elle mettait ordinairement un voile ; ses occupations d'ailleurs l'obligeaient à sortir de grand matin et à rentrer assez tard. Mes yeux se portèrent ensuite sur d'autres objets, et examinèrent la chambre en détail : j'aperçus avec un étonnement redoublé la théière toute prête avec deux tasses, et à côté, sur la même petite table, un flacon de rhum, des cigares et des cigarettes. — Vous fumez donc ? lui dis-je.«— Jamais, reprit-elle. — Pourtant, ce tabac ? —Oui, et cette deuxième tasse ? — Et ce rhum ? Vous m'attendiez. — C'est la seconde fois que je vous l'affirme. Êtes-vous incrédule ? — Alors vous me connaissez ? — Tout à fait, sauf votre nom, cependant. — Étrange réponse ! Car si vous ignorez mon nom... — Je sais par cœur votre personne ; il y a un mois que je vous étudie.

Pendant que nous prenions le thé, elle me rappela des choses que j'avais oubliées moi-même ou auxquelles je n'avais pas attaché une grande importance, toutes mes habitudes, mes allées et mes venues, mes heures de sortie, mes heures de rentrée, celles aussi de mes repas, de mon lever et de mon coucher. — Mais que prétendez-vous ? m'écriai-je.— Oh ! ne vous effrayez pas, dit-elle. Je ne suis point chargée d'une mission secrète ; et d'ailleurs je n'aurais à présenter que de bons rapports.

De tasses de thé en tasses de thé, la conversation se prolongea et devint plus intime. Ce fut le commencement d'une liaison qui dura à peu près un mois. J'arrivais chez cette femme presque tous les jours à la même heure. Les conventions sur cet article furent rigoureuses. Jamais je ne pus l'amener chez moi, jamais la conduire à un bal ou à une fête ; mais nos soirées n'en furent que plus agréables, et elle eut le talent d'en varier, et tout ensemble d'en augmenter sans cesse les plaisirs ; c'étaient, outre le thé ou le café, des conversations piquantes, de curieuses lectures, le jeu même, quelques objets d'art, et bientôt l'amour qui donne atout son prestige et qui d'un rien fait un monde. Je ne trouvais qu'un défaut à une personne aussi singulière : le mystère dont elle s'entourait. Elle m'a vait prévenu qu'on la connaissait dans la maison sous un nom supposé ; son prénom seul n'avait pas subi de changement, et on l'appelait généralement mademoiselle Camille. Ma

passion pour elle crois«sait tous les jours, et avec ma passion le désir de pénétrer cette énigme, lorsque, le dix-huit décembre, au moment de monter chez elle, on m'arrêta pour m'annoncer qu'elle était partie sans laisser d'adresse, et l'on me remit un petit paquet. Il contenait un Code magnifiquement relié, un beau portefeuille, une bourse de sa main à mes initiales, et un billet où il y avait en tout trois mots : Camille, 18 décembre.

Maître Boucly se tut un instant pour observer l'impression que son récit avait produite. Il ne remarqua chez ses deux auditeurs que l'étonnement et une certaine curiosité. Il continua : Mon ami se contenta par discrétion devant des étrangers ; mais il eut hâte de rentrer chez lui pour pleurer à son aise, tant de dépit que de douleur ; et quand il me raconta, si longtemps après, cette partie de son histoire, il ne put s'empêcher de verser furtivement une larme. Malgré ses recherches, qui furent longues et actives, il n'avait retrouvé nulle part cette amante d'un mois. Elle était venue à sa rencontre de la manière la plus romanesque, et elle l'avait quitté d'une façon presque fantastique, semblable à ces comètes voyageuses qui apparaissent subitement et disparaissent sans laisser de traces, après avoir, durant quelques jours, troublé notre ciel. Des portes serra précieusement ces souvenirs ou plutôt ces reliques d'un bonheur qui n'était plus. Chaque fois que le 18 décembre revenait à la fin de l'automne, il se reportait irrésistiblement à cette scène ; il avait besoin de toucher ces divers objets et de les manier pour se convaincre qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe.

Néanmoins, lorsque le hasard le mit tout à coup en présence de cette femme dans la ville d'Avignon, il était bien loin de penser à Paris, à Camille, au 18 décembre. Heureusement il se rappela vite ces mots, et s'en servit comme d'un moyen de reconnaissance. Le trouble dont il fut témoin et les explications du facteur ayant confirmé ses premiers soupçons, il n'eut rien de plus pressé que de revenir à Lyon, de me prendre et de regagner le chef-lieu du Vaucluse. Fort bien, lui dis-je quand je fus au courant de son aventure, je comprends que tu sois revenu chercher ton Code, ton portefeuille et ta précieuse bourse ; car tu t'en es muni avant de partir, n'est-ce pas ? » Il l'avoua. — Mais qu'avais-tu besoin de m'embarquer avec toi dans cette expédition amoureuse ? — Belle demande, s'écria Desportes avec une certaine indignation ! Es-tu mon ami ? — Je le suis, et je ne te refuse ni un coup de main ni un coup d'épaule. — Eh bien ! Camille, je l'ai aimée ! — Oui. — Et je l'aime peut-être encore ! — Ah ! — Au surplus elle s'est jouée de moi. — Certainement. — En conséquence, elle me doit

quelques excuses. — Heu ! heu ! — Je veux dire son mari. — Son mari te doit des excuses ? — Son mari ou son amant, ça m'est égal ! — Mais, Desportes, tu me conduis à un duel sans armes, sans testament ? — Oh ! Boucly, tes raille ries me font mal. » Je ne poussai pas plus loin ; car je venais de reconnaître un volcan mal éteint dont une éruption était à craindre.

La première chose que nous fîmes, dès que nous fûmes arrivés, et tout en déjeunant, ce fut de nous informer quelle personne était madame Camille Mirbel. Elle n'était pas née à Avignon, il s'en fallait de beaucoup, et son établissement dans la ville ne datait même que de neuf ou dix ans. A cette époque elle se donnait pour veuve, et elle avait un enfant de quelques mois ; depuis elle ne s'était pas remariée, mais sa réputation était restée intacte. Ces détails plurent beaucoup à mon ami, qui faillit s'étrangler d'impatience. Il brûlait de quitter la table pour courir au magasin de lingerie, son paquet sous le bras, avec un faux air de commis affairé. Je me fis un malin plaisir du prolonger le repas soit en demandant le café, soit en causant avec l'hôte de la pluie et du beau temps. Je voulais par là rendre un peu de calme à Desportes, afin qu'il fût capable d'entendre raison. Ce moyen n'était pas trop bien choisi.

Le magasin était en effet tel qu'on nous l'avait décrit, un des mieux fournis et surtout un des mieux tenus d'Avignon. Outre l'ordre et l'élégance ordinaires, il y brillait une sorte de coquetterie de bon goût et presque du luxe. On se sentait dans le domaine et comme en présence d'une nature d'élite, chez qui l'intelligence domine les autres facultés. Nous demandâmes à une servante si madame Mirbel était visible. La jeune fille entra dans une chambre attenante à la boutique, et revint bientôt nous dire que madame n'était pas à la maison. Eh ! bien, nous attendrons qu'elle y soit, reprit Desportes. Croyez-vous qu'elle reste longtemps dehors ? — Je ne sais, répondit la servante ; ou plutôt, comme j'en puis mentir, je vous avouerai que madame est chez elle, mais qu'elle n'est pas visible. — Ah ! répliqua Desportes ; en ce cas, je vous prie de retourner auprès de votre maîtresse, et de lui apprendre que M. Hugues Desportes est venu exprès de Lyon pour lui parler. J'espère qu'elle ne me laissera pas repartir sans m'avoir accordé un moment d'entretien. Au bout de quelques minutes nous avions sa réponse : « Madame Mirbel n'a pas l'honneur de connaître M. Desportes ; mais, puisqu'il insiste pour lui parler, elle ne saurait refuser de l'entendre. »

« Nous montâmes au premier étage, et l'on nous fit entrer dans un petit salon : Je le jurerais que c'est elle, me dit tout bas mon ami ; voilà sa chambre de Paris transportée ici par le chemin de fer. » Une femme se présenta enfin, jeune encore et assez bien conservée, mais pâle d'émotion, la démarche incertaine, qui, feignant de se tromper, m'adressa d'abord la parole : « Monsieur Desportes, dit-elle, veuillez vous asseoir ; vous m'expliquerez ensuite l'objet de votre visite. — C'est moi, madame, c'est moi qui suis Desportes, s'écria mon pauvre cama«rade ! Quoi ! Vous ne vous êtes pas rappelé mes traits sur-le-champ ? Ils sont donc bien changés ! Pourtant je vous pardonne. Maintenant, que vous êtes avertie, voyons, faites un effort, surtout du côté du cœur, ne me reconnaissez-vous pas ? — Monsieur, je ne comprends rien à toutes vos questions. — Votre mémoire est bien ingrate, madame. Reconnaissez-vous du moins cette écriture et ces mots : Camille, 18 décembre ? — Nullement. — Et ces souvenirs : un code, un portefeuille et une bourse ? — Encore moins. — Vous n'êtes donc pas cette Camille que j'ai connue à Paris, cette Camille qui avait paru m'aimer, cette Camille enfin.... — Degrâce, monsieur, respectez une mère de famille ! — Perfide, mais cette théière, ces tasses et ce sucrier, tous ces meubles, s'ils pouvaient prendre la parole, protesteraient contre ces oublis mensongers, et mes alueraient par mon nom ! — Finissez, monsieur, je vous en supplie ; épargnez-moi de pareilles scènes : ni vous ni moi, nous ne sommes sur les planches d'un théâtre ; et j'ai autre chose à faire qu'à écouter vos tirades tragiques. — Si je joue la tragédie, madame, dites-moi ce que vous faites. Je crains bien que vous ne jouiez une comédie, dont le dénouement ne vous fera pas rire ! »

« Desportes s'irritait de plus en plus et je crus devoir intervenir. Madame Mirbel, dis-je à cette femme, il ne faut pas vous effrayer, mon ami est venu avec des intentions excellentes. En outre, daignez nous excuser s'il y a eu méprise de notre part : on rencontre parfois de ressemblances si complètes. Je vous prie«rai seulement, avant que nous nous retirions, de nous affirmer solennellement et sur l'honneur que vous n'êtes pas la personne dont parle M. Desportes.—Monsieur, reprit-elle en tremblant, ce que j'ai déjà dit ne doit vous laisser aucun doute.» Je voulus entraîner mon compagnon, mais il résista. « C'est ainsi, madame, s'écria-t-il, que vous me congédiez ! Remarquez donc que c'est une seconde injure. Avec vous je suis dispensé de tous les égards, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'userai à la rigueur de mes droits. Comme je sais positivement que ma Camille à moi est ici, je vais

procéder méthodiquement dans mes recherches. De ce pas nous nous rendons à la mairie pour y apprendre qui vous êtes, quels sont vos parents, d'où vous venez, si vous avez habité Paris il y a onze ou douze ans, combien de personnes vous y avez connues !... Oh ! soyez-en sûre, nous ne respectons rien, pas plus le passé que le présent, et nous étalerons au grand jour les secrets de cette «existence !...» Madame Mirbel tomba à genoux : Messieurs, dit-elle, par pitié, épargnez-moi, je suis Camille !... » Mon ami la releva avec empressement et lui dit d'un ton douloureux : « Tu es Camille et tu ne reconnais pas Hugues Desportes ! — Ah ! monsieur Hugues, ne me perdez pas, songez que j'ai un fils !—Te perdre, te perdre, après t'avoir retrouvée ! Tu méjugerais mieux le jour que tu m'attendais à Paris. Te souvient-il encore des confidences que tu me faisais et des études auxquelles tu t'étais livrée pendant un mois ? Je paraissais digne de ton estime alors. En quoi ai-je sitôt démérité ? Explique ta conduite passée et ta défiance d'aujourd'hui. Toutefois ne crains rien, c'est moins un juge que tu as devant les yeux, qu'un ancien amant qui voudrait bien te trouver innocente ! »

« Camille, s'étant un peu remise et voyant qu'elle ne pouvait échapper à une explication, se résigna donc à faire presque une confession générale. Elle était née à Nantes. — A Nantes, » répéta Maxime-Célère tout surpris et en outre enchanté de pouvoir enfin rompre le silence. Le brave touriste écoutait depuis longtemps et avec attention sans se douter le moins du monde qu'il s'agissait pour lui d'une compatriote. Au reste, les événements devenaient si nombreux et si nouveaux, qu'il n'y avait plus moyen de les deviner, de les juger, de les admirer ou d'exprimer un blâme quelconque. La ville de Nantes lui fournit un prétexte très-heureux pour placer un mot qui rétablît le dialogue. « A Nantes, répéta-t-il, et moi aussi je suis de Nantes. J'y ai connu des Mirbel, mais je me disais que les familles de ce nom ne sont pas rares en France. Quant à celle que je connais, elle a éprouvé quelques malheurs. — Oui, oui, c'est cela même, reprit maître Boucly. — Le chef de cette famille avait perdu une bonne partie de sa fortune quand il mourut, et il laissa quatre enfants, deux garçons et deux filles. — Tout cela est conforme à ce que nous avons appris. — Voilà ce que je sais, parce que monsieur Mirbel avait des rapports commerciaux avec notre maison ; pour le reste, mes souvenirs sont très-confus et ne me permettent de rien affirmer, si ce n'est peut-être qu'un des fils a mal tourné. — C'est-à-dire qu'il a succombé au désespoir et s'est donné la mort. La part qui lui

revenait d'héritage n'était que de trois ou quatre mille francs ; or, il comptait au moins sur quarante pour s'établir. Il n'est guère de remède pour ces sortes de fièvres !

« Mademoiselle Camille, plus ferme d'abord en face du premier désastre, ressentit cruellement un pareil surcroît d'infortune. Elle en fit une maladie à laquelle se joignit celle qui détruit la beauté. Elle y survécut, mais était-ce bien la même femme ? A des pertes si douloureuses s'ajouta encore une trahison : l'homme à qui elle était promise, recula devant des sacrifices auxquels il n'était nullement préparé. Enfin sa sœur, beaucoup plus jeune, s'était mariée ; elle avait eu, elle du moins, le bonheur de sauver ses attraits. Tant de coups, qui se succédaient sans relâche, achevèrent d'ébranler le courage de cette pauvre femme. Son frère, le dernier qui lui servait d'appui, avait résolu de partir pour les colonies, afin de réparer, s'il était possible, les brèches de son patrimoine. Après lui avoir arrangé ses malles et l'avoir conduit lui-même jusqu'au vaisseau, elle rentra le cœur brisé dans la chambre déserte ; et là, dans un coin, délaissée au milieu de toutes ces ruines, elle versa un torrent de larmes.

Malheureuse, s'écria-t-elle, qui va désormais songer à moi ? Et je suis bien près de me manquer à moi-même ! Quels regrets dans le passé ! quelle détresse dans le présent ! et dans l'avenir quels effroyable soucis ! Un mariage m'eût tiré d'une situation si critique et m'eût rendu une famille, c'est-à-dire de doux amis pour peupler ma solitude et me faire supporter l'existence. Mais un mariage il n'y faut plus prétendre : le naufrage de ma dot, les ravages de la maladie, mes années qui commencent à compter, le discrédit où nous ont jetés tant d'infortunes et particulièrement la mort de mon frère, tout conspire à m'enlever cet espoir de salut. Un ouvrier pourrait demander ma main ! Un ouvrier qui fût honnête et bien élevé, oh ! j'accueillerais cette demande avec reconnaissance ! Mais cet homme, s'il avait de la délicatesse, aurait en même temps des scrupules : ou il me dédaignerait, ou il n'oserait jamais se présenter. Non, ce ne serait pas assez de l'estime, il faudrait du dévouement pour consentir à m'épouser. Or, du dévouement, on n'en trouve guère parmi les gens qui se connaissent ; comment ceux que leur condition sépare, en pourrait-il avoir l'un pour l'autre ? Quant au malheureux qui spéculerait pour assouvir de mauvaises passions sur les quelques écus, débris de notre aisance passée, l'idée seule m'en fait bondir le cœur !... Je dois donc rester fille.

Soit, mais où subir le sort auquel je suis condamnée ? Irai-je chez ma sœur ? Oh ! l'odieuse domesticité ! J'en ai vu de ces infortunées s'éteindre tristement dans les tortures secrètes d'un pareil martyre. Là, quoi qu'on fasse, on ne reçoit jamais de salaire, et l'on est toujours à charge ! Je ne parle point de cette envie qui germe insensiblement dans les meilleures natures, ni surtout de passions plus dangereuses encore, contre lesquelles personne n'est sûr de se défendre. Eh bien ! nous travaillerons au service d'autrui. Ah ! je me sens toute transie d'effroi ! Le maître, le valet, je ne sais qui, je ne sais quoi, le monde entier est conjuré contre toi, ma fille, et se disrute la liberté, ton travail, tes épar gnes, jusqu'à ta personne et au souffle que tu respires. O mon Dieu ! faut-il mourir comme mon frère ? Si je me réfugiais dans un couvent ?... Mais ce n'est qu'une autre espèce de suicide avec une plus longue et plus cruelle agonie. Que faire ? que faire ? J'interroge ma conscience : les oracles en sont obscurs ! »

« Comme elle s'abîmait dans cette délibération douloureuse, tout à coup une idée, se fit jour :C'est cela, dit-elle, je ramasserai les restes de ma fortune, après les avoir ramassés, j'irai à Paris ; quand je serai à Paris, j'apprendrai une profession, la lingerie par exemple ; mon apprentissage terminé, j'aurai un enfant.... un enfant illégitime ! ! ! Pardonnez-moi, messieurs, j'en rougis, et que la société me pardonne de même, j'ai bien expié ma faute ! Peut être me suis je trompée alors ; mais, je le déclare, en ce moment de suprême angoisse, je ne vis que ce moyen d'échapper à un plus grand crime. Un enfant ! m'écriai-je, que j'aie un enfant, je l'aimerai et il m'aimera, et cette double affection me protégera contre moi-même ; ma vie aura un but qui stimulera mon ambition. Mon pauvre enfant, quels torts envers toi ! mais je les rachèterai, sois-en sûr. Ma conduite désormais, mon travail, l'éducation que je te donnerai, la fortune que je t'amasserai, la faute même deta mère dont tu profiteras pour être meilleur, tousera mis dans la balance. J'ai l'espoir que tu ne seras pas inférieur à beaucoup d'autres qui paraîtront mieux nés !... »

« Sa résolution une fois prise, Camille vint à Paris Elle nous dit, pour terminer, que nous savions le reste de son histoire.De manière que, reprit Des portes avec une joie mal contenue, je suis le père de ton enfant ! — Il s'appelle Hugues Mirbel. — Oh ! puisque cela est, je le jure, il portera le nom de Hugues Desportes ! »

Arrivé là de son récit, l'avocat de Lyon examina de nouveau les voyageurs ; puis, comme satisfait de ses observations, il ajouta : « Ceci se

passait il y a environ trois mois, et....» Sa voix fut couverte par celle des employés, qui criaient à tue-tête :Avignon ! Avignon !... » Les voyageurs pour Avignon ! ! Maître Boucly, tout surpris de se trouver au terme de son voyage, salua de la main ses auditeurs bénévoles et s'élança brusquement par la portière. D'autres idées le préoccupaient déjà ; du reste, il avait hâte de se rendre où l'appelaient ses devoirs.

CHAPITRE VI. LES ÉPAVES. — LE DOCTEUR SAOSDUCHÉUS.

« En dehors de la vertu il n'y a pas que le vice, dit Maxime-Célère quand le voyageur fut parti. — C'est-à-dire, reprit son jeune compagnon, qu'il y a beaucoup de vertu en dehors de la vertu. — Oui, cela même ou à peu près, continua le touriste ; et, franchement, j'admire Mme Mirbel ou plutôt Mme Desportes : car, vous devinez comme moi, n'est-ce pas, monsieur Codeau, que le mariage va se célébrer demain, et que maître Boucly servira tout à la fois de père, de témoin, et de garçon d'honneur. Je le soupçonne un peu d'être célibataire. — Monsieur Marchand, s'écria tout à coup Henri, la vie que nous menons est vraiment étrange. J'ignore si c'est vous seulement qui m'avez ouvert les yeux, mais depuis que je suis sorti de la Champagne, cent choses me frappent tous les jours, que je n'avais jamais remarquées. Auparavant je prenais jusqu'à mes rêves pour la réalité, et aujourd'hui je prends pour des rêves jusqu'à la réalité même. »

Comme il achevait ces mots, un vieillard monta dans le wagon : sa fille l'accompagnait et en même temps lui servait d'appui. L'un et l'autre, ayant salué de la tête, se placèrent en silence. Les deux premiers voyageurs n'y firent pas d'abord grande attention : ils étaient trop préoccupés pour cela. En se rangeant et en regardant autour de lui, le touriste avait aperçu un journal laissé par mégarde sur la banquette, et s'était empressé de le ramasser. C'était le courrier de Lyon. L'avocat, en descendant, l'avait oublié ; et non-seulement il l'avait oublié ; - il ne l'avait même pas lu : tant les graves événements auxquels, il se préparait, s'étaient emparés de son esprit ! Maxime-Célère eut bientôt une preuve positive que maître Boucly n'avait pas ouvert son journal, en parcourant les nouvelles diverses : il y était question de ce duel et de ce frère tué qui étaient devenus pour lui le sujet d'un quiproquo inintelligible. Voyez, voyez, dit-il en montrant du doigt la page et la ligne, veuillez lire, mon ami : ceci vous intéressera, à coup sûr. L'autre dévora plutôt qu'il ne lut ce qui suit :

Nous apprenons aujourd'hui, même que M, Hyacinthe Beauregard de N. S. R. vient d'être tué en duel à Paris. On dit qu'il est mort avec courage,

comme il voulait venger, sa sœur ; il n'avait pas encore vingt-trois ans. C'est une perte véritable pour l'architecture, et un malheur auquel la ville de Lyon se montrera particulièrement sensible. Ce jeune homme, qui avait fait son stage dans notre ville, s'était concilié, autant par ses qualités morales que par son talent, beaucoup d'estime et d'affection. — C'est lui, oui, c'est le frère de Mademoiselle. Aurore, ajouta Henri Codeau ; il était architecte ; il était estimé et aimé ; il n'avait pas vingt-trois ans ; il est mort pour venger sa sœur ! Ah ! M. Marchand, je ne vous le cache pas, cette fin tragique m'afflige comme si j'étais de la famille. Vous n'avez pas vu la sœur, comme je l'ai vue, M. Marchand ! Tenez, j'ai deviné tout cela sous son voile. Il y a là une intrigue affreuse, il y a un drame révoltant, vous dis-je. On n'est pas si belle en ce monde, on n'est pas si distinguée impunément. Le croiriez vous, M. Marchand ? Il me semble que je devine le reste, et que... » Henri Codeau n'acheva pas ; et le touriste, imitant son compagnon, s'abandonna à des méditations douloureuses.

Cependant le vieillard et sa fille considéraient attentivement les deux étrangers que le hasard avait jetés sur leur route ; ils éprouvaient pour l'un et pour l'autre assez de sympathie. La jeune demoiselle rompaît de temps en temps le silence pour communiquer à son père des réflexions, que celui-ci approuvait ou corrigeait avec une remarquable concision. Le langage, la physionomie, le teint, les cheveux des nouveaux venus, tout accusait des Suédois, jusqu'à leur taille, qui était pour la jeune fille au-dessus de la moyenne, et pour le père assez grande. Ce dernier avait une tête pleine de noblesse et d'intelligence ; sa chevelure et sa barbe, qui avaient été blondes et presque d'or, on s'en apercevait, allaient bientôt rivaliser de blancheur avec la neige des monts Dover ; quant à ses yeux, ils avaient conservé une vie étonnante : le regard en était calme, limpide et néanmoins pénétrant. En un mot, cet homme paraissait n'avoir que les qualités de son âge. Une confiance en soi-même sans effronterie, et en même temps une douceur angélique la bonté intelligente, la délicatesse unie à la force, distinguaient la jeune personne. Sur ses lèvres on voyait souvent s'épanouir un sourire de bienveillance : c'était une nature heureuse, et qui aurait voulu faire part de son bonheur au monde entier.

Ses yeux se portaient plus volontiers sur le jeune homme, tandis que son père se sentait attiré davantage vers le touriste, dont l'âge se rapprochait beaucoup plus de sa verte vieillesse. Mais ni Maxime-Célère ni Henri Codeau ne firent aucune avance ; ils ne laissaient même pas apercevoir la

moindre envie d'entrer en conversation. Le jeune Champenois surtout avait besoin de se recueillir : tant les événements depuis la veille, tant les pensées même qui s'étaient si brusquement succédé, lui avaient troublé et fatigué l'esprit. Deux jours ne s'étaient pas encore écoulés, depuis que l'ex-négociant et lui s'étaient fortuitement rencontrés à la gare de Lyon ; mais durant ces quelques heures il avait, peu s'en faut, autant vécu que dans le reste de sa vie. Il s'abandonna donc à un demi-sommeil pendant lequel sa mémoire seule de toutes ses facultés resta tant soit peu active.

Maxime-Célère se présenta à lui d'abord avec toute son originalité, mais sans les défauts qu'il lui avait prêtés un instant : Maxime-Célère, c'est-à-dire la locomotion dans l'espèce humaine et les innombrables variétés de mouvements qu'on y admire ; Maxime-Célère, c'est-à-dire l'existence sur les vaisseaux et la vie en chemin de fer, ou bien encore la réduction à leur plus simple expression de ces entraves infinies que les peuples civilisés ont su mettre à leur liberté ; Maxime Célère, c'est-à-dire enfin le père de famille frappé à l'apogée de sa fortune, débris formidable d'un modeste bonheur, cherchant et trouvant des consolations imprévues dans un commerce tout nouveau. Puis Henri Codeau se revoyait lui-même, non sans étonnement et comme un personnage étranger, sortant de plusieurs écoles, et particulièrement de celle de ses millions ; commençant à apprendre lorsque d'autres commencent à oublier ; se heurtant à droite et à gauche, tantôt contre un homme, tantôt contre une femme, qui s'emparent l'un et l'autre de sa personne à son insu et presque sans le savoir eux-mêmes, et le jettent brusquement dans un monde inconnu. Bientôt, c'est l'épicière qui reparaît, l'épicière de la rue des Pervenches, une pauvre créature qui souffre, qui geint, qui se meurt d'ambition ; la résignation la ranime, la sauve, et la rend tout à coup satisfaite ; enfin voilà que d'un cornet à épices, comme d'une corne d'abondance, tandis qu'elle est occupée aux détails les plus humbles de son métier, se répandent les trésors infinis de l'imagination, qui en font la plus heureuse d'entre toutes les femmes : preuve nouvelle que le hasard est dans ses inventions guidé par le besoin. Ensuite, c'est vous, maître Regain de Montluel ! vous, qui tourbillonnez, comme une comète flamboyante, à travers les excentricités des sphères politiques ; vous qui changez de forme à chaque progrès, tout en gardant quelque chose du péché originel, malgré d'interminables métamorphoses, et quoique vous soyez sans cesse dans un mouvement de plus en plus rapide, mouvement étrange et encore inaperçu de M. Marchand, qui est pourtant un

infatigable terre-tour. Après Maxime-Célère, après Henri lui-même, après madame Mirmex, après le conseiller général, venait en dernier lieu l'amazonne, comme l'appelait maître Boucly, ou plutôt madame Camille Desportes, née Mirbel, comme elle signera désormais, malheureuse qui avait su trouver des exceptions aux règles absolues de la morale, et se cantonner dans une position assez normale aux confins du vice et de la vertu. Elle faisait comprendre, par la bizarrerie de sa destinée, ce que devient la créature au milieu des vexations et des altérations sans nombre imposées par la destinée, et combien sont différentes ces âmes qui paraissent tirées d'une seule et unique substance !

Que d'impressions, que de secousses, que de sentiments, que d'idées ! Le jeune millionnaire, qui avait subi toutes ces influences, ne se sentait pas bien sûr d'être encore le même individu. On lit chez les mythologues et les poètes de l'antiquité que les âmes après la mort sont purifiées dans les tortures par l'eau et par le feu, puis rendues, les expiations terminées, à leur blancheur primitive. N'étaient-ce pas des purifications tout aussi efficaces que ces chocs sans fin, qui ne laissaient rien d'intact dans son âme, mais surtout cette passion violente pour une femme inconnue ? Jamais un feu terrestre ou même les flammes du Tartare ne furent plus insupportables que ne l'étaient en ce moment les ardeurs d'un amour né d'hier, peut-être sans espoir, qui n'était point partagé, et dont l'objet risquait beaucoup de n'être pas honorable.. Quoi qu'il en soit, après cet examen bien involontaire de conscience, Henri Codeau s'abandonna aux illusions et aux chimères de sa passion.

Quant à Maxime-Célère, moins neuf que son compagnon de voyage, il était aussi moins ému. Toutefois, comme il avait prêté un peu de ses facultés froides et austères, il recevait pour ainsi dire en échange les contre-coups d'une sensibilité trop vive : il sentait avec le cœur du jeune homme, et l'autre pensait quelquefois avec le cerveau du vieillard. D'ailleurs, si grave que l'on soit, on ne saurait se mêler au tourbillon des affaires humaines, même pour les étudier, sans se laisser plus ou moins emporter à leur mouvement. Il était donc inquiet, lui aussi, il était tourmenté de curiosité ; il songeait bon gré malgré à N. S. R., et il cherchait à deviner les motifs de ce duel. Avant tout, M. Marchand aurait voulu que Henri Codeau fût délivré comme lui de toute émotion, et cela pour voyager à l'aise, en vrais demi-dieux dans ce monde sublunaire. Mais, cela n'étant pas possible à l'âge de vingt-sept ans, il désirait le voir heureux à sa manière, quelque

chose qu'il en dût advenir : car l'honnête touriste s'était épris, peu s'en faut, du jeune Champenois, et il l'avait presque adopté. On eût dit un Mentor qui cherchait à instruire son Télémaque, et même un père qui veillait avec sollicitude sur le sort de son enfant.

Tandis qu'ils sommeillaient ainsi tous les deux, ou qu'ils rêvaient tout éveillés, accident qui leur était déjà arrivé, et qui est d'ailleurs fort commun, la locomotive filait au moins ses huit lieues à l'heure, et l'on s'approchait de Marseille. A quelques stations en avant de cette ville, sans doute par suite de quelque secousse, Henri, se tournant tout à coup vers Maxime-Célère, s'écria : « Où sommes-nous, monsieur Marchand ? » Celui-ci, avec la présence d'esprit qui ne le quittait jamais, tira aussitôt sa montre, puis il répondit : « Il est neuf heures, nous sommes à Saint-Chamas, ou nous n'en sommes pas loin. » Mais le jeune homme, sans admirer un instant la précision chronométrique d'une semblable réponse, chercha des yeux les autres voyageurs. Personne ne se trouvait plus dans le wagon, ni le vieillard, ni la jeune fille. Cette apparition et cette disparition subite ne pouvaient-elles pas être un songe ? Déjà le jeune champenois et son compagnon étaient disposés à le croire, lorsqu'ils aperçurent une petite brochure sur la banquette. Henri s'en saisit avidement, l'ouvrit et fit tomber une longue lettre, qui y était renfermée entre le premier feuillet et la couverture. La lettre, qui était écrite en français, commençait ainsi : Mon cher Gustave, » et se terminait par ces mots : « Ta fiancée Ulrique. » Évidemment elle était de la jeune fille. Quant à la brochure, elle appartenait tout aussi certainement au vieillard ; elle portait en titre : « Extrait de l'Épigennésis, ouvrage composé en latin et traduit en français par le docteur Saosduchéus. »

Comment la lettre avait-elle été laissée dans la brochure et la brochure sur la banquette ? Était-ce par oubli ou à dessein que l'une et l'autre avaient été ainsi exposées à l'œil profane des inconnus ? Le touriste était d'avis qu'on pouvait toujours lire sans indiscretion l'extrait de l'Épigennésis, d'autant plus, ajoutait-il, que l'ouvrage serait sans doute incompréhensible comme le grimoire ; car ces docteurs suédois, qui se ressemblent tous, demandent la plus part du temps leurs illuminations à l'esprit des ténèbres. Pour la lettre de mademoiselle Ulrique, c'était un fruit défendu, ou du moins... « Lisons d'abord ce que dit le père ; puis, si l'appétit nous vient en lisant, nous discuterons l'autre cas de conscience. » Henri Codeau eût bien voulu commencer par l'épître à Gustave. Il était amoureux lui-même, et son cœur eût trouvé là un doux écho de ses propres sentiments. D'un : autre

côté, une passion suédoise n'est pas un phénomène moins curieux qu'un volcan sous la neige. Mais les objections de monsieur Marchand n'étaient que trop confirmées par ses propres scrupules. Violer le secret d'une correspondance, c'est forfaire à l'honneur. L'ex-négociant lut donc l'extrait suivant de l'Épigennésis.

« Nous dînions chez le docteur Brontheim, une demi-douzaine de savants, le recteur de l'Académie et moi ; et la conversation, tantôt générale, tantôt particulière, était très-animée, il s'agissait de longitudes, de chronologie, des différentes espèces de lumières, de la matière et des atomes, et de plusieurs autres questions plus importantes et plus délicates encore. Un de mes confrères, m'interpellant tout à coup: Et vous, docteur Saosduchéus, dit-il, ne nous révélez-vous rien de vos expériences ; car vous avez entrepris la solution d'un problème qui intéresse la science au plus haut point ? »

Après avoir lu ces quelques lignes, le touriste se tourna vers le jeune millionnaire, et lui demanda ce qu'il pensait d'un pareil début. « Je pense, je pense, répondit ce dernier, que ce respectable docteur a fait débiter son Epigennésis à peu près comme nos romans : nous dînions chez le docteur Brontheim. — Eh bien, moi, Henri, j'aime à voir ces docteurs qui dînent, reprit Maxime-Célère ; et puis, n'êtes-vous pas de mon avis ? Il n'y a qu'en Suède où les savants poussent aussi loin le culte de la science ! Comme ces gens-là oublient toute autre chose, excepté pourtant le dîner ; comme ils s'admirent naïvement eux-mêmes, en tant que dépositaires ou plutôt pontifes de la doctrine, gardiens sacrés de la discipline et des traditions ! Les voilà dans leur élément : les longitudes, la chronologie, la matière et les atomes, les différentes espèces de lumières ; et c'est avec cela qu'ils vont et qu'ils viennent, qu'ils veillent et qu'ils dorment, et surtout qu'ils dînent : car cela ne les empêche pas de dîner, au contraire. »

Après s'être ainsi vengé de la supériorité qu'affectent les savants, en les tournant un peu en ridicule, l'honnête monsieur Marchand poursuivit sa lecture.

« Je ne répondis aux provocations de mon illustré collègue que par des excuses d'abord ; mais ensuite, m'adressant à toute l'assemblée, je crus devoir m'exécuter avec le plus de réserve possible. Messieurs, dis-je, je hais les hypothèses autant, si non plus, que les mensonges mêmes ; et j'attendrai à ma dernière heure pour exprimer ma pensée tout entière. Peut-être ne serai-je alors guère plus avancé qu'aujourd'hui : l'erreur et la vérité, sans

être sœurs, ont plus d'un trait de ressemblance. Voici pourtant des choses sur lesquelles je crois pouvoir me prononcer. Rien ne vient de rien, c'est un de nos axiomes ; et rien ne se détruit, passe encore pour un autre non moins ferme que le premier. Partant de ces principes, que vous acceptez comme indubitables, j'ose aller plus loin ; et, malgré les illusions des sens, j'affirme que tout reste le même. Pour éclaircir ma pensée, je la développe : l'eau que vous venez de boire, mêlée aux vins de France, par exemple, est la même eau que nous avons déjà bue, il y a un an à pareille époque dans cette salle, et chez notre savant confrère Brontheim ; car son hospitalité, sa générosité et sa magnificence sont immenses et immuables comme celles de la nature ; et les mets... »

« Fi, s'écria Henri Codeau ! Il ne ménage pas la délicatesse de son auditoire, le docteur Saosduchéus. En vérité, peu s'en faut que je ne rende ma part du dîner que nous avons pris ensemble à Dijon ! Quoi ! ce fin repas, que le maître d'hôtel du Léopard-Couronné avait eu l'art de nous préparer en un tour de main, non-seulement avait été réchauffé mille et mille fois, mais avait en outre circulé à travers toutes sortes d'intestins ! Quoi ! ces bons vins, et notamment ce Chablis, dont mon estomac et mon palais se souviennent encore, avaient été distillés par je ne sais combien de reins et de vessies plus ou moins aristocratiques. O saint Hubert, patron des Ardennes, les savants ont quelquefois de singulières visions ; et monsieur Saosduchéus me plaît avec ses précautions oratoires, son respect scrupuleux de la vérité, et sa haine pour les hypothèses ! Fallait-il débiter ainsi, quand on ne se proposait de débiter que de pareilles extravagances ? »

La chaleur que mettait le jeune homme dans ses invectives contre un illustre savant de la Suède, avait une autre cause que le bon sens effarouché. Le docteur essayait la mauvaise humeur d'un amour contrarié par les circonstances. Y a-t-il, en effet, rien de plus irritant que de fuir à toute vapeur l'endroit où l'on voudrait être ; et cependant ne pouvoir retourner sur ses pas, malgré que l'on en ait ? Y a-t-il rien de plus ennuyeux que de voir sans cesse et d'entendre des choses indifférentes ou étrangères, tandis que l'on pense continuellement à d'autres infiniment plus intéressantes ? Vraiment c'est comme les criminels subir la torture ; et, si l'on n'est une souche, on a les nerfs furieusement agacés. Le touriste ne prit pas le change, mais il fut heureux de cette boutade qui soulageait son ami, et qui paraît à quelque chose de plus grave. Il reprit sa lecture sans faire de réflexion : un léger sourire exprima seul une approbation douteuse.

« Les mets qui nous ont été servis, n'en déplaise à votre palais, messieurs, ont peut-être déjà paru ici sous leurs noms ; mais je n'affirme rien là-dessus, je me renferme dans mes propositions premières ; vous en déduirez toutes les conséquences, si vous l'avez pour agréable. Voici mes preuves. L'eau, comme tous les corps, peut se présenter à nous dans trois états : l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux. Dans ce dernier état, l'eau s'appelle, vapeur ; elle est plus ou moins dense, plus ou moins opaque, plus ou moins lourde. Quand elle est liquide, elle, coule sous le nom d'eau proprement dite, ou tombe sous celui de pluie, ou se dépose sous celui de brouillard et de rosée. C'est de la glace, ou de la neige, ou de la grêle, ou du grésil, sitôt qu'elle est solide. Un mouvement perpétuel l'apporte et la remporte de la terre dans l'atmosphère, et des mers sur les continents ; et, comme le nombre des atomes qui la composent n'est pas infini, au bout d'une période invariable de jours, nous en voyons forcément reparaître les atomes sous nos yeux, à leur poste et avec la même forme. C'est le soleil qui préside à leurs évolutions avec une ponctualité plus que militaire ; le soleil, maître des saisons, régulateur des mois, dispensateur des jours, âme de toutes les horloges, créateur des heures, des minutes et des secondes. Ainsi, messieurs, puisque. »

Maxime-Célère ferma la brochure : « Par ma foi, il a presque raison, fit-il avec une surprise qui n'était pas feinte ; et sa logique est étourdissante, n'est-ce pas ? Ah ! docteur Saosduchéus, vous êtes de terribles gens, vous autres, les fabricants de science ! Vos confrères nous ont déjà fait voir, clair comme le jour, qu'il y a un monde dans une goutte d'eau ; et que nous buvons et mangeons toutes sortes d'êtres vivants, qui grouillent dans notre corps : maintenant, voilà que vous venez après les autres nous soutenir ; que dis-je, nous soutenir ? nous démontrer que nous digérons éternellement et la même nourriture et la même boisson ! Oh la cuisine de l'avenir !... Je doute que nous nous arrêtions là, en effet. Ne découvriront-ils pas bientôt que non-seulement les minéraux et les végétaux, mais les animaux aussi et les hommes, reviennent à des époques fixes occuper les lieux qui les avaient vus naître, de manière que nous soyons tout ensemble et nos grands-pères et nos petits-fils ! Les savants sont d'une impertinence telle, qu'ils ne sauraient nous laisser un instant de repos au milieu d'une saine et bonne ignorance. Franchement, dites-moi, M. Codeau, si par hasard vous m'auriez vu ailleurs, ou ici même il y a seulement quelques siècles ? — Non pas que je sache, reprit le jeune homme ; mais je suis étonné toutefois, monsieur

Marchand, que nous nous soyons liés d'une façon aussi prompte. Quoi qu'il en soit, nous laisserons, si vous m'en croyez, ces questions vertigineuses de l'Epigennésis, où l'on risque de perdre la tête ; et nous nous occuperons un peu de cette lettre d'amour, qui est bien plus intéressante, suivant moi. Ne pensez-vous pas qu'il nous soit permis de la lire ? »

Le touriste parut méditer le cas, et il prit quelque temps pour répondre. Il dit enfin : « Nous pouvions lire sans hésiter une brochure, quoiqu'elle ne nous fût pas communiquée. Une brochure est adressée au public, et nous en faisons partie sans aucun doute. Mais une lettre n'est écrite que pour une seule personne ; une lettre renferme des confidences particulières ; une lettre est un secret défendu par des lois : or, violer un secret, c'est le crime que vous savez... — Donc, nous ne lirons pas la lettre de mademoiselle Ulrique ? — Je le crains. Voyez le nom du fiancé. — C'est Gustave. — Oui, le prénom, mais le nom de famille ? — Le nom de famille ? Je n'ai pas l'enveloppe. Peut-être faut-il lire la lettre tout entière pour y découvrir quelques indices ? — Voilà déjà une excuse assez valable de notre indiscretion. Mais attendez encore : connaissez-vous le docteur Saosduchéus, ou pensez-vous qu'il suffise de renvoyer cette lettre à monsieur le docteur Saosduchéus, en Europe ? — Vous voulez rire, monsieur Marchand ; mais la poste ne rit pas, surtout quand une lettre n'est pas affranchie et qu'elle doit courir à travers toutes les frontières. Si nous la portions à un bureau, cette lettre de mademoiselle Ulrique, il est probable qu'on la prendrait pour une mystification. Ce qui lui arriverait de moins fâcheux, ce serait d'être jetée dans quelque panier immonde ; mais elle pourrait bien aussi être lue par des yeux qui n'auraient pas été comme les nôtres prévenus en faveur de l'aimable voyageuse. — En vérité, monsieur Codeau, la curiosité nous rend ingénieux. Eh bien, lisons donc cette confidence à un fiancé, pour découvrir, s'il est possible, le nom du destinataire. Au reste, une lettre oubliée dans une brochure, et laissée presque à dessein dans un wagon de chemin de fer, ne laisse pas que d'exciter en moi je ne sais quels soupçons. J'ai vu souvent des étourderies si adroitement calculées ! En tout cas, pour nous tranquilliser entièrement la conscience, regardons cette lettre comme un bout de roman : cela nous est facile, puisque les personnages n'ont pour nous qu'une demi-réalité. Allons, lisez, monsieur Codeau. »

Le jeune homme n'hésita plus, et Maxime-Célère prêta l'oreille. Il y a un moyen de tout faire, comme de tout dire.

« Mon cher Gustave,

« Je t'écris en français, comme nous en sommes convenus : c'est un exercice utile pour tous deux, et pour moi une coquetterie de plus. Je ne te dirai pas que je t'aime : tu n'en doutes point ; et moi, de mon côté, je suis assurée de ton affection. Ce n'est pas que je la mérite cette affection ; mais ce que tu as donné une fois, tu ne le reprends jamais. Je te connais, mon doux ami, et je me repose avec la plus entière confiance dans ta haute raison. Quand je deviendrais malade, quand je deviendrais laide, quand je deviendrais pauvre, quand je deviendrais insensée, tu as juré de m'aimer, quand même, et de n'aimer que moi : je crois à ton serment. Voilà ce qui me rend heureuse, gaie, folâtre, en un mot, telle que l'on dépeint les françaises ; mais je n'en ai pas trouvé sur ma route qui fussent plus de leur patrie que moi. Je les ai pourtant bien étudiées, mon cher Gustave, tant celles de la première que celles de la dernière classe. Les salons dans nos haltes, les wagons en chemin de fer, puis les auberges de village, toutes les fois que nous faisons des excursions dans la campagne, ont passé successivement devant mes yeux, ou plutôt par l'étamine de ma critique. Ce n'était pas le plaisir de la médisance que je cherchais, ni la satisfaction de trouver en défaut des femmes étrangères : j'avais un plus noble but, mon bon Gustave, celui de te ramener une épouse moins imparfaite. Les vices des unes, et les vertus des autres, tout m'était également utile : je voyais ici ce qu'il faut acquérir, et là ce qu'on doit écarter. Tu le comprends, mon ami, c'est une flore aussi que j'observe, mais une flore différente de celle qui intéresse mon père.

« Depuis la ville de Valenciennes jusqu'au chef-lieu du Vaucluse, nous avons rencontré des françaises de toutes les tailles, de toutes les figures, de tous les caractères, de tous les mérites... »

« Diable, interrompit le touriste, quelle maîtresse femme, que cette demoiselle Ulrique ! Nous avons eu grand tort de ne pas la remarquer davantage. Elle s'en est bien vengée par cet oubli très-habile. Je tremble pour nos compatriotes ! »

Henri continua : « mais écoute-bien, cher Gustave, les considérations préalables, qui me serviront de précautions oratoires. Les institutions laïques et religieuses se sont partagé, en France, la tâche d'instruire les jeunes filles : c'est même une des supériorités de ce pays sur quelques-uns de ses voisins, que toutes les maisons d'éducation n'y appartiennent pas aux congrégations enseignantes. Mais, au reste, quel que soit l'esprit qui

préside, il y a ici, comme chez beaucoup d'autres nations, une flagrante injustice à l'égard des femmes. Le gouvernement, qui a presque trop de sollicitude pour les jeunes gens, ne s'occupe pas assez de l'autre sexe. Les méthodes, les ouvrages, tout ce qui concerne l'éducation des filles, a été en général et longtemps négligé : aussi les jeunes personnes instruites, sont-elles des exceptions. On cite de beaux noms ; j'ai moi-même rencontré de gentilles femmes dans chaque province : car la nature fournit ici d'excellents sujets qui ne demandent qu'un peu de culture. Enfin, les idées qui circulent, le commerce de la société, l'esprit public, en un mot, supplée plus ou moins au défaut d'un enseignement direct. Mais la masse est ignorante, superstitieuse et vaine ; la plupart des françaises sont ennuyeuses, fades, insupportables, après la première impression, qui leur est presque toujours favorable, et qui les fait paraître piquantes ; elles ne sauraient soutenir une conversation, et néanmoins elles sont incapables de se taire : c'est chez elles qu'on trouve le babil...»

« Oh, mademoiselle Saosduchéus, s'écria tout a coup Henri Codeau, en interrompant sa lecture ; oh, mademoiselle Ulrique, ne revenez jamais en France, ou vous y serez certainement lapidée ! » et il reprit la lettre. » C'est chez elles qu'on trouve le babil et qu'on entend parler éternellement pour ou sur des riens, indignes d'une attention raisonnable. Les trois quarts à peine des femmes savent lire dans les imprimés ; la moitié pourraient déchiffrer de l'écriture facile : le quart possèdent les quatre opérations de l'arithmétique. Quant à celles qui seraient assez instruites pour rédiger avec correction et goût, elles sont excessivement rares. « Quels sont vos poètes, disais-je à l'une des plus huppées ? » Elle me regarda avec de grands yeux étonnés : « Me prenez-vous, répondit-elle, pour quelque bas bleu ? » On connaît parmi elles beaucoup plus la musique et la danse, que la poésie, mais la danse surtout qui semble n'avoir pas besoin de maître ; car pour la musique, les femmes de ce pays ont aussi peu d'oreilles que les hommes. En revanche, elles portent au plus haut degré l'art de la toilette : c'est qu'ici le désir de plaire est non-seulement inné, mais infiniment vif. Voilà un levier pour soulever des montagnes, quand les Français voudront s'en servir. Leurs femmes, en général, n'estiment pas assez le travail manuel ; très-peu apprennent le dessin ; et il n'y a que les ouvrières qui s'occupent de broderie, de dentelle, de tapisserie, et de couture ; plier et déplier les étoffes, manier les ciseaux, aussi bien que l'aiguille, sont choses réputées

serviles. Toutes les jeunes filles, au contraire, devraient avoir pour principale ambition de posséder un jour des doigts de fée. »

« Franchement, monsieur Codeau, reprit le touriste, cette suédoise a du bon, et je regrette de plus en plus de ne l'avoir pas remarquée. Si je la rencontre jamais, et j'espère bien la retrouver, je veux l'entendre et même discuter avec elle. Cette jeune fille me plaît, vous dis-je. Avec tant d'esprit, elle aurait bien dû être laide : cependant il n'en est rien ; et, si vous vous le rappelez, Henri, de Paris à Lyon, nous n'avons pas vu de plus belle blonde : car mademoiselle Aurore Beauregard était brune, n'est-ce pas ; et par conséquent, mon admiration pour mademoiselle Ulrique Saosduchéus ne saurait vous blesser. » Le jeune homme sourit un instant, et poursuivit sa lecture.

« Mon père, à qui j'ai communiqué mes observations, m'a répondu : L'instruction des filles, pour être suffisante, devrait comprendre les éléments de toutes les sciences et particulièrement un peu de philosophie, l'abrégé de l'histoire universelle, des études de physique et de chimie, quelques principes d'hygiène, et même un aperçu d'histoire naturelle et de cosmographie, sans oublier bien entendu les arts d'agrément. Les hommes y gagneraient encore plus que les femmes ; car ils auraient par là des mères ou des compagnes non moins aimables et plus intelligentes.

Telles sont les simples que j'étudie, cela soit dit sans calembour. Est-ce là se conduire en future femme d'un médecin ? Tu avoueras, mon cher Gustave, que je mets à profit mon voyage, comme il convient et autant que je puis. Les sites, les monuments, les villes, les contrées, n'obtiennent de moi qu'une attention secondaire. J'ai pourtant dessiné quelques paysages et acheté différentes gravures, le tout à ton intention fin que tu n'aies pas été tout à fait absent. Le climat de la France et celui de la Suède ne se ressemblent pas, mais ils ont chacun leur genre de beauté. Et les hommes, diras-tu, pourquoi n'en parles-tu pas ? Écoute, j'en ai vu de beaux, déjeunes, de riches, de nobles, de spirituels, de galants, on ne peut plus galants ; eh bien ! mon bon ami, aucun ne t'a fait tort dans mon cœur et je t'aime plus que jamais ; c'est qu'ils ne m'ont pas vue grandir comme toi, c'est que leur affection n'est pas profonde comme la tienne, c'est que nous sommes l'un pour l'autre des étrangers, pleins de politesse, il est vrai, mais n'ayant qu'une estime sans passé ni avenir !

Nous quittons Avignon pour Arles. Mon père est, comme tu le sais, un pèlerin de la science, et il visite avec un respect religieux toutes les ruines

ou plutôt toutes les reliques des mondes qui ne sont plus. Avignon et Arles sont l'une et l'autre très-riches en souvenirs : aussi avaient-elles pour lui un attrait irrésistible. C'est moi qui lui sert de compagnon, remarque bien Gustave, je dis de compagnon et en même temps de secrétaire, de guide et de valet de chambre. Je l'environne autant qu'il est possible de ma jeunesse et de mon activité, comme d'un bouclier, et je lui épargne les fatigues et l'ennui qui suivent trop souvent le voyageur. Le gouvernement de notre ménage ambulant me regarde seule ; c'est une occupation, c'est une distraction, mais ce n'est pas le moindre embarras. Mon père te racontera les grandes choses qu'il a vues, moi je me réserve les petites. Voici la description de la promenade que nous avons faite à Vaucluse :

« Mon père était en voiture avec M. Pauly, ex-consul de France en Suède, que nous avons retrouvé par un hasard heureux dans la ville d'Avignon. M. Raoul, fils de M. Pauly, et sa femme, qui se nomme Louise, me proposèrent de monter à cheval ; ce sont, tu le devines, de jeunes mariés qui font leur tour de France. J'acceptai et nous partîmes. Défie-toi de ton imagination ; il n'y a point eu d'accident tragique, ni par conséquent de dévouement chevaleresque. Seulement on a beaucoup parlé de Laure et de Pétrarque ; et monsieur le consul honoraire, homme d'esprit, s'est amusé à émettre des paradoxes. Suivant lui, il y a deux sortes de mariages, l'un, que tout le monde connaît, celui des corps ; l'autre, tout à fait mystique, qui est celui des âmes. La belle Laure, par exemple, était mariée de la dernière façon avec l'illustre Pétrarque, tandis que par les corps elle se trouvait enchaînée à un certain Des Noves qui ne l'adorait guère. « Ah ! m'écriai-je, monsieur le consul, quelle théorie émettez-vous là ! De vos deux maris l'un au moins est adultère. — Duquel parlez-vous ? reprit-il en riant, probablement de Des Noves ? — Vous êtes trop subtil et trop diplomate, répondis-je ; quant à moi je suis pour l'unité : un seul mariage, un seul mari ! » Je pensais à toi, Gustave, et j'étais heureuse. Mais l'impitoyable consul ajouta : « Vous mériteriez bien d'avoir vécu en Espagne sous Philippe II. Pourquoi ne dites-vous pas aussi un seul Dieu, un seul roi ; et, afin d'être conséquente dans votre goût pour l'unité, une seule roue à mon carrosse, une seule robe pour les quatre saisons ? En achevant ces mots, il m'offrit gracieusement plusieurs dragées dans un magnifique cornet : Réconcilions-nous, mademoiselle, vous le voyez, poursuivit-il, l'unité vit en bon accord avec la pluralité. »

« Comme nous revenions de Vaucluse, M. Raoul voulut à toute force nous montrer son habileté à manier les armes à feu. Nous entrons chez un armurier, il abat cinq ou six poupées en plâtre ; puis ne le voilà t-il pas qui présente le fusil à sa femme avec je ne sais quelle cérémonie bouffonne. Louise jeta un cri en détournant les yeux ; pour elle, c'était déjà trop d'entendre les détonations. Le mari triomphait déjà, lorsqu'il s'avisa de me faire la même galanterie ; j'acceptai à sa grande surprise, et deux statuettes volèrent coup sur coup en éclats. Il ne marchanda pourtant pas les bravos, mais il demanda des explications. « Monsieur Raoul, lui dis-je, vous ne me loueriez pas « d'avoir brisé un peu de plâtre, si vous saviez que j'ai cassé la tête à un ours. — Ah ! une histoire, racontez-nous cela. — Volontiers. » Je leur fis le récit de notre fameuse chasse, et je n'oubliai pas le principal héros : mon Gustave a eu la part qui lui revient dans ce bel exploit. Ton audace, ton sang-froid, ton coup d'œil, ton adresse, toutes tes hautes qualités de Nemrodsuédois, furent mises dans le meilleur jour. Je triomphais pour toi à mon tour, mais un peu, je le crains, aux dépens de ma modestie. Il me fallut décrire la bête ; j'en dis le poids, la grandeur et le reste. Je me prêtai à ce qu'on-voulut d'assez bonne grâce, et je tâchai d'employer pour Cela les termes de la vénerie. J'étais belle à voir, j'en ris encore, au milieu de leur admiration bienveillante ! Sais-tu qu'ils me prenaient tout simplement pour une héroïne de l'antiquité, et même qu'ils m'ont traitée de Diane Scandinave. Ah ! Gustave, j'ai failli un instant me voir par leurs yeux, mais je suis bien vite revenue à la réalité. Voilà le vrai danger pour un habile chasseur.

« Cette famille a été pour nous pleine d'attention ; mon père et moi nous ne pouvons assez nous louer de leur généreuse hospitalité. M. Pauly nous a montré Avignon, tant l'ancienne ville que la moderne. Te l'avouerai-je, mon ami, ce qui m'y a le plus frappée, c'est une petite demoiselle ou plutôt une jeune fille de quinze ans. Les Français ont possédé un certain nombre de femmes remarquables, qui semblent autant de types resplendissants, entre autres cette Laure dont je t'ai entretenu plus haut. Eh bien ! la jeune personne que l'on m'a fait voir peut compter parmi elles, et je ne serais pas étonnée qu'elle devînt quelque jour célèbre. Figure-toi une physionomie spirituelle et douce, des traits réguliers et fins, une taille bien prise, d'harmonieuses proportions. Voilà de quoi former une poupée ravissante, diras-tu. Aussi ne le compté-je que par acquit de conscience. Mademoiselle Mathilde a tous les talents, même ceux que l'on dédaigne ; c'est elle qui a

filé, c'est elle qui a tissé, c'est elle qui a coupé, c'est elle enfin qui a cousu les étoffes de lin, de laine et de soie, qui composent les différentes pièces de sa riche toilette ; depuis les pieds jusqu'à la tête, elle ne portait rien qui n'eût été façonné et presque créé par elle. Or, sans la flatter, je dois dire que sa mise est non-seulement irréprochable, mais de la dernière élégance. Quel goût ! et néanmoins cette habile et laborieuse ouvrière parle huit langues. Je lui porte envie, mon cher Gustave, et je t'en fais l'éloge : sens-tu combien j'ai de confiance en toi ?

« Nous avons distribué à nos hôtes d'Avignon quelques objets venus du Nord en cadeaux et en souvenirs. Nous en avons usé ainsi sur toute notre route. Les Anglais, dit-on, gravent leurs noms sur chaque rocher qu'ils rencontrent ; nous voudrions, mon père et moi, graver le nôtre dans tous les cœurs. Quoi qu'il en soit, je ne reviens pas non plus les mains vides en Suède. A fur et mesure que notre malle se désemplassait d'articles Scandinaves, je la chargeais de produits français ; chaque ville fournit son contingent, comme aux expositions universelles. Je me réjouis d'avance, mon cher Gustave, du bonheur que j'aurai d'étaler mes acquisitions. Ceci vous plaît, mademoiselle, gardez-le pour l'amour de moi ; monsieur le recteur, voilà pour vous ; ah ! on ne vous a pas oublié, monsieur le ministre, considérez-moi ce bréviaire. Quelle joie, mon ami, que de contenter quelqu'un ! Certainement il y aura de l'envie et de la jalousie ; mes petites libéralités exciteront par-ci par-là un grand dépit, cela est inévitable, je m'y résigne, je le pardonne, et même j'en ai franchement et par avance la plus sincère pitié. Au fond, je sens qu'il est bien d'agir ainsi ; je ne veux pas d'autre récompense.

« Chemin faisant, je me renseigne sur tout et j'achète, au meilleur marché possible, les meilleures provisions du monde. Ici ce sont des morceaux de musique et là des danses nouvelles ; puis des dessins, puis des broderies ou bien encore des modes : je ne néglige rien ; il n'y a pas jusqu'à la cuisine dont je n'emporte certaines recettes. Tu verras, tu verras le beau dîner que nous allons donner à notre retour ! Mais quand reprendrons-nous le chemin du Nord ? Je songe à toi, mon ami, et je puis dire que, si nous sommes loin de la Suède, mon cœur est toutefois près du tien. Te souvient-il du baron de Koelen ? Un jour qu'il valsait avec moi, il me pressait assez fort entre ses bras : Baron, lui dis-je, vous vous donnez une peine inutile ; vous savez que malgré vos étreintes nous serons toujours vous et moi aux antipodes. » A bientôt, mon bon Gustave.

Ta fiancée, ULRIQUE,

La lettre lue, Henri Codeau ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! la drôle de créature ! Qu'en pensez-vous, monsieur Marchand ? Pour moi, qui ai reçu, comme je vous l'ai dit, toutes sortes d'éductions, qui ai grandi si libéralement sous les ailes de mon tuteur, qui me suis vu environné d'amis et d'amantes, et adulé autant et plus qu'un pacha au milieu de ma Champagne, pour moi, monsieur Marchand, j'ouvre de grands yeux, je suis émerveillé, et je déclare que je n'ai jamais vu de femmes aussi heureusement originales. Tenez, si mademoiselle Aurore Beauregard..., mais non, mais non, cette douleur contenue et profonde, cette beauté tragique a bouleversé toute mon âme et s'en est emparée exclusivement. Cependant, je la trouve étrange, cette chasseresse du Nord ! » Le touriste convint ingénûment que Charlotte, sa femme à lui, n'avait pas les perfections de mademoiselle Ulrique Saosduchéus ; mais il ajouta : « A mon sens, monsieur Henri, les qualités sont relatives. J'aurais fait une folie, moi, voyez-vous, d'épouser une fille aussi accomplie : mon cœur et ma maison eussent été trop petits pour mon bonheur. »

Les voyageurs ne tardèrent à entrer dans la gare de Marseille. Ils étaient arrivés à ce terme apparent de leur course vers lequel ils s'étaient acheminés d'abord sans le savoir, et bientôt après sans le vouloir.

CHAPITRE VII. UNE TABLE D'HÔTE. — L'ESCLAVE ANTIQUE.

Le soleil n'était pas depuis longtemps levé à Marseille, et tout le monde dormait encore sans scrupule à l'hôtel du Trident, lorsque Henri Codeau se réveilla malgré la fatigue et contre sa coutume, les derniers jours exceptés. Il y avait des années qu'il n'avait contemplé l'aurore ; et, si elle rougissait toujours, ce ne devrait pas être de son indiscretion : ses regards ne rencontraient guère les regards obliques d'un soleil naissant. Au fond, ce spectacle, si magnifique et si admirable, n'était pas ce qu'il cherchait. Il ouvrit cependant la fenêtre aussitôt qu'il fut à peu près habillé.

L'hôtel du Trident, un des plus beaux de la ville, était bâti entre cour et jardin. Or le jardin particulièrement, sur lequel donnaient les chambres des deux voyageurs, paraissait, au premier coup d'œil, assez joli : vaste, bien dessiné, parfaitement entretenu et vers le midi ombragé de hauts arbres, il servait à la fois d'ornement et de réclame ; on voyait de loin et l'on citait partout, à Londres comme à Smyrne, le jardin de l'hôtel du Trident. Les yeux du jeune homme se portèrent et sur le gazon et sur le feuillage, tandis que ses poumons se remplissaient à plaisir d'un air aussi pur que frais : ce qui le réjouit et le reconforta merveilleusement ; néanmoins il ne distingua aucun objet, et il s'assit bientôt pour méditer à son aise.

Q'était-il venu faire à Marseille ? Rien, positivement rien. Où désirait-il se trouver alors ? A Paris et tout ensemble à N. S. R. Mais telle était la bizarrerie de sa situation, que, pour le moment, - il ne pouvait ni rester ni partir. En effet, comment rester dans un endroit quelconque, si l'esprit bon gré mal gré s'en éloigne à toute vitesse ; et comment partir, ainsi qu'on le voudrait, quand d'un instant à l'autre peuvent arriver des nouvelles, capables de faire entièrement changer de résolutions ? Qu'une lettre de Paris lui apprenne sur mademoiselle Aurore et sur son frère de ces vérités, par exemple, de ces vérités fatales à l'amour non moins qu'à l'honneur : pourquoi s'embarquer follement dans une affaire scandaleuse, dont il ne retirerait que le ridicule, ou bien encore quelque chose de pis ? Une femme, un duel, le frère qui tombe, la sœur qui s'enfuit au milieu de l'esclandre

avec son deuil indélébile : voilà le dénouement ordinaire de ces intrigues honteuses sur tous les théâtres, et à plus forte raison dans une grande ville comme la capitale de la France !...

Ne vaudrait-il pas mieux cent fois continuer ou plutôt commencer à, voyager le cœur libre et sans regarder derrière soi, selon les conseils et l'exemple de Monsieur Marchand ? Lui, Henri Codeau, il admirerait la nature, il étudierait les hommes, il profiterait des avantages de, chaque climat tour à tour, il cueillerait les fleurs et les fruits de toutes les contrées ! Des vallées magnifiques de la Garonne il passerait aux délicieux jardins de la Loire ; la Bretagne si étrange et si antique, la Normandie moins curieuse et plus belle lui donneraient à l'envi l'hospitalité ; il passerait quelques mois dans les diverses capitales de l'Europe ; en un mot, il jouirait honnêtement de sa fortune.

Tels étaient les plans de voyage où s'égarait un moment l'imagination du jeune Champenois ; mais il était bien vite rappelé à la réalité par la chaîne invisible qu'il portait : plus il faisait d'efforts pour la rompre, plus il en sentait le poids. Hélas ! il faut d'autres remèdes que de froids raisonnements pour guérir une passion, même à son origine. Les objections qu'il savait encore trouver, ne manquaient certes pas de valeur ; et toute personne sensée et calme les aurait sans nul doute approuvées : pour Henri Codeau, elles l'irritaient seulement et le tourmentaient, en contrariant une résolution déjà prise. D'ailleurs, ce scandale, ces luttes homicides autour et à cause d'une femme, c'étaient peut-être autant de motifs secrets, qui le poussaient auprès d'elle. Ainsi les passants accourent à une rixe et s'y mêlent ; ainsi l'Anglais, diton, s'éprend d'un bel amour pour une héroïne des cours d'assises. Et puis l'abîme n'attire-t-il pas ? Qui n'a vu des papillons se brûler à la chandelle ? Le problème était donc toujours là, inévitable et pourtant insoluble : comment rester et partir tout ensemble ? Plus d'un sage de l'antiquité eût perdu sa réputation à tenter cette épreuve. Henri, pour être millionnaire à Sedan, n'avait pas la pénétration proverbiale d'un OEdipe : aussi attendait-il je ne sais quelle inspiration.

Le privilège de l'ubiquité n'est accordé qu'à Dieu par les philosophes et encore à grand'peine ; on cite quelques saints qui ont obtenu de se trouver à deux endroits en même temps : mais ce sont là des mystères ou des miracles. Le jeune millionnaire, qui eût payé une bonne somme de semblables faveurs, ne devait pas logiquement les espérer. Il allait, il venait, il s'asseyait, il se tenait debout, et souvent regardait sans rien voir à travers

le jardin. Tout à coup, sur le peuplier qui dressait à quelques pas de sa fenêtre une pyramide souple quoique orgueilleuse, il aperçut une perle ou un diamant, ou plutôt une goutte de rosée si grosse et si brillante qu'elle l'éblouit : tous les feux du soleil y étaient reflétés ? Henri Codeau fut obligé, bon gré mal gré, de lui accorder un moment d'attention ; et en la considérant de plus près, autant que possible, il crut y voir le soleil lui-même, ou du moins son image.

Ainsi, un astre, quatorze cent mille fois plus gros que la terre, était venu, à travers trente-huit millions de lieues, se déposer en quelque sorte sur un point relativement imperceptible, et cela porté par un rayon, c'est-à-dire par un fil d'une délicatesse infinie. Il y avait de quoi s'abîmer dans la contemplation d'une semblable merveille ; mais le jeune homme ne s'y arrêta qu'un instant, et s'écria : Parbleu, voilà mon affaire ! Le problème qu'il cherchait et le prodige qu'il voyait, s'étaient subitement croisés dans son esprit ; et du choc il était résulté littéralement un trait de lumière. Voici l'idée qui s'était fait jour au milieu du chaos de son esprit. « Oh ! si N. S. R. pouvait ainsi venir me trouver, portée sur quelque rayon!.. Eh ! mais pourquoi pas ? Tous les corps rayonnent, et les assemblages humains comme les autres. N. S. R. a dû envoyer dans toutes les directions des parcelles et comme des émanations de soi-même ; et dans Marseille, qui est une grande ville, il se trouve sans aucun doute un ou plusieurs paroissiens de cette localité, une bonne, un domestique, quelque commis-voyageur, et aussi quelqu'un de ces flaneurs qui s'appellent touristes, peut-être des marins ou des soldats, enfin des employés de toutes les administrations. Oui, oui, puisque je ne puis aller à N. S. R., c'est N. S. R. qui viendra à Marseille. Mon problème est résolu. Je l'ai trouvée, cette ubiquité désespérante. » En achevant ces mots, Henri donna un furieux coup de sonnette, qui retentit longtemps à l'oreille du garçon : le pauvre diable crut entendre la trompette du jugement dernier ; et, comme il était un peu coupable de paresse, il se réveilla en sursaut.

Après qu'il se fut bien pressé, c'est-à-dire au bout d'une demi-heure, il accourut. « Mais qu'y a-t-il donc, Monsieur, qu'y a-t-il ? — Il y a.... — Mais savez-vous que vous m'avez fait peur ? — Ah ! je vous ai.... — Mais peur, que vous m'avez réveillé en sursaut ! — Ah ! Ah ! en sursaut ! en triple sot, voulez-vous dire. Comment vous appelez-vous ? — Mais je m'appelle.... Est-ce que la sonnette n'est pas cassée ? — Non, il n'y a de cassé ou de fêlé que votre cerveau peut-être. Répondez, comment vous

appelez-vous?—Mais Jean.... je veux dire que tout le monde m'appelle Jean. — Eh ! bien, Jean, écoutez-moi — Mais je ne m'appelle pas Jean du tout — Cela m'est égal, qui que vous soyez, écoutez-moi. Vous êtes Bourguignon ? — Mais comment Monsieur a-t-il pu savoir?—vous êtes du département de l'Yonne ? — Mais Monsieur.... — Vous êtes de l'arrondissement de Tonnerre ? — Mais, Monsieur.... — Vous êtes de la commune de N. S. R. ? — Mais Monsieur, de N. S. R., non ! — De Tonnerre ? — Non, mille tonnerres ! — De l'Yonne?—Non, mille fois non. Je ne suis pas même de la Bourgogne. Ah ! mais je suis, Dieu merci, Picard, pour vous servir. Comme vous disiez tout cela avec une certaine assurance, j'ai cru un instant que je me trompais moi-même ; mais je suis Picard, je m'en souviens bien, et Picard delà Picardie ! Si vous en doutez, je vous ferai voir mon passeport et mon livret, qui sont en règle l'un et l'autre, allez. Mais qu'est-ce que vous demandez ? — Connaissez-vous des Bourguignons ? Mais non. — Des garçons de Tonnerre ? — Mais non. — Des gens de N. S. R. ?, — Mais non, ou plutôt si... j'en connaissais, mais ils sont retournés chez eux. — Eh ! bien courez me chercher le Dictionnaire du commerce et l'Indicateur des Chemins de fer. — On y va, Monsieur, on y va ! » Et Jean, qui n'était pas Jean, se hâta de sortir.

Dans la chambre de Henri Codeau, une des plus belles assurément de l'hôtel, se trouvait, faisant face à quelque mauvaise gravure, une assez bonne carte de France. Grâce à cette carte, à l'Indicateur des Chemins de fer, au Dictionnaire des adresses, et l'imagination aidant ainsi que la mémoire, il essaya de se former une idée plus ou moins exacte de N. S. R. Combien alors appréciait-il la géographie, qui lui avait toujours semblé aussi vaine qu'ennuyeuse ; combien aussi la statistique, qu'il avait autrefois traitée de folle invention, bonne tout au plus pour amuser des administrateurs en retraite ! Il eût voulu qu'on eût peint sur les cartes jusqu'aux visages, et dans les livres écrit la vie de tous les hommes petits et grands, et particulièrement celle des contemporains : une seule personne néanmoins l'occupait, une seule ; et quant aux autres, il en eût fait volontiers bon marché. Hélas ! de tant de renseignements puisés à différentes sources, c'est à peine s'il put confirmer ses conjectures précédentes, à savoir que N. S. R., quatrième station depuis Tonnerre sur le chemin de Paris à Lyon, venant immédiatement après Ancy-le-Français, n'est qu'une petite bourgade de quelques centaines d'habitants. Ainsi, à prendre les choses logiquement et froidement, Mademoiselle Aurore

Beauregard se trouvait être une petite paysanne d'un petit village d'un petit département de la grande province de Bourgogne. Ne ressemblait-elle pas un peu à Dulciné du Toboso ?

Le millionnaire champenois eut honte un moment de lui-même : il rougit d'être descendu jusqu'à se passionner pour une aventurière de bas étage. Puis tout à coup, examinant l'affaire sous une autre face, il changea encore de sentiment. Cette haute distinction, ce frère digne de la sœur, ce duel où l'un donne sa vie pour l'honneur de l'autre, ces regrets d'une ville telle que Lyon, tant de circonstances qui prêtaient pour ainsi dire à un accident de la vie privée les proportions d'un événement public, justifiaient à ses yeux l'impression qu'il avait éprouvée, et l'intérêt extraordinaire qu'il prenait au sort d'une femme incon nue. Enfin, remarquant lui-même les fluctuations et les contradictions de son esprit, il reconnut les symptômes, et s'écria douloureusement : « Le sort en est jeté, me voilà ton esclave ; c'est en vain que je lutte ! Oui, c'en est fait, je le sens ; Aurore, Aurore, quand tu serais la dernière des créatures, et que tu.... » Le malheureux n'acheva point ; mais, se couvrant le visage de ses deux mains, il resta longtemps en silence et versa quelques larmes. C'étaient les premières depuis la mort de ses parents.

Dès que Henri Codeau eut essuyé ses yeux et raffermi son courage, il fit en hâte sa toilette et alla trouver le touriste. Ce dernier était encore dans son lit, quoiqu'il eût fini de dormir ; mais, s'il restait couché, c'est qu'il n'espérait pas être mieux debout. D'ailleurs, à sept heures du matin il n'avait pas encore tiré au clair le plan de la journée. « Monsieur Marchand, lui dit le jeune homme après lui avoir souhaité le bon jour, vous ne m'attendrez pas pour déjeuner ? — Bah ! reprit Maxime-Célère ; eh ! bien vous m'enlevez la moitié de mon appétit. — Cela n'en vaut pas la peine, et vous prenez les choses trop à cœur. — Vous me quittez ? — Pour ce matin seulement : j'ai des courses indispensables. — Expliquez-vous. Ne puis-je vous aider ? — Non, vous vous fatigueriez et pour des riens. Quant aux explications, vous les aurez ce soir : je suis pressé. Je ne saurais vous dire en ce moment qu'un mot, comprenez, si vous pouvez : je vais essayer de trouver N. S. R. dans Marseille. » A peine le jeune Champenois avait-il articulé ces mots avec un certain air de mystère, qu'il disparut et ferma la porte : bientôt ses pas cessèrent de retentir dans le corridor. « N. S. R. dans Marseille, fit l'ex-négociant avec humeur, c'est Paris dans une bouteille ! Quelle folie ! Ah ! les jeunes gens ! En vérité, c'est néanmoins un heureux

âge que celui où l'on se passionne pour toutes sortes de chimères ! » Il s'habilla en maugréant et descendit au jardin. Son jeune compagnon n'avait fait qu'y jeter un coup d'œil, et il s'était aussitôt trouvé hors d'embarras ; une chance non moins heureuse attendait Maxime-Célère : tant le jardin de l'hôtel du Trident tenait à justifier sa réputation européenne ! Là un peu d'air seulement et la brise embaumée dissipèrent en un instant ce grand chagrin ; et au bout d'une allée le touriste se surprit respirant le parfum d'une rose fraîche épanouie. Ses yeux alors reprirent d'eux-mêmes leurs fonctions naturelles : il examina curieusement l'enclos et les environs. Soudain le grave Monsieur Marchand laissa échapper un véritable éclat de rire, quoiqu'il fût seul, au risque de scandaliser quelqu'un et peut-être de se donner lui-même en spectacle. Ce qui lui secouait si fort la rate, avait sans doute excité l'admiration sincère de plus d'un voyageur ! C'étaient des murs de plusieurs époques et d'architectures diverses, ici tombant en ruines et là recrépis à neuf, plus loin tapissés de lierre et tout ensemble de vignes ambitieuses, en quelques endroits défendus contre l'escalade par des débris de bouteilles, en d'autres par des haies en fer on ne saurait plus formidables ; c'étaient des allées qui affectaient la symétrie sans pouvoir y atteindre, et réclamaient en vain quelques reprises à leurs bordures ; c'étaient des arbres qui se fuyaient ou qui s'étouffaient en haine les uns des autres ; c'était un gazon pauvre et clair, un jet d'eau en réparation, le luxe et l'indigence, tous les goûts, tous les styles, toutes les fantaisies, des pensées païennes, chrétiennes, athées, royalistes, démocratiques et même constitutionnelles, mille commencements, pas de fin, des essais contrariés, un chaos prétentieux, quelque chose de grotesque avec la manie de plaire ; c'était surtout la statue d'un évêque en habits pontificaux qui bénissait quand même une Flore ou une Pomone demi-nue, si ce n'est vêtue de sa beauté : la pauvrete, surprise à bon droit d'une rencontre pareille, ne savait comment échapper à ses regards et à sa bénédiction. Le dernier maître avait voulu mettre une dernière main à cet ensemble déjà si parfait : il avait placé un beau cadran solaire juste à l'ombre d'un gros pommier à haut vent. Tel était, vu de près, le magnifique jardin qui, un moment auparavant, avait charmé les yeux de Henri Codeau. En moins de rien Maxime-Célère avait tout senti, tout jugé, tout estimé à sa juste valeur. Quant à la maison, l'histoire en était écrite sur chaque pierre : on y lisait qu'elle avait été hôtel de ville, monastère, église, caserne ; elle se trouvait alors destinée aux

étrangers qui honoraient Marseille de leur présence, et elle n'en était que plus fière.

Le touriste remonta : c'était l'heure du déjeuner. Sa petite promenade et la gaieté qu'il y avait prise, n'avaient pas nui à son appétit, et lui avait donné pour le repas les dispositions les plus souhaitables. Des lignes harmonieuses, quelque chef-d'œuvre mieux composé aurait pu le jeter dans un ordre d'idées tout autre, mais n'aurait certainement pas eu un aussi bon effet. Il y avait ce jour-là dix-huit convives à table. Le maître d'hôtel, l'homme au cadran, présidait au service. Chacun ouvrit d'abord la bouche pour manger, mais ne souffla mot. La plupart de ces personnes, réunies un instant et par le hasard, étaient étrangères les unes aux autres ; et plusieurs, comme Maxime Célère, étaient arrivées de la veille. Durant le premier quart d'heure on n'entendit guère que le bruit des mâchoires. Puis un petit groupe d'habitues, qui s'étaient installés au haut bout de la table, s'entretenaient des affaires habituelles et des courses du jour. On parla ensuite de choses plus générales ; la conversation devint plus animée et plus haute en accents ; à chaque mets le flot toujours croissant gagnait du terrain, comme la marée montante ; tout le monde était de la partie au dessert, excepté l'ex-négociant, qui n'écoutait même plus. Ces gens qui étaient là gesticulant à tours de bras et, pour ainsi dire, se feuilletant les uns les autres, semblaient n'être à ses yeux que des volumes de pacotille, publiés à bas prix par un mauvais éditeur, usés, déchirés, mutilés, dépareillés, incomplets, qu'il avait essayé de lire autrefois et qu'il avait mis au rebut depuis longtemps ! Cet homme, se disait-il, est un commis voyageur, bon vivant et gai compagnon ; mais, s'il connaît quelque chose en dehors de son métier, ce ne saurait-être que des contes graveleux : il les a mal parcourus et plus mal compris ; je me défie de son jugement et tout autant de sa mémoire. Cet autre, je m'en aperçois, est un rédacteur aux faits divers pour le journal de la localité ; esprit modeste, qui craint avant tout d'inventer, et qui, pour écrire ses articles, se sert de ciseaux en guise de plume. Il va vous raconter, pour la centième fois au moins, et suivant la formule, comme quoi les allumettes chimiques sont éminemment dangereuses.

A côté de lui se trouve un Barème de nouveau incarné, que l'on nomme Jabeuf, si je ne me trompe ; c'est un comptable qui pratique en grand l'addition, et aussi la soustraction quelquefois ; à cheval sur sa balance, il cherche toutes sortes d'équilibres, en grand danger d'être et de rester suspendu. Ah ! voici qu'on interpelle Monsieur Ledru. D'où vient-il ? De la

Suisse ? Oui, parbleu ! Il a visité les vingt-deux cantons, il a tout vu ; mais, quoiqu'on en dise, il n'a nulle part rencontré ce Guillaume dont on parle tant... Guillaume lequel ?... Guillaume, Guillaume... Guillaume Tell... je crois que oui, Guillaume un tel. Cette grandeur de la Suisse, qui n'est ni dans ses chalets ni dans ses fromages, il ne l'a jamais sentie, il ne s' imagine pas qu'on puisse la goûter.

Maxime-Célère était plus que rassasié de ces conversations pleines de redites, d'exagérations passionnées, d'inexactitudes, d'erreurs et d'absurdités même, dont pourtant la naïveté le faisait de temps en temps sourire. Comme il se tournait de côté pour mieux dissimuler une impression de dégoût un peu trop vive, ses yeux se mirèrent dans les yeux d'un vis-à-vis qu'il avait déjà distingué. Surpris et effrayé, il frissonna : peut-être s'était-il trahi. Il résolut aussitôt d'éclaircir ce doute. Le déjeuner était fini, chacun se retirait : entre gens qui ne se connaissent pas mais qui prennent leur repas à la même table, une demi-tasse s'offre et s'accepte sans tirer à conséquence. Le touriste pria donc ce gênant personnage de prendre le café avec lui ; l'autre se comporta en galant homme et ne fit pas de difficultés. C'était sortir d'embarras à peu de frais : en vérité, le café est divin, comme le tabac. L'exnégociant ne se trompait pas dans ses soupçons : il avait deviné un poète à ses débuts. Excentrique un peu, mais très-intelligent, M. René Castaly ne restait pas longtemps confondu dans la foule ; son air inspiré ne laissait aucun doute sur la nature de son talent. Les cheveux et la barbe, les vêtements, la chaussure même, tout, mais particulièrement la coiffure trahissait un artiste, et un artiste pur sang ; quant au nourrisson des Muses, on le devinait au geste expressif et presque déclamatoire, à la voix cadencée, dont les paroles et les syllabes se coupaient harmonieusement et se pliaient à la mesure. M. René Castaly était détaille moyenne ; il passait-peut-être pour un joli garçon ; son âge était dans les tenants ou les aboutissants de la trentième année ; son front, qui n'avait rien d'exagéré, n'était pas encore dégarni. N'eût été une légère ironie, qui empêchait de le, prendre au sérieux, et un soupçon de fatuité, il se fût attiré tout à fait la sympathie. Tel était donc le poète avec ce je ne sais quoi que n'a pas le gentilhomme, et qui pourtant n'est pas en dehors du bon ton.

M. Marchand était ravi de le tenir, et craignait vraiment de le laisser échapper, comme un enfant qui a dans les mains un oiseau vivant ou quelque beau pa pillon. Jamais le touriste, dans ses longues pérégrinations et sur terre et sur mer, n'avait de près examiné ces natures légères et

brillantes : aussi se montra-t-il complaisant, docile, attentif flatteur même, de manière à ne rien froisser, mais à favoriser le plus complet épanouissement de l'individu. « Monsieur Castaly, fit-il en lui présentant le sucrier et en lui montrant les cigares, vous n'êtes certainement pas de Marseille ni du midi de la France : à votre accent, ou plutôt à l'absence de toute espèce d'accent dans votre langage, je croirais volontiers que vous venez de Paris ou d'une ville qui n'est pas trop éloignée de la capitale. Il est vrai que chez les personnes d'une certaine éducation ces nuances de prononciation se corrigent et s'effacent ; néanmoins, je suis persuadé que vous êtes né dans une province du centre. — Parbleu, monsieur Marchand, voilà qui est parler avec esprit et presque en homme du métier ! Seriez-vous grammairien ? — Non, non, j'ai été négociant, et je suis touriste : mon nom vous indique suffisamment ces deux qualités ; mais, si j'ai peu approfondi la théorie de la grammaire, j'en ai beaucoup étudié la pratique. Ainsi vous êtes... — De Bourges. — Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé le plaisir de le deviner ? J'avoue pourtant que je n'aurais pas trouvé tout à fait juste. Et vous faites ? — Des vers. — Il y a bien des sortes de vers ; des vers à soie, des verres à boire, des... — Oui, mais moi je fais de véritables vers, des vers de poésie ! — Ah ! ah ! l'heureuse profession, si de pareils articles se cotaient sur la place ! — Cela se cotera, monsieur Marchand, cela se cotera, — Quand ? — Quand les Français sauront lire ! Mais, pour le moment, la profession, je l'avoue, est très-épineuse et n'a guère de roses. Voilà deux mois que je réside dans l'antique Massilie ; et je vous prie de croire que je n'y ai pas chômé. — Bah ! vous travaillez donc ici ? Est-ce que les villes maintenant font des commandes à messieurs les poètes ? — Cela devrait être, monsieur, cela devrait être : mes confrères et moi, nous n'en serions pas réduits plus ou moins à la besace d'Homère ; mais, en attendant que cela vienne avec les autres progrès, je n'en suis pas moins retenu à Marseille pour des affaires sérieuses.

« Vous avez rencontré sur votre chemin des cathédrales gothiques, ou des édifices plus modernes et d'un autre style : ils sont longs à construire, ils coûtent d'immenses travaux ; et puis, quand la dernière pierre est posée et que l'œuvre est livrée à l'admiration publique, le maçon ne la quitte pas : vous le voyez polir, corriger et même commencer déjà les réparations. — Eh ! bien. — Eh ! bien, vous ne comprenez pas encore ? — Non, non, mais j'entrevois. — Une pièce de théâtre, monsieur. — Vous avez fait une pièce de théâtre ? — Oui, une pièce de théâtre ressemble assez à un monument

d'architecture ; et il y en a de toutes sortes de styles, de gothiques, par exemple, et de romantiques.— Pour cela j'en ai ouï parler, de romantiques particulièrement ; continuez, je vous prie. — Or, ces pièces de théâtre, lorsqu'elles sont achevées dans le cabinet et sur le papier, reste à trouver le terrain sur lequel on va les échafauder. La chose est difficile surtout en France, où abonde le sable mouvant, on ne le croirait pas ! Pour moi, de Paris, comme les terrains y sont hors de prix, je me suis rendu à Rouen ; de Rouen j'ai gagné par mer Bordeaux ; de Bordeaux je suis remonté tant bien que mal jusqu'à Lyon ; de Lyon, par le bateau à vapeur et ensuite par le chemin de fer, je suis descendu vers le Grand-Théâtre de Marseille. Ici encore j'allais me briser contre un écueil avec ma cargaison littéraire ; mais un je ne sais quoi a eu raison d'innombrables résistances plus absurdes et tout ensemble plus fortes les unes que les autres, de la routine, des erreurs, des préjugés, des préventions, des directeurs, des acteurs, du souffleur, du censeur et de la préfecture. — Bon ! votre pièce a été jouée ? — Hier et couverte d'applaudissements, au point que le théâtre a failli crouler comme la ville de Jéricho et m'ensevelir dans mon triomphe ! »

Maxime-Célère resta quelques instants en silence à contempler M. Castaly ; puis, quand il l'eut bien considéré à travers le prisme d'une fumée de cigare, il reprit : « Votre pièce a été jouée à Marseille ? — Certainement, et sur le Grand-Théâtre. — Elle a pour titre ? — *L'Esclave antique*. En voici l'analyse. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, la société romaine si différente de notre société actuelle ; la société romaine avec ses patriciens, ses chevaliers, ses plébéiens et ses esclaves, tout cela doublé de sujets, d'alliés, d'étrangers et d'ennemis. Vous savez que chacune de ces classes avait ou ses privilèges, ou ses droits, ou ses lois, ou sa moralité, ou son immoralité particulière. Les patriciens exploitaient le reste de la nation ; les chevaliers s'unissaient tantôt aux patriciens pour opprimer aussi, tantôt aux plébéiens pour résister ; les plébéiens se défendaient comme ils pouvaient contre les deux premiers ordres, et s'efforçaient de tirer le meilleur parti possible des étrangers et des esclaves. Quant aux étrangers, jouets des uns et des autres, ils en étaient encore les victimes, s'ils ne se hâtaient de fuir sur leurs vaisseaux ailés. Au-dessous et écrasés, les esclaves vivaient ou plutôt mouraient dans une lente agonie. A ces luttes intestines ajoutez les guerres extérieures, continuelles et implacables : voilà Rome, voilà l'antiquité ! Tel l'Océan avec ses monstres grands et petits qui s'entre-dévorent.

« Le drame que j'ai eu l'honneur de faire représenter...— En vers ? —En vers ! Le drame que j'ai eu l'honneur de faire représenter sur le Grand-Théâtre de Marseille, est la peinture vivante de ces misères incroyables même à notre barbarie. — A notre barbarie ! Mais, monsieur Castaly, nous passons pour un peuple civilisé. — Ce sont nos flatteurs qui le disent. Quoi qu'il en soit, écoutez le résumé de la pièce, si vous l'avez pour agréable. Le rideau se lève :

Voyez dans le fond du théâtre une délicieuse vallée de l'Italie avec un beau ciel et une végétation luxuriante. Au premier plan se trouve la cour d'une villa romaine : une grille magnifique la sépare de la campagne où vont se perdre divers, chemins et quelques sentiers. C'est le matin. L'impression que produisent et ce frais paysage et cette nature prodigue et cette somptueuse demeure, est tout à fait agréable. Retenez bien cette impression : vous reverrez au cinquième acte le même endroit, mais en quel état, ô mon Dieu ! Faites attention. Des troupes d'esclaves vont et viennent ; chacune a son costume et ses instruments de travail ; l'esclave chargé de la surveillance les accompagne : c'est notre garde-chiourme. Quelques traînards sont meurtris de coups ; des mutins sont garrottés et châtiés convenablement. On entend des gémissements et des menaces : la rage et la douleur forment avec les entraves et les instruments de supplice un lugubre concert.

Cependant des musiciens, qui sont aussi des esclaves, se placent sous les fenêtres du sénateur Marcellus, très-riche et très-florissant seigneur de ce domaine et des domaines environnants ; ils sont là pour l'éveiller joyeusement et célébrer son glorieux anniversaire. Cet autre concert fait avec le précédent un harmonieux contraste ; vous l'entendez ! Tandis que les artistes se retirent, Dromo s'avance d'un côté, tenant par la bride un cheval magnifique et richement caparaçonné. Dromo, esclave d'origine gauloise, qui s'appelait auparavant Dumnorix : mais c'est un mauvais souvenir que celui de la Gaule. Dromo est chargé des écuries. Bientôt voici venir la jeune esclave Chloé ; elle apporte des fleurs qu'elle a cueillies dans le parterre : il faut des couronnes, des festons, des guirlandes, des fleurs enfin partout et jusque sous les pieds du maître. Dès que Dromo aperçoit la jeune fille, il la salue en ces termes : Chloé, reçois mon bonjour ! Chloé que tu es belle ce matin ! Sais-tu, Chloé, comme, tu m'es nécessaire ! Ah ! je n'aime pas davantage le jour que je respire. Ces yeux, ce sourire, ta douceur, tes bonnes paroles me font tout oublier » et me rendent heureux.

Ah ! Chloé, j'ai connu un meilleur sort, je n'ai pas toujours été esclave ! Dans ma patrie autrefois j'avais un père et une mère ; et ma famille était aussi honorée que puissante, Chloé. Eh ! bien, père, mère, ma patrie et un avenir de gloire, il y a des moments où je ne regrette rien ; et ces moments ce sont ceux où je te vois ! Que dis-je, Chloé ? Il y en a même où je bénis la fortune cruelle qui m'a précipité dans l'horrible esclavage, puisque.... » « C'est ainsi qu'il parle, et vous devinez le reste, c'est-à-dire ce que répond une jeune fille aimée et qui est digne de l'être. Au beau milieu d'un entretien si agréable, arrive un troisième personnage, Micon, l'affranchi de Marcellus, ou plutôt son maître ; ce qu'on appelle chez nous un mignon, quoique de pareilles mœurs soient déjà bien loin. Micon est jeune, il est beau ; point de femme plus délicate, ni aussi coquette. Connaissez-vous le grec, monsieur Marchand?—Non ; mais dites toujours, je comprendrai tout de même.— Au fait, c'est juste aligkion asteri halo, Micon ressemblait vâ un bel astre. Or, comme il descend de l'atrium et va droit à son cheval, il remarque Chloé à côté de Dromo ; l'indignation s'empare de lui ; car, lui aussi, il a trouvé des grâces a Chloé. Pour narguer son rival, il baise la jeune esclave sur la joue, puis il commande à ce dernier de rentrer, il le chasse avec brusquerie et en l'insultant. Chloé s'éloigne en silence, mais elle s'essuie la joue ; son compagnon d'esclavage murmure des menaces. A peine l'affranchi est-il à cheval, qu'on le rappelle au nom de son maître : Mar

cellus a de nouveaux ordres à lui donner ; peut-être faut-il ajouter d'autres invitations. Cependant Chloé, qui retourne au jardin, rencontre encore Dromo, tenant toujours par la bride le cheval de Micon. L'entretien recommence, l'esclave s'anime. Pour se montrer d'une manière avantageuse, et sans doute aussi pour rivaliser avec Micon, l'ancien Dumnorix saute sur le coursier et le fait caracoler. Malheur à l'imprudent ! Voilà Micon, qui est déjà de retour : il voit Dromo, il lui crie de descendre ; il le livre à d'autres esclaves, il l'accable de coups de cravache. Il voudrait achever sa vengeance, mais pressé par le temps, il est obligé de la remettre ; il part au galop en jurant par le Styx de ne pas oublier cet excès inouï d'insolence.

Tel est le premier acte. Là, j'ai présenté les différentes espèces d'esclaves, depuis l'affranchi tout puissant délices de son maître, jusqu'à la troupe qui travaille sous le fouet. Il en est peu qui ne haïssent Marcellus et surtout Micon, l'un comme la source de la tyrannie, et l'autre comme le

tyran lui-même ; mais personne ne garde à ce dernier une rancune plus violente que Dromo : il a en Micon, un rival qui l'humilie et qui l'écrase ! Le drame commence un beau matin, le jour anniversaire de Marcellus, dans cette villa luxueuse, au milieu d'une campagne plus riche encore. »

« J'y suis, dit Maxime-Célère ; mais il me fallait ces explications. Maintenant je vous suivrai avec plaisir, monsieur Castaly ; toutefois, puisque c'est l'entr'acte, prenons notre café, qui a déjà passablement refroidi. »

Le poète sourit, huma quelques gorgées de moka, et poursuivit l'analyse de son drame. .

« Nous : sommes au deuxième acte. Le décor est un peu changé, mais je ne vous en parle pas : vous verrez tout cela ce soir. Nombre d'invités arrivent, qui sont amenés par Micon ; Marcellus lui-même est descendu dans la cour pour les recevoir c'est un tableau de la haute société romaine avec ses passions et ses intrigues. Ensuite viennent quelques clients de l'illustre patron ; ils apportent leurs flatteries accoutumées, et on leur distribue en échange une aumône humiliante. Tandis que les convives entrent avec le maître par le vestibule, ces misérables plébéiens se retirent dévorés, d'envie et maudissant leur impuissance : ils jurent de rester chez eux une autre fois, mais ils reviendront l'année suivante, si Marcellus est toujours riche ; car eux, ils ne cesseront jamais d'être pauvres. Micon, à qui les esclaves ont demandé de vouloir bien les entendre, s'est rendu à leurs pirières, vu la circonstance : les malheureux espèrent de petits cadeaux, et ils ont des grâces à solliciter. Après que ces grâces ont été les unes accordées avec hauteur, les autres refusées avec dureté, Chloé, suivie de quelques femmes, s'avance à côté de Dromo enchaîné, et supplie Micon de pardonner un moment d'oubli, au nom du maître dont on célèbre la fête. L'affranchi sent se réveiller toute sa haine, et il contient à peine son indignation. Ah ! Dromo l'a offensé dans son orgueil immense ; bien plus, Dromo ose être son rival auprès de Chloé. Il périra sans merci, il périra dans des supplices affreux ! Certain de mourir, quoi qu'il fasse, l'esclave relève la tête : Cessez, s'écrie-t-il, de supplier un monstre inexorable. Les prières ne conviennent qu'à l'égard des dieux, parce que les dieux sont intelligents et bons. Pourtant les dieux mêmes, les dieux...., j'aurais bien quelque reproche à leur adresser. Aujourd'hui, je n'en invoque plus qu'un, ô mes amis, et c'est la mort. La mort me délivrera d'une misérable existence ; la mort me vengera jusqu'à un certain point de nos maîtres, par la perte

qu'elle leur fera subir. Je te brave, Micon, ou plutôt je te méprise : à ta place je saurais mieux choisir ma vengeance. — A demain, scélérat, reprend le mignon de Marcellus : je ne veux pas troubler par ton supplice la sérénité d'un pareil jour ; mais pour, attendre, tu n'auras qu'un meilleur compte ! » Micon rentre, les esclaves se dispersent, on emmène Dromo ; Chloé s'attache à cet amant infortuné, et le suit à la prison. Un sinistre pressentiment fait accourir un aruspice qui annonce un grand malheur. »

« Encore un acte bien rempli, dit l'ex-négociant, quand l'explication du poète fut terminée. Il me semble voir tout ce que je viens d'entendre, monsieur Castaly ; et je comprends à merveille l'intention de chaque trait et la disposition des scènes. J'aurai du plaisir à voir votre pièce, monsieur Castaly ; oui j'aurai du plaisir à la voir. Les amis, les clients, les esclaves, le sénateur et son affranchi, les plaisirs ici et là les souffrances, l'intrigue, les complots, la vengeance à la fin ; je pressens tout cela, mais je n'en ai pas une vue claire. — C'est que les règles du drame ne le permettent pas, monsieur Marchand. Écoutez : mon troi sième acte commence. — Un instant, prenons auparavant notre gloria. — Soit. »

« Après s'être un peu réconforté, l'auteur continua ainsi : Au troisième acte, le théâtre représente l'appartement de Micon. Je vous fais grâce de l'ameublement, qui est fastueux. Marcellus, enchanté des flatteries de son favori, déclare qu'il lui accordera toutes ses demandes, fût-ce même la moitié de sa fortune. Micon se récrie ; et, pour ne point paraître mépriser une telle générosité, il accepte deux présents, qui pour lui ont la plus grande valeur, Chloé et Dromo. Le maître ne peut réprimer un éclat de rire : il comprend tout au plus que Chloé plaise à Micon à cause de sa gentillesse ; mais Dromo, qui ne vaut pas dix sesterces, un drôle, bon tout au plus à nourrir des lamproies ! — A cette époque, monsieur Marchand, on engraisait de chair humaine ces sortes de poissons, afin qu'ils fussent plus délicats. — Fi, monsieur Castaly, que me dites-vous-là ? Mais ce sont des raffinements d'anthropophages. — Vous avez raison, toutefois j'ai dit la vérité Micon reprend qu'il se tiendra trop heureux, si Marcellus veut bien lui octroyer ces deux esclaves « Va, va, je te les donne ; mais j'y ajouterai d'autres cadeaux de ma main, pour que tu n'aies pas trop à te repentir de ton choix. » Là-dessus le sénateur se retiré, et l'affranchi mande aussitôt Chloé. Cependant il est assiégé par la plupart des amis de son maître, qui connaissent ou qui devinent le renversement des rôles : le favori les accueille, il leur sourit, il daigne se montrer gracieux, et finalement il

congédie son monde. La jeune esclave se présente les yeux baissés, et Micon reste seul avec elle. D'abord il lui promet la liberté, si elle veut déclarer à Dromo qu'elle renonce à son amour. — Mais lui Dromo, que deviendra-t-il ? — Il sera crucifié. — Jamais, jamais ! — Chloé, réfléchis donc. A la liberté que je te donne, j'ajoute une riche dot pour l'établir. — Mais Dromo, que deviendra-t-il ? m'accorderez-vous sa vie ? — Il sera crucifié et jeté aux lamproies. — O cruauté épouvantable ! Non, je ne saurais en supporter seulement l'idée. Arrière, arrière ! Je ne voudrais pas à ce prix d'un royaume. — Songes-y, ta liberté, une riche dot ! Et puis, si tu ne consens à m'obéir, tu partageras le sort de ton amant. Vous serez crucifiés tous les deux, et tous les deux jetés aux lamproies. — Horreur, horreur ! Pitié, pitié ! Épargnez-le, Micon ! Épargnez-nous. Songez au passé ; quel était votre père ! Et puis, craignez l'avenir. Craignez les dieux, Micon. Il en est, dit on, qui vengent les forfaits. — En vérité, tu déliras. Chloé, de rejeter mes propositions. Écoute, je t'aime ; de toi je puis faire ma femme. Dis-lui que tu renonces à son amour : tu seras heureuse et honorée. — O dieux, inspirez-moi. Eh bien, permettez-moi, Micon, de l'aller voir un instant dans son cachot, et après. — Après. — Après, je serai peut-être plus raisonnable. — Esclaves, qu'on obéisse à Chloé. »

« Vous devinez, monsieur Marchand, que c'est là une ruse de Chloé, et qu'elle médite quelque projet terrible. Cependant Micon, resté seul, répète sur la lyre les vers qu'il doit chanter au banquet en l'honneur de Marcellus. Tout à coup apparaît Dromo déchaîné : il s'avance à pas de loup. Le voilà qui contemple un moment sa proie, et il sourit de satisfaction. Le favori, qui aperçoit dans un miroir le sourire menaçant de son ennemi, est glacé de terreur ; les chants expirent comme un râle dans son gosier. Il est aussitôt terrassé, garroté, attaché à un pilier de la chambre, insulté, mutilé. Dromo lui coupe cette main qui tenait si bien la cravache ; il lui coupe encore le nez, il lui coupe les oreilles. Enfin, il embrasse à ses yeux Chloé, qui est revenue. »

« Bon, s'écria le touriste, je n'en suis pas fâché ; il a mérité ce qui lui arrive, cet affranchi qui a si vite oublié son ancienne condition. Votre drame tient ses promesses, monsieur Castaly ; et j'augure tout à fait bien de votre dénouement. Mais ne trouvez-vous pas que nous aurions quelque raison de boire un verre de bière avant le quatrième acte. » Le poète y consentit, il se désaltéra et se reposa un peu ; ensuite il dit gravement à Maxime-Célère : « attention, la pièce recommence.

Vous savez que l'on cite toujours le festin de Balthazar, et peut-être avez-vous entendu parler de celui où apparaît le spectre de Banko : eh bien, mon quatrième acte est un repas qui n'est pas sans rapport avec ces festins célèbres. Le sénateur Marcellus, le jour de son anniversaire, a réuni autour de sa table nombre de parents et d'amis ; mais une place reste vide, celle du favori, que le maître a fait chercher inutilement : car la porte de ses appartements était fermée ; et d'ailleurs Micon, bâillonné, ne pouvait répondre. Cependant le service continue ; on est triste. Marcellus est inquiet. Toup à coup, l'affranchi apparaît horriblement mutilé. Chacun des convives pousse un cri de surprise, d'indignation et de pitié ; le superbe patricien ne saurait se contenir. A peine a-t-il le temps d'ouïr quelques mots d'explication, il éclate : « Qu'on le saisisse mort ou vif ! Dix mille sesterces à qui le ramènera, mort ou vif ! Couvrez, volez ! » Il énumère tous les instruments de torture, il écume de rage, il tombe sur le lit qui lui sert de fauteuil. On se disperse, Micon demeure. « Ah ! mon ami, dit enfin Marcellus, combien, nous sommes aveugles dans nos vœux ! Avoue que les hommes, non moins que les dieux, se montrent parfois cruels en les exauçant. » Tandis qu'il plaint son affranchi, tandis qu'il le console par l'espoir de la vengeance, des hommes approchent portant un cadavre : c'est celui de Chloé ! Dromo, qui ne pouvait la sauver, a préféré, de concert avec elle, lui donner la mort ; quant à lui, on le poursuit partout sans parvenir à retrouver sa trace. « Oh ! je la retrouverai, moi, reprend, le sénateur furieux, dussé-je parcourir le monde entier à la tête des légions ! ».

Bravo ! bravo ! J'applaudis de toutes mes forces, monsieur Castaly. Vous m'avez annoncé un cinquième acte tenez, il me semble que vous, avez là un dénouement convenable.— Mais, monsieur Marchand, je sais mou, métier.— C'est juste, c'est juste. Qu'allais-je dire ? — Oh, j'aime, à vous voir parler aussi franchement : vous êtes parfaitement excusable. Au surplus, considérez vous-même. N'avons-nous pas besoin de savoir ce que devient le principal personnage, l'esclave fugitif ; ce que devient Micon : il n'est pas assez puni, lui qui faisait jeter si lestement des hommes aux lamproies ; ce que devient Marcellus, ce tyran domestique, esclave d'un affranchi, qui s'est livré aux amours contre nature ; ce que devient la villa et les campagnes attenantes : car la propriété doit suivre le sort du propriétaire ? Le rideau se lève. — Non, non ; achevons notre bière et fumons un cigare. Que diable ! Je veux un intervalle entre les idées, comme entre les choses ; et je crains furieusement la confusion pour ma tête. » Ils avaient pris le café,

puis le gloria, puis la bière à deux fois ; ils allumèrent un nouveau cigare, et le rideau se leva enfin sur le cinquième et dernier acte de *l'Esclave antique*.

Deux ans se sont écoulés, et les choses ont bien changé de face. Les nombreux esclaves qui exploitaient le domaine de Marcellus, ont été en partie mis à mort pour venger Micon ; les autres se sont enfuis, et sont devenus voleurs de grand chemin. Quant au favori, mutilé et hideux, il a perdu l'affection de son maître, et il a végété comme il a pu, jusqu'à ce qu'il réussît à faire repentir le voluptueux patricien de son abandon. Marcellus avait trempé dans une conjuration contre Auguste ; Micon, qui a été son confident, l'a trahi. Ce dernier paraît d'abord seul : il déplore sa destinée et il explique sa vengeance. Les brigands viennent ensuite, qu'il conduit au pillage : ce sont les anciens esclaves de cette villa, dont ils fouillent les ruines fumantes. Marcellus arrive bientôt : il cherche dans ses domaines un asile momentané contre la poursuite des prétoriens ; mais il ne trouve que la désolation, et de loin il aperçoit des visages sinistres. « Aux lamproies Marcellus ! » Le malheureux essaye de se dérober dans un massif d'arbres. Mais voici les soldats qui le relancent : ils le manquent, et se heurtent contre les pillards de Micon. Lutte et fuite. Tandis que soldats et brigands s'éloignent, l'ancien favori et l'ancien maître, qui cherchent également à éviter les prétoriens, se rencontrant tout à coup, poussent un cri d'étonnement et de haine. Cette scène, monsieur Marchand, m'a coûté un travail incroyable ! Vous figurez-vous les sentiments qui animent ces deux personnages ? Après des récriminations et des malédictions terribles, ils sont prêts à se jeter l'un sur l'autre, quand la garde se présente et les cerne de toutes parts. Micon, aussitôt, en montrant Marcellus : « C'est le conjuré, dit-il, et je vous le livre. » Et le patricien, en désignant l'affranchi : « Arrêtez cet homme, c'est le chef secret des bandits de l'Apennin. » En achevant ces mots, il se frappe d'un coup de poignard pour échapper à la clémence d'Auguste. Micon, dont la main droite a été coupée, s'écrie : « O vengeance de Dromo ! O vengeance d'un esclave ! Tu m'as donc envié jusqu'à la consolation de me donner la mort ! Puissent les dieux te confondre, Dromo ! — Dromo, reprend un soldat, qui relève Marcellus, Dromo ! Il a été tué en Germanie, dans l'armée d'Hermann en combattant contre Varus. Il maudissait notre empire, quand ce bras l'a frappé ! — Le sénateur expire en disant: Notre empire... Notre empire..., ne renferme plus.. que des esclaves..., et le plus puissant est aussi le plus misérable ! »

Tel était le cinquième acte. Le rideau était définitivement baissé ; mais le touriste resta quelque temps étourdi. Quand il vit que l'auteur n'ajoutait plus rien, il hasarda ses réflexions : «Vous avez fait un chef-d'œuvre, monsieur Castaly ! Je ne crois pas que l'on ait jamais donné de drame mieux composé, ni plus fort. —Vous plaisantez, monsieur Marchand : ceci n'est qu'une misérable ébauche ! —Ébauche, ébauche ! Shakespeare, si vanté...— Ne parlons pas des étrangers : chacun les juge à sa manière. Tenez, vous avouerais-je, mes préférences ? Je place d'abord Racine au premier rang des auteurs tragiques, puis Corneille, puis Shakespeare, immédiatement au-dessus de Victor Hugo ; enfin, Alexandre Dumas!— Diable ! mais cela vous regarde, vous autres. Quoi qu'il en soit, j'irai vous entendre ce soir. — Monsieur, puis-je vous offrir ? — Non, non, n'offrez rien ; j'irai à mes frais, et de plus je veux conduire au théâtre l'hôtel tout entier. Je connais les affaires, si je n'entends rien à la conduite d'un drame. Comment, vous avez dépensé tant d'argent et de temps même, vous avez couru toute la France, vous vous êtes imposé toute espèce de fatigues pour amuser le public, et vous vous contenteriez de récolter quelques stériles applaudissements ! Je payerai, vous dis-je, pour moi et pour tous mes convives d'aujourd'hui. Je crois faire par là deux bonnes actions ; d'abord, je reconnâtrai un peu tant de mérite, et ensuite je verrai une excellente pièce. Le poète acheva de boire sa bière, prit son chapeau et partit. Quant à l'ex-négociant, Marcellus, Micon, Chloé, Dromo, les amis, les clients, les esclaves, les bandits et les soldats romains, la villa incendiée et la désolation, du dernier acte opposée à la splendide campagne du premier, tout cela passa et repassa sans cesse dans son esprit jusqu'au retour de Henri Codeau. Le jeune homme revint tout harassé ; il était quatre heures du soir.

CHAPITRE VIII. LA PROMENADE. — UNE AUTOPSIE MORALE.

Maxime-Célère eut bientôt raconté à Henri Codeau ce qui lui était arrivé depuis le matin. Le jeune homme, à son tour, le corps étendu sur un sofa et tout en se reposant, expliqua à son compagnon de voyage de quelle manière il s'y était pris pour trouver le petit village de la Bourgogne dans l'immense cité de la Provence. Il interrompait de temps en temps son récit par les exclamations qu'avaient dû souvent lui arracher la fatigue et l'amour. « Faut-il que je l'aime ! En vérité, c'est de la folie ! Si au moins elle savait à quel point je suis obsédé de son image ! Mais, hélas ! elle ne soupçonne même pas que j'existe ! » Aurore Beauregard, il avait raison de le dire, était toujours présente à sa pensée ; mais si elle lui imposait tant de marches et de contremarches, en revanche elle le rendait infatigable.

La difficulté de l'entreprise était donc de mettre la main sur un homme de N. S. R. Notre patrie, sans doute, n'est pas attachée à la semelle de nos souliers, mais nous l'emportons certainement dans notre cœur ainsi que dans notre tête. Le jeune Champenois énuméra toutes les courses qu'il avait faites. D'abord il obéit avec un instinct admirable aux catégories d'Aristote, qu'il ne connaissait guère : il procéda par masse pour abrégé, et s'adressa tout de suite aux soldats de la garnison. — Sergent, dit-il à un assez vieux grognard, permettez-moi une question : D'où êtes-vous ? — D'Épernay, mon bourgeois, reprit l'autre, d'Épernay, dis-je en... — Bien ! je suis non moins que vous un mouton de la Champagne ; voilà donc, mon brave, que vous et moi nous sommes de vrais pays. J'ai un service à vous demander ; mais auparavant faites-moi le plaisir d'accepter une bouteille de ce bon vin d'Épernay, qui nous suit partout et qui a l'honneur d'être cosmopolite. » Le troupier hésita, craignant je ne sais quel hameçon sous l'amorce ; toutefois, comme il n'y avait point là d'infraction apparente à la discipline, il se ravisa et sourit d'avance à l'idée de retrouver, quant à lui, la patrie au fond de son verre.

Tout en buvant, Henri Codeau s'informa si la garnisonne comptait point un ou plusieurs soldats originaires de la Bourgogne. L'homme aux chevrons

tordit sa noire moustache abreuvée de mousse blanche, et répondit : « On est militaire, voyez-vous, mon bourgeois, mais on ne cesse pas pour cela d'être civil. Consécutivement j'ai une foule de connaissances et même parmi le beau sexe. » Là-dessus il commence une longue kyrielle de ses connaissances plus ou moins belles, avec des détails très-circonstanciés, comprenant les noms, les prénoms, les surnoms, les qualités et professions et les domiciles respectifs de chaque particulier ou particulière. Henri, impatienté, l'interrompit : « A votre santé, sergent, mais coupons court, je vous prie. Dites-moi si dans votre garnison vous avez un soldat originaire de la Bourgogne. — Non pas que je sache, sauf un petit fusilier qui a nom Carnaval. — Allons lui parler, si cela est possible. » Ils partent. Carnaval fut assez difficile à trouver. On but une autre bouteille, mais de Bourgogne cette fois. Le fusilier, qui était de Saône-et-Loire, déclara que dans toute la ville de Marseille, y compris sa garnison, il ne connaissait âme vivante du département de l'Yonne, si ce n'est pourtant un petit marchand de vin fort honnête homme, assez de ses amis, et qui vendait bien le meilleur Chablis de vingt lieues à la ronde. Il donna son adresse et ne manqua pas d'engager le bourgeois à goûter le Chablis quand il irait le voir ; il s'offrit même pour accompagner le jeune homme au besoin.

Henri remercia, content de l'adresse ; et il récompensa généreusement les deux troupiers. Mais avant de descendre à cette sorte de civil, il interrogea successivement les marins, les employés du chemin de fer, ceux de la poste et du télégraphe, et, variant ou plutôt perfectionnant sa manière, il résolut de consulter tour à tour deux individus du même corps mais de grades différents, l'un supérieur, l'autre inférieur, de façon qu'il ne laissât rien échapper dans ses investigations. Or il remarqua ceci avec une certaine surprise, à savoir que les petits sont plus curieux que : les grands, et généralement beaucoup mieux renseignés ; et que, s'ils sont inférieurs à leurs supérieurs, ce n'est pas d'ordinaire en complaisance. Après avoir frappé à la porte de toutes les administrations tant civiles que militaires, sans excepter la police elle-même, qui pourtant se pique en France d'être parfaitement instruite, il n'avait pas encore pu trouver ce bienheureux mortel qui portait N. S. R. en sa personne, et qui possédait le secret d'une si chère destinée.

Ce fut alors surtout que, brisé de fatigue et contrarié de toutes Ces démarches inutiles, il répéta plus fort que jamais ses exclamations habituelles. « Aurore, Aurore, ajouta-t il, quand donc tes beaux regards

viendront percer la nuit de mon cœur ! » Force lui fut d'en revenir au marchand de vin que lui avait dès l'abord indiqué le fusilier Carnaval. In vino Veritas, a dit Rabelais, ce qui signifie : dans le vin la vérité. Le jeune Champenois, dont l'éducation avait été fort soignée, comme on l'a vu, avait lu, sous les yeux de son précepteur, ce passage très-célèbre, mais sans le comprendre probablement ; il se le rappela à cette heure de recherches pénibles, et l'entendit à merveille. En effet, est-il rien que le vin ne puisse révéler ? Chacun use de cette liqueur ; l'honorable négociant qui la débite, est journellement en rapport avec toutes les classes de la société. La police boit comme le gibier qu'elle poursuit ; les marins, pour se rincer de temps en temps la bouche avec de l'eau salée, n'en sont que plus altérés quand ils arrivent au port. Que dire des gens qui portent l'épée ? Combien de duels et de tête-à-tête où l'on verse à flots le sang généreux de la vigne ! Henri Codeau eut encore le courage d'entrer aux *Vendanges de Bourgogne* et de boire un verre de vieux Chablis. Enfin il trouva au fond de ce verre le nom et l'adresse de la personne qu'il cherchait depuis si longtemps. Elle se nommait Marie-Eugénie-Gabrielle, femme Panier, née Bisson. Son mari, dont elle partageait le commerce et les travaux, était un fruitier établi dans un faubourg précisément à l'autre extrémité de la ville.

Le jeune homme partit à toute vitesse et à force de pourboire ; il eut au moins une chance, qui fut de trouver madame Panier dans sa boutique. La fruitière était une bonne ménagère de trente-cinq à quarante ans, toute franche et ne demandant qu'à parler. Elle épluchait des légumes qu'elle destinait, à l'étalage quand elle vit entrer ce chaland d'une nouvelle espèce, Marie ne comprenait rien à une pareille visite. Peut-être fallait-il au beau monsieur un magnifique bouquet ? Mais des bouquets, son magasin n'en tenait pas ! C'était à son voisin l'horticulteur qu'on devait s'adresser pour cela. « Madame, fit Henri Codeau avec une inquiétude bien facile à comprendre, vous êtes, m'a-t-on dit, de N. S. R., ? — Oui, monsieur, répondît madame Panier fort surprise. — Oui ! Dieu soit loué. « Eh bien, permettez-moi de m'asseoir. — Voici une chaise. Qu'y a-t-il pour votre service ? — Veuillez m'écouter, madame ; mais d'abord continuez, je vous prie, votre ouvrage ; que je ne vous empêche pas de vaquer à vos affaires ; vous pourrez m'entendre tout en travaillant. Au surplus, comme je serai un peu long et que je vous ferai perdre bon gré malgré votre temps, mon intention est de vous dédommager en conséquence ; ce sont là mes habitudes. » Après cette manière de préambule, les deux intérim cuteurs

furent plus à l'aise. Ce que c'est, pourtant, que d'être clair et de parler français !

Madame Panier reprit en souriant : « Allons, monsieur, allons, qu'il ne soit point question d'argent. Vous connaissez N. S. R. M'apporteriez-vous des nouvelles de mon pays ? — Sans doute, mais j'en viens aussi chercher. — Des nouvelles, chez moi ? Les nouvelles que je vous donnerai, seront déjà vieilles de dix ans et plus. — N'importe. Dites moi, avez-vous eu des relations avec la famille Beauregard ? — Beaucoup, beaucoup. Attendez ! Ma grand-mère était même petite cousine de la grand'mère de M. Beauregard. — En ce cas vous êtes encore parents. — Un peu éloignés. — Vous pouvez donc me donner des renseignements sur votre cousin ? — Parfaitement. C'était un digne homme, allez, le pauvre cher homme, de son vivant, car il est mort. — Je le sais. Et madame Beauregard ? — Une honnête femme, monsieur, une honnête femme, et qui a bien élevé ses enfants. — Je le sais. Mais quelle était la profession de M. Beauregard ? — Celle de maçon, d'abord, de maçon tout simplement ; mais il est ensuite devenu entrepreneur. S'il avait vécu plus longtemps, le pauvre cher homme, ses enfants seraient riches à l'heure qu'il est. Ah ! que je voudrais savoir ce qu'ils font, les enfants du père Beauregard ! — Je vous l'apprendrai. Avez-vous vu son fils ? — Si je l'ai vu ? Ah ! par exemple ! Il s'appelait, tenez, il s'appelait... — Hyacinthe. — Hyacinthe, oui, et il avait une douzaine d'années quand je quittai N. S. R. — Bon ! Pour la sœur... — Mademoiselle « Aurore. Oh ! la charmante petite fille. Je me la figure encore sur mon bras, là. J'allais souvent chez le père Beauregard, et j'étais fière de promener une si gentille enfant. — Ainsi la réputation dont jouissait la famille tout entière était... — Excellente, monsieur, excellente ! A preuve que jamais les Beauregard n'ont eu un procès à N. S. R. ni aux environs, quoique le père, comme entrepreneur, eût pourtant de nombreux intérêts à démêler avec les communes et les particuliers. Aussi le jour de sa mort, le pauvre cher homme, c'était une douleur générale, une douleur que... Tenez, je suis près de pleurer encore. — Attendez, pour cela. — Que voulez-vous dire ? monsieur, vous m'épouvantez. — Hyacinthe Beauregard, jeune architecte très-estimé à Lyon, vient d'être tué à Paris. — Oh ! — Il vient d'être tué à Paris en défendant sa sœur. — Sainte Marie ! — Et sa sœur est en ce moment à N. S. R. pour enterrer son frère mort, et veiller en deuil au chevet de sa mère mourante. — Grâce, pitié, monsieur ! Voilà d'affreuses nouvelles, monsieur, d'affreuses nouvelles ; néanmoins je vous remercie de

me les avoir apportées. Pauvre Hyacinthe, oh !... Et vous, mère Beauregard I. Mais surtout que va devenir Aurore ? »

Le jeune Champenois n'était que trop disposé à partager la douleur naïve de la brave fruitière, et ce ne fut pas sans avoir versé des larmes qu'il prit congé de madame Panier. Dès que Henri Codeau eut fini d'exposer le résultat de ses recherches, Maxime-Célère trouva qu'il n'avait pas tout à fait perdu ses peines. En réunissant ces nouvelles d'au moins dix années aux autres plus récentes, et en tirant de chaque renseignement toutes les lumières possibles, l'habile *terre-tour* se crut bientôt suffisamment édifié sur la famille Beauregard et même sur mademoiselle Aurore. Mais il ne savait quel moyen employer pour ménager la susceptibilité de son compagnon. Voici enfin de quel biais il essaya de présenter la chose. « Vous ne m'en voudrez pas, Henri, de vous dire franchement ce que je pense, Au contraire, monsieur Marchand, je me fâcherais plutôt si vous usiez avec moi du moindre détour. — Fort bien. Pourtant je dois vous prévenir encore que ce sont des conjectures, et que je me tromperai peut-être. — Mon Dieu, parlez, nous discuterons après. — Écoutez donc. Je plains beaucoup ces pauvres gens, je plains surtout mademoiselle Aurore ; qui survit seule et mal étayée à tant de ruines ; mais, écoutez-moi, une jeune personne de sa condition qui habite Paris, dont la mise est si soignée...Tenez, Henri... — Expliquez-vous, monsieur Marchand. — Je pense, je n'affirme rien. — Finissons-en.— Eh bien, c'est une modiste. — Aurore Beauregard une modiste ! — Oui, il y en a d'honnêtes, et de très-honnêtes. — Une modiste, Aurore Beauregard!...Je parierais vingt mille livres que non. »

Le millionnaire était offense : une rougeur subite et profonde colora longtemps son visage blême de fatigue ; néanmoins il réussit à se contenir. Après dîner, il se laissa conduire au spectacle, et il applaudit même sans effort aux beaux endroits de *l'Esclave antique*. Le lendemain, qui était le 13 mai, comme 1 lettre, envoyée de Dijon à Paris, ne pouvait avoir de réponse à Marseille au plus tôt que le 14, il fallut attendre ; et, pour tuer le temps, les deux voyageurs décidèrent qu'ils feraient une promenade aux environs. La ville de Marseille est sans contredit une des plus magnifiques ; sans sortir de ses murs il y a trop de quoi s'occuper agréablement l'esprit, non durant une journée seulement, mais toute une semaine au moins. Mais Henri Codeau ne se trouvait pas dans une assiette assez tranquille pour se livrer à l'admiration ; quant à Maxime-Célère, il avait déjà mainte et mainte fois visité les rues, les places, les promenades, les monuments et enfin les

statues dont s'enorgueillit à juste titre l'antique cité phocéenne. D'ailleurs ni l'un ni l'autre, quoique pour des raisons différentes, ne pouvaient rester en repos : voyager est encore une occupation. « A tout hasard, dit le jeune homme, et poussons droit devant nous. » Le hasard ou plutôt le cocher les conduisit hors de la ville, du côté de l'ouest et parmi la campagne. Ils allaient toujours silencieusement, ou n'échangeaient que des monosyllabes, quand, vers dix heures et demie du matin, ils virent poindre à l'horizon le clocher d'une localité à peu près inconnue, excepté de ses habitants : c'était la plus petite des seize communes qui composent l'arrondissement.

Rien de pitoyable comme les chemins aboutissant à ce village ! Étroits, mal tracés, ils accusaient encore l'incurie la plus naïve ; en un mot, ils étaient tout simplement impraticables. On y trouvait d'un bout à l'autre force ornières, et çà et là des trous plus profonds. Puis c'étaient des pierres trop grosses pour des pavés ou trop petites pour des cailloux, quelque chose qui glissait sous la roue, et parfois la faisait sauter. Le tout était entrecoupé de flaques, où l'eau croupissait d'un orage à l'autre, comme dans les citernes antiques. Point de ponts sur les ruisseaux, mais seulement des quartiers de rochers, jetés là par la Providence plutôt que placés à dessein, et sur lesquels les piétons passaient en chancelant, tandis que à côté s'imprimaient dans la boue les quatre pattes du bétail. L'ex-négociant fit encore remarquer au jeune Champenois les haies tantôt ambitieuses et avides qui mêlaient les passants et les dévalisaient ; tantôt ébréchées et même mutilées, par où pénétraient dans les propriétés voisines toutes sortes de maraudages. Puis il lui montrait les arbres mal venus, excoriés, abattus, dépérissants. « Voila, ajouta-t-il, qui est misérable ; mais c'est la loi. Il faut que les extrêmes se touchent. Avez vous jamais vu des villages moins heureux et moins civilisés que ceux des environs de Paris, y compris Saint-Denis malgré son oriflamme ? » Henri Codeau avait l'air d'approuver, mais il ne regardait pas. Ainsi la conversation n'était réellement qu'un monologue.

Enfin les voyageurs arrivèrent en dépit des chemins, et descendirent à l'auberge la plus propre. Il y eut alors je ne sais quel conflit d'accidents les plus extraordinaires. Des étrangers, venus pour ainsi dire des quatre points cardinaux, se rencontrèrent au Cheval-Blanc de ce village : selon toute apparence, ils n'auraient jamais dû se voir, et ils dînèrent ensemble sans aucun étonnement. D'abord, presque immédiatement après les deux premiers voyageurs, un homme entra qui pouvait avoir la soixantaine. Son

accent et, non moins que son accent, sa physionomie annonçaient même de loin un germain pur sang et de père et de mère. Il se plaignait de tout en France, mais il en voulait particulièrement aux routes, aux chevaux, aux voitures et plus encore aux conducteurs : si Français que l'on soit, on l'avouera néanmoins, un Allemand avait bien quelques raisons pour cela. S'étant laissé persuader de prendre la traverse pour couper au court, le voilà qui s'engage dans des voies carrossables à peu près comme celle qu'avaient suivie Maxime-Célère et son compagnon. De heurts en cahots, *mein hergolt* ! lune roue, la droite de l'avant, qui avait donné contre un moellon oublié par mégarde, s'était brisée sur place à deux kilomètres du village. « Vous avez eu bien du bonheur, fit l'aubergiste, de ne pas être blessé. — Tu ponheur, tu ponheur, reprit l'Allemand indigné, che fous en zouhaide tu bareil ! » Et il continua de plus belle à pester contre le conducteur, contre les chevaux, contre la voiture, contre les chemins, contre la France et contre les Français, qui, au lieu de déplorer son malheur, en prenaient occasion de plaisanter ; Pour l'apaiser, on lui montra la cuisine, et on lui parla de déjeuner.

Juste en ce moment, une troisième voiture se fit entendre. C'était un médecin qui accourait en compagnie d'un officier de police, pour procéder à l'autopsie d'une pauvre femme, morte la veille subitement. « Elle s'est tuée en tombant, n'est-ce pas, dit le médecin ? — Oui, monsieur, répondit l'aubergiste. Elle est tombée hier à sept heures et demie du soir, comme elle revenait de chercher de l'eau à la fontaine. Elle, avait ses sabots, ainsi que d'habitude ; mais ni bas, ni chaussettes : c'est une économie que s'imposent tous les pauvres en été ; et elle était la première à en donner l'exemple. Bonne Clairette ! — Clairette, qu'est-ce que cela signifie ? — Je m'écriais : bonne Clairette ! C'est qu'elle s'appelait Clairette de son vivant, la défunte. Clairette donc rapportait sa cruche pleine, une cruche de grés, monsieur le médecin, et presque aussi vieille que sa maîtresse ; voila que tout à coup l'envie lui prit de boire, et elle but chemin faisant. Mais alors qu'arriva-t-il ? Son sabot peut-être vint donner contre un rondin de fagot, qui traînait là d'aventure, et ce morceau de bois se mit en travers dans ses jambes ; ou bien, par suite d'un faux mouvement, elle craignit que sa cruche ne tombât, je ne saurais au juste vous en dire la cause ; toujours est il que Clairette et sa cruche furent jetées par terre, l'une d'un côté, l'autre de l'autre ; mais la cruche avait eu la chance d'aller se planter au beau milieu d'un gros tas de boue ; tandis que la vieille fille se brisait la tête contre une des bornes en

pierre de la fontaine.« Oh mon Dieu, fit-elle, ma cruche ! » Elle étendit la main pour l'atteindre, et rendit le dernier soupir. »

« Aïnzi, malcré le proferpe, hasarda le voyageur allemand, remis de sa mauvaise humeur à la vue d'une véritable infortune, malcré le proferpe, la grucheédait resdée indacde. — «Oui, répondit l'aubergiste, et même à demi-pleine ! —Mais, reprit le médecin,quel âge avait-elle celte femme ? — Soixante douze ans, que je crois, monsieur Donadieu, reprit l'hôtelier de village, qui ne sut bientôt plus à qui entendre. » Maxime-Cèlère se crut permis aussi de faire d'innocentes réflexions pour rompre la glace, et entamer peu à peu connaissance, à C'est de l'âge déjà, interrompit-il ; mais on a vu des gens plus chargés d'années, et qui ne succombaient pas si vite. Dites-moi, était-elle veuve, femme, ou demoiselle ? .— Demoiselle, elle est toujours restée demoiselle, continua l'aubergiste. C'est une histoire très-simple que la sienne, et l'on pourrait la raconter en trois mots. Orpheline de bonne heure et obligée de gagner son pain, elle faisait tous les métiers, prenant toujours le premier venu, selon les circonstances. Quant à son travail, elle le donnait sans réserve ; et, en revanche, elle se contentait du plus modique salaire. Pendant l'hiver, lorsque l'ouvrage manquait dans les champs, elle filait du matin jusqu'au soir, et sa lampe veillait bien avant dans la nuit. On ne sait de quoi elle a vécu ; un rien lui suffisait pour sa nourriture ; dans jamais avoir connu l'aisance, elle fut toujours assez loin de la détresse ; tous les ans, elle rendait encore à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu : deux tyrans entre nous qui ne nous laissent pas un instant de tranquillité ; en outre, plus d'un habitant de ce village a reçu de Clairette des services relativement considérables. Enfin, le bruit court, et je suis très-disposé à le croire, que la pauvrete a laissé juste de quoi se faire enterrer, une messe et le service compris, et que la somme a ce destinée était depuis huit jours déposée par elle dans des mains sûres, comme par un pressentiment de ce qui lui devait arriver. Ses voisins prétendent l'avoir entendue chanter peu d'heures avant sa mort, une de ces vieilles romances ou complaints dont elle conservait la tradition. Telle a été Clairette. Hier matin, une jeune fille qui était allée lui porter de l'ouvrage, lui ayant montré deux brins de paille en croix l'un sur l'autre, présage de mort dans nos campagnes : « Va, va, Catharina, dit-elle, c'est que je n'ai pas encore balayé. Il y a quarante ans que j'en vois comme cela tous les jours ! »

« Par curiosité ou par entraînement, tout le monde, l'aubergiste en tête, se rendit à la maisonnette qu'avait habitée la défunte. On voulait voir une autopsie, spectacle que l'on ne rencontre pas tous les jours ; on voulait surtout contempler cette misère admirable. La première chose qui s'offrit d'elle-même au regard des curieux, ce fut la cruche de grès, intacte et transformée en bénitier. Une branche de buis y trempait : l'aubergiste la prit, et il en aspergea Clairette. Ce brave homme ne put s'empêcher de pleurer quand on découvrit le cadavre ; les autres assistants restaient là indifférents et l'œil sec. Le médecin s'occupa immédiatement du procès-verbal ; l'homme d'outre-Rhin semblait analyser la physionomie du sujet qu'il avait devant lui ; quant à Maxime-Célère, il étudiait tour à tour chacun des personnages de cette étrange scène, et flairait particulièrement sous l'enveloppe germanique quelque chose comme une individualité phénoménale. Seul, Henri Codeau, après un léger mouvement de compassion mécanique, ou plutôt instinctive, se montra tout à coup désintéressé et distrait. La pauvre femme était étendue sur un grabat ; une blessure énorme saignait encore aux tempes ; ses membres, maigres et allongés, se dessinaient sous une mauvaise couverture ; point de roideur encore, nulle contraction hideuse. La figure était ovale, l'angle de la face médiocrement ouvert, le front petit et encadré dans deux bandeaux épais de cheveux gris ; enfin les traits exprimaient d'une manière frappante cette résignation douce et presque reconnaissante des personnes qui croient expier des fautes imaginaires. Le touriste, en songeant à cette existence toute de sacrifices, que n'avait traversée aucune passion, sans joie, sans amour, sans famille, où le bonheur, s'il y en avait eu, n'était que négatif, et où n'avaient relui ni fêtes ni honneurs, se sentit poindre au cœur je ne sais quelle douleur amère : Ainsi va la brebis, pensat-il, du bercail à l'abattoir » A peine cette comparaison venait-elle d'éclorre spontanément dans son esprit, qu'elle éclaira pour ainsi dire la physionomie de la morte, « Eh mon Dieu ! fit-il tout haut, voilà vraiment une bonne figure de mouton ! » Le voyageur allemand crut devoir employer, un plus noble style ; et pour, cela il ne vit rien de mieux que de citer un vers très-connu de Virgile, dont il changea seulement une épithète :

Vitaque cum gemitu fugit haud irata sub umbras.

« Non, il n'y a boint te golère zur ze fiçage ; mais zeulement un beu t'inquiédute et te recret. — Oh ! s'écria l'aubergiste, elle n'a rien regretté, Clairette, rien que sa cruche peut-être ; mais sois tranquille, va, pauvre femme, ta cruche est saine et sauve. » En achevant ces mots, il se mit à pleurer abondamment.

L'autopsie terminée, le procès-verbal parafé, on rentra pour déjeuner au Cheval-Blanc. Pendant le repas, la conversation alla bon train, et les folies du meilleur aloi y furent débitées d'une façon si raisonnable, que Henri Codeau lui-même n'y put tenir, et se laissa arracher pour un moment à sa tristesse. L'Allemand, à la citation latine, qui avait pris quelque chose comme un rôle dans l'affaire de l'autopsie, voulut se grandir encore dans l'estime d'une société que lui avaient improvisée ses hasards et ses accidents : est-il rien, en effet, dont un habile homme ne puisse tirer parti ? Il se nommait Conrad Grübler, et il raconta que, parti de Goettingue, où il professait la philosophie, il était venu en France remplir une mission scientifique. Il avait visité tour à tour et étudié dans la dernière analyse les anciennes universités de France, ainsi que les académies nouvelles, comparant les unes aux autres, et constatant partout, au centre comme à la circonférence, l'action de ces foyers intellectuels. Son intention était de revenir à Goettingue, chargé de matériaux pour un grand ouvrage qu'il publierait prochainement en Allemagne, sur les moyens de mettre sa patrie à la tête de l'instruction publique en Europe. L'ex-négociant attrapa sur ce point le professeur en mission, et donna le ton aux autres convives. « C'est-à-dire, monsieur le docteur, fit-il, car vous êtes aussi docteur, vous monsieur Grübler, c'est-à-dire que vous vous proposez tout simplement de dépouiller notre pays au profit du vôtre. Vous nommez cela une mission ; mais je l'appelle, moi une invasion ! — Oui, vous avez raison, ajouta le médecin ; et ce qu'il y a de plus curieux, dans un pareil projet, c'est que l'honorable monsieur Grübler ose l'avouer ! — Oh ! s'écria le jeune Champenois, on ne vous laissera pas faire, messieurs les Allemands, la France se vengera, attendez-vous-y ; la France se vengera. »

Le flegme germanique ne fut pas de trop pour résister à cette charge de raillerie gauloise ; néanmoins Conrad Grübler ne sourcilla pas ; peut-être après tout le bon docteur prit-il ce persiflage trop réel pour des compliments du meilleur aloi : chaque pays n'a-t-il pas sa manière de complimenter, comme celle de se vêtir ? Quoi qu'il en soit, continuant avec le même

calme, il s'adressa au médecin qui, à cause de sa profession, paraissait avoir fait des études, au moins élémentaires, de physique et d'histoire naturelle.

« Fous zajez gu'il y a bour le dope drois zordes te derrains : les derrains brimitifs, les derrains zétimendaires et les derrains bludoniques. Eh pien, il ya bour les itées au moins drois zordes te terrains »

L'autre resta interloqué, Maxime-Célère sourit du bout des lèvres, et Henri Codeau s'apprêta à rire tout haut. Le philosophe poursuivit, et déclara que dans les populations par lui visitées il avait recherché précisément ces différentes couches d'éléments immatériels, tantôt en interrogeant les hommes, tantôt en étudiant leurs livres : « Denez, ajouta-t-il, fous afez vait une audopsie vycigue, et moi che fais vaire une audopsie morale. » La France se vengera, murmura le millionnaire champenois ; puis il dit quelques mots à voix basse à l'aubergiste, qui comprit vite et trempa avec empressement dans le complot. On vit bientôt venir un panier complet de bouteilles, qui étaient pour la plupart remplies de Champagne. Ce jeune homme n'avait qu'une arme, à la vérité toute-puissante, mais à laquelle il recourait sans cesse, c'était le vin : il s'en était servi avec ses parasites, il s'en était servi avec Maxime-Célère, il s'en était servi la veille encore, Dieu sait avec quel succès ! dans son expédition à travers les faubourgs de Marseille. Pour le quart d'heure, il ne voyait rien de mieux pour avoir raison du présomptueux allemand. Ces dispositions, Henri Codeau les devait d'abord à sa patrie, puis à sa fortune, à son éducation encore, et enfin aux inspirations du moment.

Cependant le docteur Conrad Grübler avait procédé à son autopsie morale. Comme le fait est assez important, il convient d'en conserver la date : c'était le 13 mai 1859. On ne peut que résumer son discours qui fut très-long et en fort mauvais français. Clairette, puisque ainsi se nommait la pauvre femme, était parvenue à l'âge de soixante-douze ans : donc elle était née vers 1787. Un médecin compterait, pèserait, classerait les différents corps, gaz, liquides ou solides, qui se sont réunis et divisés, rangés, et dérangés, combinés, convertis, métamorphosés durant ces dix périodes de sept ans, pour donner, comme résultantes, les divers réceptacles habités successivement par l'âme de la défunte ; il dirait les harmonies, les péripéties, les crises, les chocs de tant d'atomes, et enfin le trouble qui a détraqué le cerveau, qui a fait broncher le pied, et qui a précipité par terre ce ruineux édifice. Conrad Grübler, qui se pique d'être docteur, sinon médecin, d'écrira les idées, notera les sentiments et constatera les volontés de cette

femme ; en un mot, il étalera sa vie tout entière, comme s'il avait été son compagnon inséparable et son témoin de chaque jour, ou plutôt comme s'il lisait actuellement dans le livre du jugement qui contient, enregistrées depuis notre naissance jusqu'à notre mort, non-seulement nos actions les plus cachées, mais nos pensées les plus secrètes et les plus indifférentes. Les astrologues sont obligés de recourir à des calculs d'horoscopes : il suffit aux docteurs véritables, d'une date seulement. Cuvier, chez les Français, a retrouvé des animaux antédiluviens par l'étude du plus simple de leurs débris ; mais on verra bientôt chez les Allemands quelque chose de plus fort : des historiens y découvriront les faits privés et publics des peuples les plus, inconnus, par l'inspection d'un fragment quelconque de leur chronologie.

Maxime-Célère était littéralement ahuri. « Celui-ci est encore plus impertinent que moi, murmura-t-il entre ses dents. » Son jeune compagnon porta une santé au docteur avec un enthousiasme légèrement ironique : « Allons, monsieur, voici de bien graves questions ; allumons la lanterne, je vous prie. » L'aubergiste remplissait les verres au fur et à mesure qu'ils se vidaient, sans tenir d'autre ordre ni symétrie : de temps à autre il était stimulé par Henri Codeau, qui, par un clin d'œil et quelquefois par des avis plus explicites, attisait un zèle déjà trop enflammé. Le touriste devina vite l'intention de son ami ; il fallut plus d'une rasade au médecin pour comprendre tout à fait ; quant au professeur de Goettingue, qui trouvait bonne cette liqueur étrangère, et qui était d'ailleurs altéré par son éloquence même, il n'y soupçonna pas malice, et but comme un Polonais tout en mangeant comme un Allemand.

Après une copieuse libation, le philosophe n'en poursuivit que de plus belle son autopsie morale. Clairette naît donc en 1787 et dans une profonde misère De cette triste circonstance voici deux preuves : les temps d'abord, qui étaient à peu près durs pour tout le monde ; et en second lieu le caractère de cette femme : sa timide résignation est sans doute la conséquence de l'oppression primitive. Le père de Clairette se nommait Pierre, nom très-commun dans la basse classe ; c'était un ouvrier joueur et débauché : les faits qui sont déjà connus et ceux qui vont l'être, justifient amplement une pareille conjecture. Quant à la mère, elle portait le même nom que sa fille : créature douce et inoffensive comme elle, mais inférieure pour l'intelligence ; le sort de l'une et de l'autre suffit pour les apprécier : la mère se brisa promptement contre les difficultés de l'existence. Mais que

devint l'enfant ? Mal nourrie par des mamelles arides, elle fut bientôt sevrée : les larmes amères qui s'étaient mêlées à son lait, vinrent encore tremper son pain. Jusqu'à l'âge de sept ans, la petite eut sous les yeux le plus hideux des spectacles : un père ivre, une mère battue, la faim et le dénûment accroupis au foyer sans feu, et la maladie qui ne sortait guère de la maison. Un jour que l'ouvrier, gorgé de vin, s'était oublié jusqu'à battre sa femme à jeun et malade, celle-ci outrée de désespoir s'écria : « Maudit soit le jour où l'on me conduisit à l'autel ? — Maman, reprit aussitôt la petite, est-ce que j'irai moi à l'autel ? Non, n'est-ce pas, maman, je n'irai pas ? » L'enfant était dans sa huitième année : son père furieux lui appliqua un vigoureux soufflet, qui faillit la renverser par terre. Dans les mois qui suivirent, la mère mourut, et Pierre abandonna sa fille : ses passions et ses remords le livrèrent à toutes les funestes résolutions du désespoir ; il périt probablement dans les tourmentes révolutionnaires. Ces faits sont non-seulement possibles, ils sont vrais nécessairement : c'est à la lumière logique que je les aperçois, clairs et distincts, comme s'ils avaient lieu encore.

Tandis que le docteur articulait et appuyait en prononçant ces derniers mots, le médecin, par jalousie, se donnait des airs d'incrédule ; mais le jeune millionnaire, de plus en plus ravi, ne se sentait arrêté par aucun doutes « Pour clore la septième année, s'écriait-il, je bois à la santé de Monsieur le docteur Conrad Grüber. Vivat, ajouta-t-il, vivat ! Pour lui point de passé et point d'avenir ; tout est présent, comme pour Dieu même. »

On fit mine de boire, mais l'intrépide philosophe de Goettingue était et se montra tout à fait réaliste. Après qu'il se fut largement humecté le gosier, il continua plus ardent et plus confiant que jamais. Jusqu'ici point d'idées, mais des sentiments confus, la plupart sombres, et une volonté bien arrêtée chez la petite bergère, celle de ne contracter aucun mariage, dût un roi même lui offrir sa main. L'orpheline fut recueillie par une vieille veuve, dont tous les proches parents étaient morts : Clairette n'avait personne dans la famille de son père ou de sa mère, qui fût assez riche pour se charger de son enfance. Sa protectrice vivait seule, et filait du matin au soir, faisant cuire des pommes dans l'âtre ou chantant d'une voix chevrotante : on peut voir dans les mœurs de la défunte et dans son genre de vie, comme dans un miroir, ce qui se passait alors sous ses yeux ; enfin cette bonne vieille traitait assez doucement la petite fille. Celle-ci s'étonna, regarda autour d'elle, sourit bientôt, et prit goût à ce nouvel état. Elle eut deux habits, un

pour les jours ordinaires et un autre pour les dimanches et les fêtes ; elle apprit à chanter, à faire cuire des pommes, à filer ; elle allait chercher la besogne et la remportait, elle puisait de l'eau à la fontaine dans une cruche de grès : autrement aurait-elle conservé une cruche de grès elle-même, quand tout le monde au village en avait de si belles en faïence ? Pendant l'été elle m'en ait aussi paître une chèvre, dont elle partageait le lait avec sa mère adoptive. C'est ainsi qu'elle atteignit sa quatorzième année, époque où elle fit sa première communion, un peu avant de perdre la brave femme qui l'avait élevée : le concordat venait d'être signé par Bonaparte et le pape Pie VII, en 1801. Durant cette période, quelques idées sont écloses dans le cerveau de la jeune fille : Clairette a vu bon gré mal gré, de loin si l'on veut, des bouleversements d'empires, des révolutions dans la religion et dans l'État ; elle a entendu parler de consuls et de rois ; ses yeux se sont élevés peu à peu vers le ciel immense pour y chercher un Dieu ; les principales nations de l'Europe lui sont au moins connues de nom ; mais surtout son parti est pris : elle continuera à vivre comme elle a vécu avec la vieille femme qui s'est montrée si bonne. Voilà encore sept ans étudiés : l'analyse pourrait être poussée plus loin ; mais ces détails ne sont pas nécessaires à des gens qui comprennent à demi-mot. « Bravo ! bravo ! fit encore Henri Codeau. Toutefois sept ans cela altère furieusement les traits et le gosier ; en conséquence de ces prémisses je conclus à une halte auprès d'une fontaine de Jouvence, comme celle-ci, par exemple. » Et le jeune homme provoqua par un toste l'intrépide champion de l'hégémonie germanique.

M. Grübler, bien désaltéré et presque rajeuni, reprit sans hésiter ses déductions et sa biographie. La succession de la vieille ne valait guère la peine de la recueillir : cependant elle fut disputée comme une riche province. Tout, jusqu'aux haillons et aux guenilles, fut partagé ou plutôt déchiré entre d'arrière-petits cousins que la pauvre femme n'avait jamais connus, et qu'elle aurait certainement évincés par un testament olographe, si elle avait su tant soit peu écrire. C'est à peine si Clairette put obtenir un tour usé, une que nouille vermoulue et là cruche de grès qu'elle a conservée toute sa vie ; puis elle fut chassée ignominieusement, c'est-à-dire congédiée comme on sait le faire à la campagne. Elle se réfugia chez un fermier de l'endroit, qui avait besoin d'une servante. Voilà comment les choses se sont passées nécessairement, je le répète : il n'y avait pas moyen qu'elles prissent une autre tournure. Dans cette nouvelle position, la jeune fille travailla tant qu'elle voulut, tantôt à la maison et tantôt dans les

champs, conduisant les chevaux, chargeant les voitures, renouvelant la litière des bœufs et tirant les vaches soir et matin. Tout ce qui grouillait dans la basse-cour, tout ce qui criait dans l'écurie, porcs, moutons, oies, canards, dindes et poules, étaient immédiatement sous ses lois et n'obéissaient qu'à demi. Il serait facile de dire le nombre et les heures de ses repas, ainsi que les mets qui les composaient, tant pour les jours de fêtes que pour les jours ordinaires ; mais la science ne descend pas jusqu'à de semblables détails ; et d'un autre côté, ce qui peut se sous-entendre, doit être rigoureusement passé sous silence. Tels furent les soins où s'écoulèrent six années, à partir de la quatorzième : il n'y eut jusque là point d'autres événements que le retour périodique des saisons. Mais au mois de juin qui suivit la sixième année, l'uniformité de cette existence fut tout à coup rompue par un choc imprévu et terrible ; après lequel la jeune servante dut absolument changer de route.

Clairette et un domestique de la ferme rentraient du foin par une belle journée. Ce garçon, depuis quelque temps, trouvait le jeune servante fort de son goût ; mais jusque-là, pour une raison ou pour une autre, il n'avait osé le lui dire. Ce jour-là, l'odeur des foin, la fenaison même qui dispose l'esprit à une gaieté plus expansive, la saison enfin et le soleil, et je ne sais quoi encore le tentant, il devint tendre, il se rapprocha, il parla de mariage, il déroba un baiser, il devint tout à coup entreprenant. « Dis-moi, comment t'appelles-tu ? » s'écria Clairette, frémissante sous l'étreinte. — Est-elle folle ! répondit l'autre. Mais tu sais bien qu'on me nomme Pierre. — Oh ! c'est le nom de mon père ! » La pauvre fille en même temps poussa un grand cri, qui donna l'alarme à toute la ferme. Qu'est-ce donc que Pierre lui avait fait entrevoir de si terrible ? Vous n'y êtes pas. Clairette avait revu ou cru revoir, malgré tant d'années de distance, son père brutal, sa mère battue, et une orpheline délaissée dans la misère ; et de plus il lui semblait apercevoir dans l'avenir ce même Pierre, cette même Clairette, cette même orpheline, ce même groupe enfin de trois misérables renaissant toujours dans un enfer éternel. Voilà le spectacle qui lui avait arraché ce grand cri, cause de terreur pour toute la maison. Le lendemain, avant midi, Clairette avait demandé son compte et quitté la ferme. Une petite chambre était à louer à l'autre extrémité du village, celle même où elle est morte ; elle la prit aussitôt, et son déménagement ne fut pas long : le mobilier ne se composait que de quelques hardes, de la cruche citée plus haut, et du vieux tour à filer armé de sa quenouille.

Cet exposé d'une existence reconstruite en quelque sorte par un procédé logique parut si vraisemblable et si lumineux aux trois railleurs, qu'ils furent peu à peu éblouis, et, par suite de leur enthousiasme, ils applaudirent à outrance. On but d'autant. Conrad Grüber avait conquis son auditoire ; sa tâche devenait plus facile ; il ne mit plus de méthode dans son récit et n'attendit plus ses périodes de sept ans pour vider son verre. Aussi, le Champagne aidant, et excité d'ailleurs par une audace déjà accélérée, s'éleva-t-il, au risque d'être précipité dans les abîmes du ridicule, jusqu'aux hauteurs les plus transcendantes de la spéculation philosophique. Clairette, de l'âge de vingt et un ans jusqu'à celui de soixante-douze, c'est-à-dire pendant l'espace de cinquante et une révolutions de la terre autour du soleil, laissa couler, sans trop y songer et presque avec indifférence, les flots si mobiles de l'immobile-durée, s'occupant de son village, et quelquefois apprenant comme par un écho lointain les événements des deux hémisphères, félicitant les heureux, plaignant l'infortune des autres, mais recevant à son insu dans son esprit et dans son cœur l'impression plus ou moins nette de ce qui arrivait quelque part en ce monde. Notre âme, en effet, est un livre (« Diable ! dit tout bas le touriste, aurait-il deviné ou m'aurait-il soufflé un chapitre de mon supplément à la Bibliothèque des chemins de fer ? C'est étonnant comme on se rencontre entre Allemands et Français! ») est un livre où est écrite, la plupart du temps vaille que vaille, l'histoire de notre époque. Il reste à mentionner un dernier cri arraché par la passion à cette nature si calme, si douce, et qui est restée si longtemps dans la résignation et le silence ; ensuite viendra le résumé abstrait et pour ainsi dire là formule philosophique de cette individualité. On se trouvait en 1815, année triste, mais chère aux poètes et aux romanciers. La défaite de Waterloo retentit douloureusement dans toute la France. Clairette apprit, toujours en allant puiser de l'eau à la fontaine, la mort de ce Pierre, de ce garçon de ferme, qui aurait voulu jouer au mari avec elle : « Ah ! » fit-elle en cachant une larme ; et elle s'assit sur la borne près de l'endroit où elle est dernièrement tombée. Cette offense, qui lui avait d'abord semblé si amère, lui avait sans doute laissé un doux souvenir.

Semblable au roseau de la fable, qui plie sous l'orage, cette pauvre femme survécut ainsi aux catastrophes où avaient succombé des rois et des empereurs. Quoique ignorante et sans la moindre éducation, elle participa néanmoins, dans une certaine mesure, à tous les progrès du siècle. D'abord son horizon borné par le ciel immense, la France ensuite, puis l'Europe,

enfin les cinq parties du monde se gravèrent dans sa mémoire successivement et par la force même des choses. Le sucre des Antilles, le café de l'Arabie, le coton, la soie, les produits de chaque climat, vinrent pour ainsi dire d'eux-mêmes la nourrir, la vêtir et l'abriter contre les intempéries des saisons. Les baleines de son parapluie ne lui parlèrent-elles pas des océans hyperboréens ? Elle vit les aérostats, elle vit les chemins de fer, elle vit les télégraphes électriques, elle vit les innombrables inventions de la science et de l'industrie modernes. Sur l'âme, sur Dieu, sur le monde métaphysique et invisible, elle en savait autant que les plus fameux docteurs en Sorbonne et même qu'un professeur de faculté qui commente Aristote à l'université de Göttingue, Ajoutez qu'à cette ignorance profonde et réelle se réunissait chez l'humble paysanne la modestie la plus socratique : Cette bonne Clairette avouait sincèrement, quand on le voulait, qu'elle ne savait rien. Elle était donc la plus sage, sinon de tous les hommes, au moins de toutes les femmes, c'est-à-dire, suivant l'oracle de Delphes, la plus savante. En résumé, de même qu'un simple sou de cuivre porte, tout comme une orgueilleuse pièce d'or, la date, l'exergue, la tête du... du...

Conrad Grüber n'acheva pas ; il bégayait déjà depuis quelque temps. A ces mots : « *la tête du...* » il roula sous la table la tête la première. Les esprits matériels du Champagne avaient triomphé de la raison immatérielle du sublime docteur. Après cette victoire, Henri Codeau, comme Philippe de Macédoine après la bataille de Chéronée, se leva tout joyeux et s'écria : « *Fous afez voit une audobsie vycique et moi che fais vaire une audobsie morale ! Ah ! oui, continua-t-il, elle est morale, votre autopsie, je vous en félicite ; et vous pourrez vous en glorifier à l'université de Göttingue, lorsque vous serez de retour en Allemagne, »*

CHAPITRE IX. SÉPARATION. — LES DIEUX ET LES DÉESSES.

Le jeune millionnaire était subitement parti de Marseille à toute vitesse ; mais il arriva à Paris, en esrit du moins, bien avant la locomotive. Les grandes et les petites stations paraissaient et disparaissaient sans qu'il daignât les regarder, loin d'y vouloir descendre ; il n'apercevait qu'une rue et un hôtel (il en était pourtant à une distance raisonnable), c'était l'hôtel de M. Bernard Lopez et la rue Laffitte, à Paris, où il brûlait de se trouver. Qu'était-il donc survenu ?

Le 14 mai, d'assez bon matin, quand Henri dormait encore, épuisé qu'il était des fatigues de la veille et de l'avant-veille, son garçon, celui que l'on appelait Jean et qui ne s'appelait pas Jean, pour venger sans doute sa trop brusque secousse de l'autre jour, était venu frapper à la porte du jeune homme, et, trouvant l'occasion favorable, y avait à son aise tambouriné sur toute la gamme. « Qui est là ? fit le voyageur à moitié endormi. — Moi, reprit le domestique, moi, Jean, vous savez, ou plutôt non, vous ne savez pas. — Que voulez-vous ? — J'apporte une lettre. — Une lettre, ah ! — Oui, très-pressée. » La porte s'entre-bâilla, et le malin picard de Picardie passa en souriant une lettre sur laquelle, en effet, à l'adresse on avait ajouté ces deux mots en caractères plus gros et plus lisibles : Très-pressé. Elle n'en était pas venue plus vite d'une seconde, mais l'intention flatteuse fit plaisir au destinataire. « C'est de Paris, » dit-il après en avoir examiné les timbres, et il lut ce qui suit :

« Monsieur,

J'ai reçu le 11 du courant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous y demandiez des renseignements et des détails sur ce malheureux duel dont j'avais résumé si brièvement l'histoire dans les bornes étroites d'un fait divers.

Je n'ajouterai, dans ma réponse à votre lettre, monsieur, malgré toute ma bonne volonté, que fort peu de choses aux circonstances déjà mentionnées

dans le journal. Cette affaire est mystérieuse autant que déplorable ; il est ici des secrets qui n'appartiennent qu'aux intéressés et peut-être aux témoins : chercher à les pénétrer ne serait ni délicat ni facile, a Je vous livrerai donc, tel quel, ce que j'ai pu recueillir ; de ces données, sans doute, vous tirerez des lumières que je ne possède pas moi-même.

Le duel a eu lieu le 8 du courant, à deux heures et demie du soir, dans le bois de Vincennes et en présence de témoins. Celui des deux adversaires qui se regardait comme l'offensé était M. Hyacinthe Beauregard, que vous connaissez apparemment ; quant à son antagoniste, nommé Achille Lopez, c'est le fils d'un homme d'affaires très-riche et bien connu à « Paris, M. Bernard Lopez, qui demeure rue Laffitte, n° 16, Les témoins de M. Achille Lopez ont déclaré à M. Garnier, commissaire de police, s'appeler l'un Gustave des Houillères, et l'autre Arthur Marny ; ils sont très-jeunes et étudient encore le droit. Ceux de M. Hyacinthe Beauregard ont signé du nom de Claude Giraud, étudiant en médecine, et d'Auguste Dimanche, sergent au premier régiment de grenadiers.

Les deux champions furent placés l'un en face de l'autre, à vingt pas environ de distance. Comme c'était un duel au pistolet, on convint qu'ils marcheraient en avant et qu'ils tireraient à volonté, Le signal est donné ; les voilà qui se cherchent ; et presque au même instant les deux armes s'abattent. Mais un seul coup partit ; le pistolet de M, Beauregard avait raté, Ce jeune homme, atteint en pleine poitrine parla balle de M. Lopez, tourna sur lui-même, puis tomba en poussant un profond soupir. Les témoins racontent qu'il eut à peine le temps de prononcer le nom de sa sœur et de sa mère ; la mort s'était déjà emparée de lui. On ne transporta qu'un cadavre à la voiture. Mademoiselle Beauregard, sœur du jeune homme qui venait d'être tué, se trouva, je ne sais comment, à la sortie du bois, sur le chemin qu'avait pris le triste cortège. Il y eut une scène indescriptible de douleur et de désespoir. On dit qu'elle a demandé et obtenu, après les formalités d'usage, l'autorisation de ramener le corps à N. S. R., lieu de naissance du frère et de la sœur. Le bruit court que M. Beauregard, en se battant contre M.Lopez, ne cherchait qu'à venger une de ces offenses pour lesquelles la « justice ordinaire et les tribunaux paraissent insuffisants.

Je voudrais pouvoir préciser davantage et vous expliquer les vrais motifs de ce duel, mais c'est déjà beaucoup que j'aie rapporté des rumeurs peut-être sans fondement. Quoi qu'il en soit, veuillez avoir pour agréable le zèle avec lequel je suis, etc., etc. »

Pendant la lecture de cette lettre, lecture qui avait à peine duré un moment, Henri Codeau avait changé plusieurs fois de visage et de couleur. Cet Achille Lopez, qui venait de tuer le frère de mademoiselle Aurore, il le connaissait, il l'avait vu et à Paris et dans ses propriétés, en Champagne. Des relations d'affaires avec le père et un certain commerce de plaisir avec le fils l'avaient peu à peu introduit dans cette famille, qu'il avait assez fréquentée pour apprécier mademoiselle Cornélie, jeune et jolie personne, mais enlaidie et comme défigurée par les vices de la vieillesse, la duplicité et le calcul. Quant, à Achille lui-même, c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, grand et bien fait, avec tous les défauts et toutes les qualités d'un fils de famille puissamment riche. Telle était l'idée qu'en avait conservée Henri Codeau, et il se rappelait encore qu'il avait, en novembre dernier, chassé avec lui dans les Ardennes. On aimait à le voir manier un fusil pour l'armer, pour le désarmer, pour le mettre en joue et pour tirer ; ces divers mouvements s'exécutaient, sous ses mains, avec une rapidité, une précision et une grâce remarquables ; le gibier, qu'il ne manquait presque jamais, était ordinairement touché par lui au bon endroit et dans les formes. Achille Lopez se donnait en outre comme très-fort au pistolet. Il était donc évident qu'Hyacinthe Beauregard, en venant se mesurer avec un tireur aussi sûr de lui-même, était une victime désignée d'avance et amenée à la mort.

Ce qu'il y avait en vérité d'extraordinaire, c'était le rapprochement fatal de ces deux hommes, également quoique diversement à plaindre. L'un vivait à Lyon et l'autre à Paris, mais ils étaient encore plus éloignés par leur condition et leur fortune. Et puis, mademoiselle Aurore, sœur d'Hyacinthe Beauregard, n'était pas pour Henri Codeau un moindre sujet d'étonnement. Comment se trouvait-elle en ce moment hors de N. S.R.? Avait-elle des motifs légitimes pour armer ainsi le bras de son frère ? Ce dernier, lui-même, qui montrait tant de courage, avait-il si peu de raison ? Il est vrai, M. Achille Lopez était un coureur de bonnes fortunes, et mademoiselle Aurore était extrêmement jolie ; mais se bat-on pour une fille qui se vend ? Aucun parent ne se présente pour prendre sa défense ; ou, si dans la famille il se rencontrait un homme qui eût à la fois et tant de cœur et tant d'impudence, personne, suivant toutes probabilités, ne voudrait lui servir de témoin.

Cette lettre ne fit donc qu'irriter davantage la curiosité de Henri Codeau ; il ne put rester plus longtemps à Marseille. Après quelques mots d'explication, il prit congé du touriste. Celui-ci s'efforça, mais inutilement, de le retenir, en lui promettant de l'accompagner peut-être encore jusqu'à

Paris, en se mettant de nouveau à sa disposition pour l'aider dans ses recherches, en lui offrant de tempérer, par son expérience et sa gravité, ce qu'il y aurait d'outré sans doute et de trop prompt dans les élans du cœur et dans les inspirations de la jeunesse. Henri sentait bien qu'il commettait une folie, mais, précisément à cause de cela même, il n'en était que plus pressé à se débarrasser d'un témoin incommode. « Non, monsieur Marchand, reprit-il, ne vous attachez pas à suivre ainsi tous mes caprices. C'est déjà trop que vous ayez bien voulu venir avec moi jusqu'à Marseille. — Puisque vous voulez me quitter absolument, Henri, laissez-moi au moins votre adresse. — J'aurais prévenu votre demande, monsieur Marchand, mais j'ignore moi-même où je descendrai. Si vous avez la bonté de m'écrire à Paris, envoyez-moi vos lettres poste restante. » Là-dessus les deux voyageurs se quittèrent, assez décontenancés et fort mécontents d'eux-mêmes. Le touriste resta longtemps consterné ; cette brusque séparation le replongeait dans l'isolement. Il s'était déjà habitué, et, qui plus est, attaché au jeune Champenois ; en le perdant, pour ainsi dire, il perdait plus qu'un ami et presque un fils. Pourtant, il ne pouvait se dissimuler qu'une liaison fortuite devait se rompre au premier jour ; mais il avait beau raisonner, tout sage qu'il était, cela ne l'empêchait pas de se trouver à Marseille, seul et sans aucun dessein.

Depuis huit heures du matin jusqu'à midi environ, il chercha vainement ce qu'il pourrait bien faire. Une indifférence absolue pour le Nord comme pour le Midi, autant pour l'Ouest encore que pour l'Est, l'aurait condamné à rester éternellement dans la ville de Marseille et à l'Hôtel du Trident, si une fantaisie, aussi légère qu'une brise printanière, n'avait emporté esprit vers N. S. R. Qu'était-ce donc que cette femme ? Il désirait maintenant le savoir. Peut-être, en gagnant à petite vitesse la bourgade en question du département de l'Yonne, arriverait-il à vérité plus tôt même que Henri Codeau qui marchait sur Paris à toute vapeur. Cette détermination lui rendit en grande partie sa gaieté ; et à une heure et demie du soir il prit à son tour le chemin de fer. Il s'installa donc commodément dans un coin, puis il chercha à s'endormir ; mais il était encore de trop bonne heure pour cela, d'ailleurs sa digestion était déjà faite. Un air frais et embaumé circulait librement dans la voiture ; le printemps avait atteint son plus bel épanouissement : ces circonstances se joignant à des souvenirs non moins efficaces, tels que la rencontre du poète Castaly, et surtout l'autopsie morale du docteur Conrad Grüber, l'ex-négociant se sentit poindre au fond de

l'âme je ne sais quelles idées semi-poétiques et semi-philosophiques, qui l'émerveillèrent grandement lui-même. Or il était dans cette situation d'esprit si favorable aux spéculations de toutes sortes ; et le genre en était parfaitement déterminé ; il n'y manquait plus rien qu'un sujet pour donner un peu de corps et un point de départ : voilà justement quatre ou cinq dames qui entrent comme un tourbillon de mousseline, de soie et de dentelles ; leurs crinolines et leurs conversations tapageuses troublèrent tout à coup le touriste philosophe et l'étourdirent pour quelque temps.

Dans le nombre, des voyageuses il y avait deux jeunes filles, l'une de dix-huit ans, qui s'appelait Périne, et l'autre de seize à dix-sept, qui avait pour nom Périr nette ; puis une femme qui pouvait bien friser la quarantaine : c'était la mère de Permette et de Périne, et elle-même on la nommait Pérette. Quant à l'autre dame plus âgée, accusant soixante ans, elle avait tout à fait l'air d'être la grand'mère, et l'était en réalité. Une commère, à peu près du même âge, lui dit, en mettant le nez à la portière : « A bientôt, Péri, à bientôt, » Ainsi Péri, Pérette, Périne et Permette, telle était cette petite couvée en trois générations, dont les noms se déclinaient, comme on voit, avec assez d'harmonie. La familiarité la plus grande régnait entre ces quatre femmes, et, en dépit de la parenté et de l'âge, toutes se tutoyaient. Elles firent peu d'attention au touriste, qui s'était effacé dans un coin : cet homme, avec son air rêveur et ses cheveux blancs, leur parut de tous points inoffensif ; et elles continuèrent une conversation qui n'avait pas eu de commencement et ne devait pas avoir de fin. Les voyageuses parlaient toujours, souvent deux, trois même, et enfin par moments quatre à la fois : c'était curieux de les entendre ; on eût dit une nichée d'oiseaux babillards, qui s'étourdissaient à qui mieux mieux les uns les autres, ainsi, que les buissons d'alentour.

Péri, Pérette, Périne et Permette faisaient partie d'un convoi de pèlerins, qui allaient, à prix réduit, mais en grande pompe, honorer je ne sais quel saint du voisinage. Le ciel et la terre s'accommodent très-bien de ces sortes d'associations ; la vanité donne de l'attrait à la piété ; et la piété, en retour, prête à la vanité une sorte de passe-port, qui l'autorise et même la sanctifie. Ainsi tout est pour le mieux dans ce marché, puisque chacun y trouve son compte, sans excepter le bon Dieu ni le diable. Aussi bien que de maux à guérir ! il y en a presque plus que de saints en paradis. Est-il étonnant qu'on les fête tous, et qu'ils aient d'innombrables clients ? Périnette, la plus jeune dès deux sœurs, demandait aux reliques vénérées bien des choses, la

conversion des pécheurs, par exemple, et le soulagement des âmes du purgatoire ; mais elle sollicitait aussi très-instamment l'heureux et prompt retour de son cousin qui s'attardait un peu trop à l'étranger. De son côté, Périne mêlait quelque chose de profane à ses hymnes et à ses prières : elle suppliait l'auguste patron de faire en sorte, par son intercession toute-puissante, qu'elle fût un jour au moins sous-préfète de***. Son amie, plus indifférente qu'elle en matière de dévotion, était bien préfète, et cela depuis un an. Quant à la mère, elle se promettait beaucoup de plaisir, et elle en jouissait d'avance : ne devait-elle pas voir Monsieur le grand vicaire, qui a tant de majesté ; et Monsieur le curé de canton, un homme de si bonne grâce ? Quel bonheur ils officieront tous les deux pontificalement devant elle ! Il n'y avait pas jusqu'à la grand-mère qui n'eût un but intéressé. Elle se plaignait de la médecine humaine, qui ne pouvait lui rendre sa première vigueur : le saint ne manquerait pas de se montrer plus habile, exprès pour confondre un pareil charlatanisme. D'ailleurs, elle apportait une riche offrande ; et enfin, elle s'engageait par un vœu à être plus généreuse encore, si la santé lui revenait assez pour faire, comme autrefois, mille choses qui lui coûtaient si peu ! « Bonne mère, dit Permette, ne trouves-tu pas, comme moi, que Mademoiselle Lheureux affiche un luxe impertinent, et qui dépasse certainement de beaucoup ses moyens?—Moi, fit aussitôt Périne, d'un ton sec et avec un air de dépit, je la trouve bien paysanne, malgré ses prétentions : les couturières ne lui donneront jamais ce que la nature lui a une bonne fois refusé. Mais, êtes-vous comme moi ? je grille d'être arrivée ! Prenons-nous une voiture, et où y en a-t-il ? — Écoutez-moi, mes enfants, reprit Madame Pérette, nous en avons encore pour une heure de chemin de fer. — Oui, oui, patientons, ajouta la grand-mère, patientons. Quant à toi, Périne, tu n'étais pas si pressée le matin ; je te répétais sans cesse de te hâter : on ne pouvait t'arracher de ton lit ni de ton miroir. Grand Dieu ! Monsieur et Madame Léréins... je leur ai annoncé notre visite, comme ils vont être étonnés ! Ils n'attendent que moi et Périne, et nous voici quatre pour doubler leur joie ! — Ah ! nous ne voulions pas venir, répliquèrent ensemble Pérette et Périnette, c'est-à-dire la mère et la plus jeune des deux filles. — Vous ne vouliez pas venir, vous ne vouliez pas venir ! dites donc que vous en mouriez d'envie. — Bah ! bah ! on se range, on se serre, on ne tient point de place. Comment fera-t-on en paradis ? — Oui, et en enfer où l'on nous assure qu'il y a tant de monde ? — A propos, l'église sera pleine aussi, et l'on étouffera à la procession. — Oh ! j'ai la

plus sincère pitié pour cette pauvre Madame la mairesse, que son mari n'a pu retenir par raison ni par force : elle est toutefois dans une situation plus qu'intéressante, la chère dame, attendu qu'elle est sur ses couches, mais chut ! — Sans doute qu'elle aura voulu faire bénir le fruit de ses entrailles ! — Petit chérubin, va, tu vivras longtemps, si tu n'es pas mort avant que de naître !» Et la conversation de poursuivre, avec une vitesse de train direct sans s'arrêter jamais à aucune station : tout y était passé en revue, amis, ennemis, pluie et beau temps, mais surtout le saint et ses indulgences, indulgences dont la bonne grand-mère avouait sans façon qu'elle avait le plus pressant besoin pour ce monde-ci et pour l'autre. Ainsi soit-il. En babillant de la sorte, les pieuses pèlerines trouvaient encore moyen de réciter un chapelet ou un rosaire. Vraiment les femmes sont des êtres incompréhensibles : elles échappent toujours aux règles comme aux exceptions de la logique et de la morale.

Ce fut la conclusion que tira Maxime-Célère, lorsqu'il fut débarrassé de ce commérage. Il s'amusa quelque temps à voir trotter Péri, Pérette, Périne et Permette ; il ne pouvait plus les entendre, mais elles parlaient encore ; car elles gesticulaient avec force lorsqu'elles disparurent derrière les wagons. Les toits de la localité où elles descendaient, et son clocher pyramidal s'enfuirent à leur tour, laissant le touriste à lui-même ou plutôt à ses méditations, qui le reprirent de plus belle. Ce jour-là il était condamné au monologue, pour avoir abusé du dialogue si souvent. Cette pointe de clocher, tournée vers, le ciel comme pour en tirer une sorte d'électricité morale, qui mette en communication deux mondes si différents, ce saint patron invoqué pour tant et de si bons motifs, ce rosaire mêlé à de profanes entretiens, tout cela, avec d'autres causes plus secrètes sans doute, entraîna, bon gré mal gré, l'esprit de Monsieur Marchand dans un courant de réflexions métaphysiques, Toutes sortes d'idées lui passèrent par la tête, hétérodoxes, hérétiques, schismatiques, absurdes même, telles en un mot que pouvait en concevoir un ex-commerçant, devenu touriste, puis tout à coup penseur et bel esprit, dont l'éducation toujours incomplète avait été cent fois recommencée, à mesure qu'il changeait de longitudes et de latitudes. Loin d'exciter la colère et l'indignation parmi les gens qui pensent bien et qui possèdent de meilleures croyances, les opinions erronées sans doute mais sincères de M. Marchandne doivent lui valoir qu'une pitié charitable, pleine d'indulgences et de prières.

« Quel singulier dieu, s'écria-t-il lorsqu'il fut seul, quel dieu que celui de ces bonnes gens ? Ressemble-t-il au mien ? Évidemment non. A-t-il au moins quelque rapport avec celui que prêche leur curé ? Pas davantage. Il en est ainsi, malgré les symboles et les confessions : Dis-moi quel est ton dieu, je te dirai qui tu es. » Les intelligences, si diverses de capacités et de facultés, forment autant de miroirs de dimensions et de qualités inégales. L'objet ou l'être qui s'y réfléchit, est unique sans contredit, il est parfait ; mais les images, viciées et altérées, non-seulement ne représentent plus exactement le sublime original, mais elles diffèrent les unes des autres et presque à l'infini, Ainsi les hommes n'ont pas les mêmes opinions parce qu'ils ne possèdent pas les mêmes organes ; et en outre, chacun de nous, dans la moitié d'un jour, se surprend plusieurs fois en flagrant délit de contradiction. Pourtant des fanatiques se sont rencontrés qui ont essayé d'imposer par le fer et le feu de prétendues idées qu'il leur était impossible de garder eux-mêmes deux instants de suite. C'était, comme toujours, l'atrocité réunie à l'absurdité. O sort étrange de l'espèce humaine ! Combien de fois a-t-elle changé d'idoles, depuis cette époque où la piété encore naïve adorait les oignons et les porreaux des jardins !

« Telle la lumière, lorsqu'elle est sur le point de naître et que le soleil approche de l'horizon. Des rayons, plus agiles que les autres et plus aventureux, se jettent d'abord en avant coureurs au milieu des ténèbres. Puis vient l'aube avec sa pâle blancheur, où l'on commence à distinguer les objets auparavant informes. Puis c'est l'aurore, et enfin l'astre du jour. Jusqu'à son midi, les ombres conservent un reste d'empire, qui va diminuant ; mais, à ce moment suprême, le flambeau immense, ayant atteint toute sa splendeur, domine au haut du ciel et ne connaît plus d'obstacles : nos yeux l'aperçoivent mieux lui-même, et distinguent, à sa clarté, des formes précises et des couleurs certaines. Ainsi, à l'origine de ce point que nous habitons dans l'espace infini, Dieu, ce soleil des esprits, n'était pas encore levé : c'était la nuit, la nuit avec ses cauchemars horribles et ses rêves. Peu à peu quelques notions se transforment et se rectifient ; les intelligences émues s'inquiètent. Ensuite les peuples distinguent, au travers du crépuscule, des formes moins étranges, jusqu'à ce qu'enfin une lumière, plus pure et plus éclatante, ait dissipé ces fantômes, enfants de la peur et de l'ignorance. Aujourd'hui nous rions de nos anciennes terreurs ; mais que de gens encore tremblent devant les idoles abattues ! D'autres les regrettent, et dans leur cerveau désert ils cherchent en vain un fétiche nouveau, devant

lequel ils puissent s'agenouiller eux-mêmes et faire prosterner les autres. Oui, ils redoutent naïvement cette absence de superstitions lourdes et grossières, comme si l'humanité avait besoin d'un lest pareil dans sa marche ascendante vers de meilleures destinées ! »

« O doctrines d'erreurs et de chimères, qui repoussez la science et la raison ! Et vous, pourquoi tremblez-vous, consciences timorées et délicatement pieuses, pourquoi tremblez-vous que le monde ne s'abîme dans l'athéisme ? La majesté de Dieu n'est pas en cause, mais le progrès et le bonheur de l'humanité ; ce n'est pas la religion que l'on attaque, mais seulement la superstition. Ah ! qu'il serait beau de voir Dieu sur cette terre, tel qu'il est, face à face ! Nous n'aurions plus besoin, pour être rassurés sur sa bonté et sa justice, d'aller le chercher à travers l'espace et l'éternité. Mais rassurez-vous, l'heure n'est pas venue que notre terre soit changée en paradis, et le règne des idoles n'est pas près de finir. »

En achevant ces paroles, le touriste agita sa canne à pomme d'or et faillit casser un carreau à la portière du vagou : l'enthousiasme l'avait peu à peu gagné en parlant de Dieu ! « Bon, fit-il en souriant, ne voilà-t-il pas que je deviens fanatique ? Est-il étonnant « que d'autres soient intolérants et persécuteurs ! » Il se remit donc, et désormais se contenta de suivre les évolutions de sa pensée, sans desserrer les dents et sans remuer les lèvres. Maxime-Célère avait prononcé au hasard le mot de paradis : son esprit s'y attacha incontinent, et se laissa ensuite guider par les idées toutes seules. Ainsi le cavalier, qui ne tient plus de route certaine, abandonne les rênes à son cheval, ne veillant tout au plus qu'à une chose, qui est de ne pas rouler l'un sur l'autre dans un abîme.

« Le paradis et l'enfer, pensa-t-il, en voilà des pays qui ont été singulièrement perdus, au moment où la science moderne en a découvert tant d'autres ! Les télescopes, en fouillant l'espace, et la sonde, en plongeant dans le sein de la terre, n'ont rencontré d'un côté que le vide et de l'autre que le plein, qui tous les deux ne sont guère habitables pour des anges ni même pour des démons. Il faut donc que le bien et le mal soient logés ailleurs, si toutefois ils sont logés quelque part,

Un sage de l'antiquité, je l'ai, du moins ouï dire, a fait descendre la philosophie sur la terre. Eh bien, sauf erreur, l'Olympe et le Tartare l'y ont enfin suivie. En effet, des quatre endroits où s'accomplissait autrefois la destinée humaine, il n'en reste plus qu'un aujourd'hui ; ou plutôt en quelque lieu que l'on habite, là se trouvent en même temps et le paradis et l'enfer,

ainsi que de l'un à l'autre les mille degrés de longitude et de latitude échus à notre purgatoire. Dans une seule ville de ce globe, par exemple, dans une seule maison de cette ville, dans un « seul étage de cette maison, il y a au grand large l'espace nécessaire aux neuf ciels de Mahomet et à tous les cercles du Dante, sans parler des imaginations plus modernes. »

Ainsi se développaient les pensées du touriste, mais cet exercice fut encore trop fatigant pour sa tête assoupie ; tout à coup, aux pensées elles-mêmes succédèrent des images, qui voltigèrent, légères et capricieuses, dans les limbes de son cerveau.

Il crut se trouver dans une magnifique maison qui avait parc et jardin ; elle était défendue par de hautes et fortes murailles. Des ouvriers et des domestiques se croisaient en tous sens pour les divers services : ces gens dévoués et nombreux ne parlaient du maître qu'avec respect et reconnaissance. Au bout d'une allée parfaitement entretenue, on montait un perron à double rampe, très-élégant, qui conduisait à un vestibule. Puis c'étaient des corridors, des appartements et des salons : partout régnait un luxe qui réjouissait l'ex-négociant ; car, je ne sais comment, il avait l'air de se promener au milieu de ce palais imaginaire. Les hôtes ne manquaient pas, et ils animaient cette belle résidence ; sur tous les visages était peinte la joie ; et l'unique, préoccupation était celle des divertissements et des fêtes. Mais où est donc le maître de tant de richesses ? Une porte s'ouvre, Maxime-Célère entre : il voit, dans un appartement plus somptueux que les autres, à côté d'une femme charmante et d'aimables enfants, un homme jeune encore, qui semblait donner et recevoir le bonheur.

N'était-ce pas là le paradis ? Eh ! bien non, c'était l'enfer. A peine sa femme et ses enfants l'avaient-ils quitté qu'aussitôt sourires et gestes caressants, le masque tout entier tombait : un remords, ou plutôt un désespoir, profond comme un abîme, surgissait soudain, prêt à l'engloutir. « Ah ! mon frère, s'écriait-il, dans l'héritage que tu m'as laissé, je n'ai récolté qu'une triste moisson, celle des regrets stériles et des tortures sans cesse renaissantes. En excitant contre ta fiancée cette jalousie ombrageuse que je te connaissais, en te mettant les armes à la main contre un rival innocent, je t'envoyais à la mort et je doublais ma fortune ; mais quelle que soit la main qui a frappé le coup, c'est moi qui suis l'assassin, et ma conscience ne s'y est pas un instant trompée. Cette affreuse vérité devient tous les jours plus vive au fond de mon cœur ; elle ne sommeille ni ne secouche jamais : la nuit même, qui éteint la lumière du soleil, ranime la mémoire de mon crime.

Je le vois partout. Ma femme, mes enfants, cette foule émit pressée d'amis, tant d'objets d'affection, ma richesse enfin, tout me parle sans cesse de mon frère, de mon frère que j'ai si odieusement trahi ; mais, quand tout se tairait, puis-je me dérober à moi-même ou m'imposer silence ? » Ainsi, chéri ou plutôt adoré de tous les siens, respecté comme un dieu, recherché par les honneurs, au milieu d'une existence toute dorée, tandis que l'ambroisie et le nectar étaient servis sur sa table et que vassaux et serfs lui prodiguaient l'encens de leurs flatteries, ce malheureux se consumait chaque jour dans les flammes invisibles du remords et souffrait les tortures d'un damné.

Le touriste admirait un si étrange contraste entre l'apparence et la réalité ; mais bientôt il vit peu à peu surgir à l'horizon de sa pensée de longs murs, de fortes grilles, qui renfermaient dans leur enceinte un bâtiment haut et sombre, dont la forme ou architecture, toujours curieuse quoique très-connue, annonçait une destination religieuse et mystique. Là on n'entendait ni le bruit des marteaux que l'industrie lève et baisse d'un bras infatigable, ni le roulement des voitures que le commerce amène, charge, décharge, expédie. Là, jamais les coqs par leurs chants sonores, ni les chevaux par leurs hennissements, ne troublent les échos ; il n'y a ni granges ni greniers, rien enfin qui touche de près ou de loin à l'agriculture. Point de ces troupeaux qui ruminent, point de blanches et télantes brebis, qui reviennent le soir du pâturage à travers un tourbillon de poussière : ce n'est point là non plus l'habitation antique de quelque roi pasteur. Eh ! bien, c'est peut-être une académie silencieuse, comme celle d'Hamadan, où des savants, la tête ombragée de lauriers, s'endorment, momies glorieuses, presque ensevelis dans leurs triomphes ? Non ; on ne s'occupe dans ce manoir, dernier vestige des temps qui ne sont plus, ni de sciences, ni d'arts, ni d'industrie, ni de commerce ? ni d'agriculture, ni de gros ni de menu bétail, ni même de ces chasses ou de ces pêches qui, avec la guerre et le pillage, souillaient les mains innocentes des peuples de l'âge d'or ! On y récite des prières, et on les récite à voix basse : *conversatio nostra est in coelis*, notre conversation est dans le ciel. On y prie d'abord pour soi et ensuite pour tout le monde ; on y prie Dieu on y prie les saints, là Vierge en tête ; on y prie debout, assis, couché et à genoux, enfin dans toutes les postures ; on y prie de jour et de nuit, le soir et le matin, à toutes les heures ; et le reste du temps, s'il est possible, on médite sur les quatre fins dernières, puis on creuse sa fosse, où bien encore on manie des crânes, mais toujours oh se mortifie ! On mortifie ses yeux par la vue des ténèbres, et ses oreilles en

écoutant le silence ; on mange précisément assez pour ne pas anéantir le goût ; on ne respire que l'odeur des tombeaux : voilà pour les plaisirs de l'odorat. Reste le toucher, auquel on réserve la haire, le cilice et la discipline. Aucune étude pour l'esprit, nulle distraction ; les amis et les parents Ont été bannis du cœur, ainsi que le monde entier. Au moins l'orgueil est-il satisfait, sans doute qu'il y a des dignités ? Non, le renoncement est complet ; l'homme a été sacrifié sans réserve ; le nom même qui se grave sur la pierre sépulcrale à disparu sous je ne sais quel pseudonyme. Maxime-Célère fut pris d'une horreur invincible : cette image de la mort lui Sembla plus épouvantable que la mort réelle. Mais bientôt, par un de ces miracles produits assez souvent dans le demi-sommeil, il lui fut donné d'être un instant à la place de ces créatures extraordinaires : or il trouva la vie dans la mort, le plaisir dans la douleur, des sources de voluptés dans chacune de leurs blessures, et dans le sacrifice enfin la conquête du bien suprême : tant il est vrai que les extrêmes se touchent ; et, comme l'orgueil est au fond de l'humilité, comme le feu est dans la glace, de même un coin de l'Elysée semble reluire dans les abîmes de ce Tartare.

Le touriste, qui avait tant vu de merveilles, resta néanmoins ébahi en présence de ce monde nouveau qu'il venait de découvrir. Il n'était pas au bout de ses surprises. Il aperçut ensuite dans un atelier deux hommes côte à côte, qui taillaient du verre. Les roues tournaient avec une rapidité et une régularité surprenantes : c'est là le triomphe des sciences que cette force tout ensemble immense et mesurée. Les deux ouvriers étaient à peu près du même âge, mais la nuit et le jour ne différaient pas plus que leurs caractères. On lisait sur le visage de l'un une satisfaction intimée, malgré les ennuis et les fatigues de son métier ; sur celui de l'autre apparaissait l'ombre des noires furies qui lui torturaient le cœur. Ce dernier n'ouvrait guère la bouche que pour proférer des imprécations : il maudissait Dieu et la nature ; il maudissait ses compagnons, et particulièrement son voisin ; il maudissait les contre-mâîtres et les maîtres, dont il ne pouvait souffrir la fortune, le loisir et les fêtes, luxe de toute espèce souvent étalé à ses yeux. Nuit et jour il méditait quelque, méchanceté, une vengeance, un meurtre, la ruine et l'incendie ; et ces projets sinistres, s'il ne les accomplissait pas, c'était moins par le défaut d'occasions que par le manque de courage. Il se minait donc au milieu des accès d'une rage impuissante ; L autre tailleur de verre ne songeait qu'à obliger tout le monde, mais il ne s'oubliait pas : il travaillait bien et s'efforçait de faire mieux ; il saluait même le contremaître

; et parfois, le cas échéant, il ne rougissait pas de remercier le directeur. Souvent il imaginait un moyen d'abrégé le travail de sa femme ou de le rendre plus facile et plus lucratif ; ou bien encore, dirigeant l'éducation de son fils, il se complaisait à le récompenser de ses progrès. Puis c'étaient de petites économies, pour lesquelles il cherchait un placement sûr et avantageux ; enfin, le travail et l'ordre amenant le bien-être, il embellissait peu à peu son appartement ; il ajoutait à la toilette de son enfant et de sa femme ; il s'endimanchait lui-même, après s'être rasé de près ; et, dans un avenir assez prochain, il se voyait roi d'un beau domaine où tout s'accomplissait, par enchantement, au gré de ses moindres désirs, comme dans le pays des fées : il jouissait déjà de son bonheur en imagination, autant et plus qu'on ne saurait le faire en réalité.

« Bah ! bah ! s'écria Maxime-Célère en se frottant les yeux, est-il possible que deux hommes soient et si près et si loin l'un de l'autre ? Mais qu'aperçois-je là-bas ? Une femme, je crois ? » C'était une femme, en effet, et une femme en colère ; elle ne se possédait pas, et, quoique seule, elle parlait très-haut : « S'il revient, disait-elle, je lui arrache les yeux ! J'en ai assez de sa compagnie. Par Jupiter, est-il laid ! Mes parents étaient aveugles, à coup sûr, le jour qu'ils m'ont sacrifié à un pareil satyre. Et dire qu'il faut que je lui sois fidèle ! J'étais assez belle pourtant, et j'avais une dot : en vérité, il y a un mauvais génie qui se plaît à contrarier les plus doux penchants du cœur. Apollodore me plaisait assez, et je lui revenais beaucoup, Apollodore, un homme ça, taillé en Hercule, qui vous a des bras, qui vous a des épaules, et... Ah ! qu'il rendrait heureuse une femme. Apollodore ! Tandis que mon bélétre, qui aurait voulu de lui, excepté moi, victime d'une sottise et puérile obéissance ? Je suis fatiguée de sa personne : puisse-t-il être las aussi de la mienne ! Mais oui, il paraît chaque jour me chérir davantage, ce qui m'irrite au dernier point. Ai-je une seule fois réussi à le mettre en colère ? Jamais, il prend mes injures pour des compliments. Je... mais je le vois qui approche, mon scélérat. Que peut-il avoir à sourire ? Cette figure est à souffleter sur les deux joues, vous dis-je, et parfois il m'en prend de furieuses démangeaisons. Oui, oui, approche, je t'en réserve de belles ! Socrate, mon bel et bon époux, savez-vous que je ne puis supporter plus longtemps vos manières et vos procédés ? Sous prétexte d'instruire les Athéniens et d'obéir à je ne sais quel dieu, on court après les jeunes gens, et particulièrement après ce jeune Alcibiade, qui, en vérité, n'a rien d'un homme ; car, il s'occupe de mode et de parures, comme une femme. Non,

par les déesses, je ne puis supporter plus longtemps ta conduite, Socrate ! tu m'outrages tout ensemble et tu te déshonores. Hé ! que dis-tu pour te justifier ? Oh ! ne l'essaye pas, ce serait inutile ; on t'a condamné dans le quartier, et je ne viens qu'après les autres. Bon, le voilà qui plaisante maintenant ! Je ne plaisante pas, moi, je t'assure, et de plaisanter je n'ai nulle envie. Arrière, le scélérat ! il prétend m'embrasser ! arrière ! Puisses-tu aller à tous les...corbeaux ; ou plutôt, tiens, attends, je vais te rendre le sang-froid. » Et la brave Xanthippe renversait sur la tête de son mari un baquet d'eaux grasses. Cependant le philosophe, tout ruisselant et tout souillé d'immondices, riait presque à pleurer et disait : « Je m'attendais bien qu'après ce tonnerre il tomberait de la pluie. »

Le touriste avait entendu conter cette anecdote, et elle se représentait à son esprit, non pas d'une manière abstraite, mais d'une façon dramatique, comme s'il eût assisté lui-même à cette scène de vie intime, si pleine de sel, au moins de cuisine. Il en rit quelque temps de bon cœur ; puis il conclut que, non-seulement dans la même habitation, mais dans cette union intime où deux êtres semblent se confondre, l'un peut trouver le paradis et l'autre l'enfer. Tout en concluant de la sorte, au grand profit de la morale générale et particulière, l'ex-négociant ajouta « Que reste-t-il « maintenant ? L'enfer et le paradis sont bien et dûment sur la terre, pourquoi les dieux n'y seraient-ils pas ? Ils y sont assurément. » Et il chercha en lui et autour de lui. Loin, bien loin au-dessous de ce Dieu infini et éternel, qui est inaccessible autant qu'incomparable, il aperçut ou crut apercevoir de petits dieux, de petites déesses à la puissance très-bornée, doués d'une existence éphémère, qui fourmillent, qui grouillent quand même, et qui remplissent les cantons de notre monde terrestre ou d'un globe quelconque : car toutes les sphères, plus grandes ou plus petites, n'ont presque rien à s'envier. D'abord, en commençant par lui, il se reconnaissait plus d'un rapport avec l'antique Mercure : comme ce dieu, en effet, ne s'était-il pas occupé de commerce ; et comme ce dieu encore ne roulait-il pas sans cesse par voies et par chemins ? Oui, assurément, il y avait en lui quelque chose de divin ; et, s'il n'était pas un Mercure complet, au moins pouvait-il s'en considérer comme le tiers, le quart, ou une partie quelconque ; car, dans son intelligence et ses autres facultés, il portait comme un reflet de la puissance et du mystère, qui sont les attributs du premier des êtres.

Ce principe ainsi posé avec ses premières conséquences ? le touriste ne fut pas moins ébloui qu'effrayé, L'univers se révélait à lui sous un aspect

entièrement nouveau ; il se crut pour un instant retourné aux premières étapes du genre humain ; tout était Dieu pour lui, sans en excepter Dieu lui-même. Les wagons et la locomotive prirent d'autres proportions, d'autres formes : c'étaient des machines qui valaient bien celle des poètes, lorsque ceux-ci transportaient leurs divinités chimériques. Quant à ces légions de conducteurs qui accompagnent un train, devant, derrière, sur les flancs et partout, qui le dirigent, qui l'avertissent, qui l'éperonnent, qui l'arrêtent, ils surpassent de beaucoup les cabires et les salamandres, les tritons, les..centaures ou les cyclopes. Après les employés des chemins de fer, ce qui frappa ensuite l'attention de M. Marchant, ce furent ses derniers compagnons depuis quelques jours. Le docteur Grüber lui parut on ne peut plus divin ; il avait un grand air de ressemblance avec un Trismégiste quelconque de l'ancienne Egypte ; pour M. Castaly, c'était bien un Apollon chassé du ciel, qui avait trouvé à Marseille son Admète et son refuge. Le suédois Saosduchéus devait être tout au moins un Ase, descendant moderne de l'antique Odin : tant il se mouvait à son aise au milieu de la création, comme s'il y avait participé ! Et de fait, il y jouait un rôle, il était commis de Dieu quelque part, il contribuait au maintien de l'univers : c'étaient de trop belles fonctions pour un mortel ordinaire. Maître Boucly, qui allait et venait, qui mariait tout le monde et demeurait éternellement garçon, fut regardé par Maxime-Célère comme une des métamorphoses les mieux réussies parmi les nombreuses incarnations du blond Hyménée. Mais quel dieu pouvait faire un futur député au corps législatif, un membre du conseil général de l'Ain, un maire, un ex-maître d'école ? Évidemment, c'était une divinité et pas trop subalterne, puisqu'il avait le talent de revêtir toutes sortes de figures, comme Jupiter autrefois celle de taureau, de bélier, de cygne et même de pluie d'or. Pour être juste, il faudrait dire qu'il tenait de Jupiter, de Protée de Phobétor et d'Empuse, si cela est possible ; mais il vaut mieux déclarer, que c'était un dieu nouveau, créé en quelque sorte par nos progrès, comme l'électricité et la vapeur.

Enfin le jeune Champenois, cet ami improvisé et pourtant si cher, qui l'entraînait de Paris à Marseille et de Marseille à Paris, il était si riche et en même temps si aveugle qu'on pouvait le ranger parmi les dieux à la suite de Plutus et taillés sur leur patron. Avec quelle facilité Henri Codeau ne l'avait-il pas fasciné, ravi et emporté, ainsi qu'un satellite dans la sphère de son action ? Et où allaient-ils ainsi tous les deux, poussés par une fatalité irrésistible ? Un malheur mystérieux les appelait ; et ils étaient chargés, à

leur insu, par leur fortune elle-même, d'y porter secours et de réparer ce désastre.

Les femmes aussi qu'ils avaient vues ou entrevues, étaient transformées par son imagination, et chacune avait son auréole. A l'égard de madame Mirmex, la chose était simple ; déjà c'était une fée depuis longtemps ; elle gardait alors et à plus forte raison sa baguette magique. Mademoiselle Ulrique, la spirituelle suédoise, qui s'était aventurée sur les plages du midi, était à coup sûr de la famille aérienne des Walkiries. Restait une demi-déesse, sombre à la fois et brillante, sinistre, lançant l'éclair, fille de la tempête ; le ravage et la mort accompagnaient ses pas : c'était une de ces tristes Hyades, si fatales aux matelots.

Telles étaient, avec bien d'autres encore, les divinités qui passaient devant les yeux émerveillés de Maxime-Célère ; divinités de toute espèce, les unes bienveillantes, les autres d'une perversité incroyable, toutes fragiles sans exception et périssables, plus ou moins faibles, plus ou moins puissantes, mais également éloignées d'atteindre cet infini qui leur a donné leur existence et leurs attributs, également près du néant d'où elles ne sont pas tout à fait sorties. M. Marchand les voyait, avec un plaisir mêlé d'amertume, se protéger, se combattre, se propager, se limiter, s'exterminer, le tout pour obéir, sans le savoir, aux lois inexorables du destin, en croyant néanmoins de la meilleure foi du monde exécuter leurs petits caprices d'un jour. Tout à coup il aperçut, dans ces régions communes à l'imagination et aux rêves, une sorte de pyramide qui se faisait et se défaisait sans cesse. Elle était formée d'étages superposés et rentrants, de plus en plus petits ; c'étaient les différentes classes de l'espèce humaine, qui se portaient ainsi les unes les autres. Le sommet de la pyramide n'était occupé que par un seul homme. Les étages inférieurs, sur qui reposait tout l'édifice, geignaient et se plaignaient comme les cariatides. A mesure que l'on s'élevait, il y avait un peu plus de liberté et d'aisance. Mais celui qui se trouvait à la cime était le seul qui n'eût rien sur les épaules. Hélas ! voilà que la foudre gronde, et la pyramide est tronquée.

Cependant le touriste, à la poursuite de ses chimères, avait entièrement perdu de vue la réalité. Quand il y revint et qu'il voulut se rendre compte de la situation, il apprit avec une stupéfaction très-comique qu'il approchait de Tonnerre, quatrième station au delà de N. S. R. Il lui fallut retourner sur ses pas le lendemain en maugréant. Le malencontreux touriste n'arriva que vers neuf heures du matin à sa destination. Comme il entra dans la petite

localité, les cloches sonnaient pour un mort. Ces tintements lugubres qui ressemblent à des sanglots ; et cette volée boiteuse qui s'échappe au travers des tintements, comme une plainte d'une poitrine oppressée : cela émeut partout, mais particulièrement à la campagne, où il y a plus de silence et de solitude. Maxime-Célère, quoique bien aguerri, ne put se défendre d'un pressentiment sinistre. Bientôt il aperçut un cercueil suivi d'un long et funèbre cortège, qui prenait le chemin de l'église. Il demanda qui on portait en terre : « Madame Beauregard, répondit-on. » Il l'avait deviné,

Dès qu'il eut choisi son hôtel et installé ses bagages, il se dirigea vers la maison de Dieu : là il se plaça loin derrière les autres, vers le commencement de la nef. Les cierges étaient allumés ; le prêtre officiait ; on n'entendait de temps en temps que le silence de la stupeur.

CHAPITRE X. LE SÉJOUR PROLONGÉ. — HYACINTHE BEAUREGARD.

Maxime-Célère n'était pas depuis huit jours à N. S. R. qu'il connaissait en détail la localité. La manière de tailler et de greffer les arbres, l'espèce de poiriers et de pommiers dont les jardins étaient plantés, les tuiles des maisons, la forme des toits, l'attitude, la démarche, la prononciation, sans compter le bavardage des habitants, en un mot la physionomie seule des hommes et des choses, ne lui avait rien laissé ignorer. Il avait de plus envoyé et reçu nombre de lettres : si le touriste et le jeune Champenois ne se voyaient plus tous les jours, ils étaient néanmoins en conversation réglée. Henri Codeau avait été très sensible à la démarche que venait de faire M. Marchand ; et d'ailleurs il désirait avidement recueillir, n'importe par quel moyen, des renseignements de toutes sortes. Plus il approchait de la vérité et du péril, plus sa fièvre redoublait, fièvre d'espérance et de crainte,

Il résultait de la correspondance échangée entre les deux voyageurs une biographie presque complète d'Hyacinthe Beauregard : ce fut de ce côté qu'ils dirigèrent d'abord leurs recherches, comme étant le plus accessible. Au reste Maxime-Célère en avait fait les principaux frais à N. S. R. ; car, à Paris, Henri Codeau n'avait pour but, les premiers jours, que de trouver Achille Lopez. Et d'un autre côté, si un étranger, dans cette petite bourgade de l'Yonne, se fût avisé de prendre tout de suite des informations inquisitoriales sur mademoiselle Aurore, plus morte que vivante, et rendue sacrée par le malheur, il fut devenu bientôt suspect et peut-être même odieux à la population. Au contraire, en demandant avec un certain empressement à mieux connaître Hyacinthe Beauregard, il courait au-devant de toutes les confidences ; il se montrait sensible et on lui en savait gré. Ainsi ce fut le dossier de ce jeune homme qui fut le premier dépouillé.

Mais d'abord l'affreux malheur, dont le seul soupçon avait ému et attristé des étrangers, avait surpris les habitants de N. S. R. comme un coup de tonnerre au milieu d'un ciel serein. Personne ne s'y attendait, et moins que personne la mère de la victime. Madame Beauregard était déjà souffrante, et ses enfants n'avaient pas jugé à propos de l'inquiéter, peut-être inutilement.

Bientôt, dès que la sœur, triste et muette comme une ombre, et le cadavre du frère furent descendus à la gare, le bruit s'en répandit avec une rapidité inouïe et cruellement indiscrete. Peu s'en fallut que la pauvre femme ne fût avertie d'abord parla rumeur publique et ensuite par les précautions mêmes employées pour lui cacher sa perte. Cependant mademoiselle Aurore, ne sachant que devenir, allait trouver un parent, suppliait un ami, interrogeait tout le monde, imaginait mille moyens de faire accepter à sa mère son propre retour, et cela sans lui parler de son frère. « Ah ! s'écriait-elle, je l'entends déjà qui me dit : Pourquoi es-tu revenue? » Et puis elle ajoutera : As-tu des nouvelles d'Hyacinthe ? » A ces mots je pleurerai. Non, je n'aurai jamais la force de mentir. » On réussit pourtant à inventer une fable qui, tant bien que mal, colora son retour ; mais tout cet artifice s'écroula le lendemain, jour où devait avoir lieu l'enterrement. Des allées et des venues mystérieuses, des soupirs, tant de manières par lesquelles la vérité échappe aux plus fortes étreintes, révélèrent insensiblement à la malheureuse mère cet épouvantable secret : elle ne put résister à ce coup, et peu d'heures après elle était morte. Il ne restait donc plus que mademoiselle Aurore et Dieu sait en quel état : elle ne paraissait plus en public ; elle ne voulait voir personne ; et l'on ne savait si elle ne succomberait pas elle-même à sa douleur.

Quant aux habitants de N. S. R., ils étaient presque tous épouvantés du malheur qui était venu fondre au milieu d'eux à l'improviste et avec tant de cruauté. Ainsi dans les campagnes, quand le feu a dévoré quelque ferme, le paysan cherche longtemps à retrouver dans cette cendre vaine le fruit de ses travaux et la subsistance de toute une année : il ne peut en croire ses yeux, ou plutôt il n'en reprend l'usage que pour pleurer. Ceux des habitants qu'un peu d'envie pour quelques lueurs d'une prospérité bien trompeuse avait éloignés de la famille Beauregard, ne pouvaient s'empêcher de la plaindre dans le triste état où elle était alors réduite. Le père était mort dans la force de l'âge ; en trois jours le fils et la mère venaient d'être emportés ; restaient de quatre personnes une seule, et c'était une femme, fortement ébranlée et près de s'abîmer dans le désespoir. Voilà donc ce qu'ils jalouaient ! Grand Dieu ! ce que c'est que de nous ! Ils tremblaient pour eux-mêmes : car, ils ne savaient trop comment se justifier d'être debout auprès de pareilles ruines ils se faisaient petits et bons ; ils cherchaient un asile dans le moindre souvenir de leur conscience qui plaidât en leur faveur.

D'autres, plus amis des Beauregard, pleuraient franchement, ceux surtout qui en avaient reçu ou en attendaient des services ; ou bien encore ceux qui

sentaient, par Contre-coup, se rouvrir d'anciennes blessures : dans un seul malheur, en effet, il y a comme un écho lointain de tous les malheurs ; et de nouvelles larmes se grossissent parfois de toutes celles que l'on a versées. Maxime-Célère se montra particulièrement sensible : il avait été lui-même très-éprouvé. Il ne put s'empêcher de revoir en esprit les flots de l'Océan, une femme et un fils ensevelis dans leurs gouffres, son bonheur anéanti, son funeste isolement, ses voyages sans fin, et sa présence actuelle dans une localité qu'il n'aurait jamais dû voir, et cela pour y assister à des scènes déchirantes et lamentables. Tandis qu'il versait deux grosses larmes et sur lui et suites autres, il crut entendre souffler au-dessus de sa tête ce vent de malheur qui éprouve de temps en temps les peuples et les individus, déracinant ici, brisant là, secouant partout et ébranlant jusque dans leurs racines les roseaux aussi bien que les Chênes. Serait-ce donc la justice de Dieu qui passe ? Si cela est, elle va vite en besogne.

Les premiers moments de stupeur passés, chacun s'occupa d'Hyacinthe Beauregard : car on ne soupçonnait encore que lui dans ce désastre. Le touriste prêta l'oreille par curiosité d'abord et ensuite par intérêt. Ce jeune homme, qui avait été tué à Paris en 1859, à l'âge de vingt-deux ans, était par conséquent né en 1837, à N.S R. Son grand-oncle maternel voulut signer son acte de naissance ; et, non content d'être le témoin, il voulut en outre être le parrain de l'enfant. C'était un capitaine d'infanterie en retraite, et qui se nommait Hyacinthe Renaud : d'où pour son filleul, le prénom d'Hyacinthe, en attendant d'autres cadeaux plus positifs. Le capitaine Renaud avait fait ses premières armes sous l'empereur Napoléon 1er et le reste de son service depuis la Restauration, sous Louis XVIII, sous Charles X et un peu sous Louis-Philippe. Roturier et sorti des derniers rangs du peuple, il n'était encore que sous-officier en 1822 ; et, malgré tout son mérite, il ne serait peut-être pas monté plus haut sans une circonstance favorable, qui lui valut une puissante protection. C'était dans l'expédition d'Espagne, sous Louis XVIII ; une rencontre avait eu lieu entre des détachements. Le cheval du colonel, blessé tout à coup et furieux, s'était d'abord cabré, puis il avait désarçonné son cavalier, qui, un pied dans l'étrier, était traîné, au grand risque de périr, sous le feu des ennemis et à travers une plaine âpre et hérissée d'obstacles. Renaud accourut. A l'aide d'un pistolet, tombé avec le colonel ou pris dans les fontes, il casse la tête du cheval, l'arrête et le renverse : c'est ainsi du moins qu'il a raconté lui-même cette affaire ; quoi qu'il en soit, le colonel fut sauvé. Il pria le sergent

de garder son pistolet, comme souvenir. Bientôt après il lui donna d'autres témoignages de sa reconnaissance. Hyacinthe Renaud fut décoré, puis assez rapidement promu au grade de capitaine. Il en resta là ; mais, vu le point de départ, c'était déjà beau. Si le colonel se souvint du service qui lui avait été rendu, le nouveau capitaine fut encore plus loin d'oublier la belle action qu'il avait faite. Son grade, sa croix, l'expédition d'Espagne, le pistolet enfin, c'était un cercle d'où il ne sortait plus ; le reste des événements, qui avaient précédé ou suivi, semblaient n'avoir pas laissé de traces.

Tel était l'homme qui se trouvait être et le grand oncle et le parrain d'Hyacinthe Beauregard. Quant à la marraine, on ne l'appelait que madame Lescombes. C'était la femme d'un architecte. Les rapports sont fréquents d'architecte à entrepreneur : madame Lescombes voulut qu'ils fussent agréables, afin d'être en même temps plus utiles. Elle daigna solliciter la faveur de présenter l'enfant aux fonts baptismaux. La cérémonie fut des plus gaies. On avait payé fort grassement le sonneur, et l'on eut un magnifique carillon. En outre, comme plusieurs des notables voulaient faire plaisir au parrain et à la marraine, ils tirèrent en leur honneur force coups de fusil : ce sont les canons des petites gens, et en pareille circonstance ils ne manquent guère à s'en servir. Enfin le capitaine, enchanté d'avoir un filleul, et d'ailleurs enivré par l'odeur de la poudre, répondit à ces démonstrations de joie en jetant à pleines mains les dragées, et en tirant lui-même son fameux pistolet sur le seuil de la maison.

Il n'eut garde, au dessert, de passer sous silence l'histoire inévitable de cette arme curieuse, qu'il fit voir et toucher même à madame Lescombes, malgré la répugnance que celle-ci manifestait pour ces sortes de merveilles. « Je comprends, je comprends, Madame, dit alors le galant capitaine ; vous préférez d'autres combats. Mais, quoiqu'il vaille mieux, je l'avoue, bâtir que détruire, l'architecture, vous en conviendrez, ne doit pas trop en vouloir à la guerre: si l'une ne détruisait pas, l'autre n'aurait plus de place où loger ses chefs-d'œuvres. » Madame Lescombes était une petite femme ronde et réjouie, qui comprenait à demi-mot et goûtait fort la plaisanterie. Elle excita donc l'ancien sergent-major devenu capitaine, et l'entraîna même plus loin qu'il n'aurait voulu. Le brave homme raconta tout et sans trop gazer, tant ce qu'il savait sur son propre compte que sur celui des autres : c'était ce que l'on demandait, une confession militaire où il ne s'agit que de péchés mortels. Jamais homme ne fut plus content de lui-même. Le capitaine, un peu ivre de vin et de joie, déclara qu'il ferait de son filleul un soldat : « Vrai

comme il s'appelle dès ce moment Hyacinthe, on le traitera un jour de général. Que ne suis-je à sa place, «dans ce berceau, avec une pareille perspective ! Tiens, dit-il, petit, ce pistolet qui m'a valu une petite position, il faut qu'il te procure une grande fortune. Ce sera mon premier et mon dernier cadeau ; car jete le présente aujourd'hui et je te le léguerai encore à ma dernière heure. » — « Gardez-vous-en bien s'écria madame Lescombes ! J'ai ouï dire à ma grand'mère qu'il ne fallait jamais donner en cadeau ni couteau ni arme tranchante : cela coupe l'amitié, disait-elle. Un pistolet n'est pas un couteau, il est vrai, mais c'est une arme bien plus terrible, et j'en crains davantage. » — « Allons, allons, point de superstition, Madame, reprit le parrain de plus en plus allumé. Par le pistolet de mon colonel, jamais un vrai troupier, voyez-vous, n'a craint ni Dieu ni diable. »

L'enfant grandit à l'ombre ou plutôt sous la protection du fameux pistolet d'ordonnance, qui était devenu pour toute la maison comme une sorte de Palladium. Sitôt qu'il put s'ébattre et s'amuser, il se vit entourer de joujoux qui, venant du capitaine, se trouvaient tous militaires : c'étaient des soldats de chaque arme, soit à pied soit à cheval, en carton ceux-ci, ceux-là en plomb ; puis de longs régiments, les plus hauts en couleur qui se puissent imaginer ; ils défilaient musique en tête, avec un ordre parfait, sur une simple feuille de papier, et le tout, pour cinq centimes : ou bien encore, ainsi qu'au temps des fées, ils sortaient armés de pied en cap d'une boîte grosse en tout comme le poing, avec leurs trains, leurs équipages, leurs munitions et leurs campements : rien n'y manquait, ni les sentinelles, ni les guérites, ni les tentes, ni les retranchements ou barrières. Combien de princes n'en ont pas tant vu avant de gagner des batailles ! Bientôt ce ne furent plus de légères images, mais l'attirail même de la guerre qui envahit la maison : le tambour tapageur, la trompette éclatante, et le sabre de bois et le fusil à baïonnette. Il y avait un vacarme qui étourdissait le quartier ; et quand le bambin, en gesticulant, en criant, en jouant de sa musique, se rendait tout à fait insupportable, alors le parrain était de la plus belle humeur, riait et embrassait follement son filleul : « Ah ! morbleu, il fera un jour du bruit dans le monde, s'écriait-il, et ça commence déjà bien. »

Cependant d'autres influences, non moins puissantes, vinrent combattre l'ascendant jusqu'alors sans rival ou du moins victorieux du capitaine. L'enfant regarda autour de lui. D'abord, l'exemple de son père qu'il avait constamment sous les yeux, et les paroles courtes mais pleines de sens qu'il entendait parfois, lui firent entrevoir une manière tout à fait différente de

comprendre et de pratiquer la vie. Ainsi la pierre et le mortier, les échafaudages, les fondements de l'édifice, les voûtes et les toits, tant d'ouvriers allant, venant, criant, martelant du haut en bas, à qui mieux mieux, c'était un spectacle non moins intéressant que les camps et les batailles, l'or pourtant excepté, ainsi que les galons et les épaulettes, en un mot les uniformes brillants des hommes et les harnais des chevaux. Ce dernier point le réconciliait toujours avec l'état militaire, même quand le capitaine n'était pas là : car, lui présent, le démon de la guerre s'emparait aussitôt du bonhomme.

Mais il n'avait pas encore vu l'espèce de palais qu'habitait sa marraine. Un jour qu'il faisait bien beau, il y fut conduit par sa mère. M. Lescombes, qui était architecte, ne s'était pas négligé lui-même en travaillant pour les autres : sa maison était réellement jolie. La symétrie et l'élégance, bien loin de nuire, concouraient à la commodité ; il n'y avait rien qui ne fût solide en même temps que beau et utile. Bref, c'était pour le pays une petite merveille et pour M. Lescombes une magnifique enseigne. L'enfant lui-même fit attention et il parut ravi. Bientôt il vit mademoiselle Jeanne, fille de l'architecte, à peu près de son âge, et douée de quelque beauté : cette autre sorte d'architecture, bien plus à sa portée que la première, fit aussi une impression plus forte sur lui.

Hyacinthe Beauregard ne cessait donc de regarder Jeanne Lescombes : elle était mise d'une façon irréprochable des pieds à la tête ; il ne cessait de l'écouter : sa voix était si douce et si agréable ! « Qu'est-ce qu'il fait donc ton papa, demanda timidement le fils du maçon ? — Il fait des églises, des ponts, des maisons même, comme celle-ci, répondit avec orgueil la fille de l'architecte. » Ensuite, après avoir montré à l'enfant sa dernière poupée, Jeanne. Lescombes ouvrit un livre d'images, ou plutôt un album : là se trouvaient dessinés et coloriés toutes sortes d'objets curieux, entre autres, comme il convenait, des monuments d'architecture, tant anciens que modernes. « Tiens, en voilà un, ajouta-t-elle, que papa a terminé il y a huit jours. » Elle indiquait du doigt une jolie maison de campagne avec ses allées, son gazon, ses bouquets d'arbres, son perron, ses croisées, son toit pyramidal et ses gaies girouettes, tout cela riant, coquet, heureux, au milieu de l'air, du soleil et de l'ombre. « Et puis, dit-elle, tu vois cette petite fille avec son ombrelle, là, qui est dans cette allée ? Papa m'a dit que c'était moi. — Ton papa est donc maçon, reprit Hyacinthe ? — Non, non, fit la petite, mais architecte. »

Ainsi Hyacinthe Beauregard avait été tout yeux et tout oreilles ; il admirait, il aimait Jeanne, comme on aime et comme on admire à son âge : la naïveté seconde merveilleusement ces sortes de passions ; et ce n'est pas sans raison que l'on a peint l'amour enfant. Quand il s'en retourna et qu'il fut seul avec sa mère : « Maman, dit-il, je voudrais être architecte.— Toi, reprit la mère en souriant ! — Oui, comme le père de Jeanne. — Ah ! — Ils ont une belle maison, Jeanne, n'est-ce pas, maman ? — Oui, mon enfant, plus belle que la nôtre. — Et puis, Jeanne, elle avait de bien beaux habits ! — Tu les as remarqués ? — Et puis sa voix était belle aussi, tu entends, la voix de Jeanne.— C'est que l'on parle mieux chez eux que chez nous. — Et puis elle m'a montré de beaux livres, Jeanne ; mais tu ne m'écoutes pas ! — Si fait, je t'écoute, et beaucoup au contraire.— De beaux livres où il y avait de belles images. — Plus belles que tes soldats ? — Oh ! certainement, une surtout qui était une maison avec des arbres et des allées, et Jeanne au milieu : c'est son père qui l'y a mise. Comme elle est belle ! si tu l'avais vue ! —En un mot, tout est beau chez Jeanne, n'est-ce pas ? et Jeanne est plus belle que tout au monde. Voilà ce que tu veux dire, n'est-ce pas ? ou bien dis-tu autre chose ? » L'enfant qui sentit dans le ton même de la question comme une sorte de reproche, ne répondit pas sur-le-champ ; mais quelques instants après, il dit avec une certaine fermeté : « Je serai architecte ! — Oh ! bien, répliqua la mère, il te faudra livrer bataille pour cela à ton parrain. »

Ce petit événement fit grand bruit à N. S. R. Chacun apprit bientôt en riant pour quelles raisons le fils du maçon Beauregard voulait être architecte ; mais celui qui le sut le premier, ce fut vraisemblablement le capitaine Renaud : il ne regarda pas non plus la chose comme sérieuse. Il essaya de nouveau l'effet des soldats en papier ou en plomb, il fit jouer les armes, il étala ses propres épauettes, il parla de ses campagnes : l'enfant prêtait encore de l'attention, mais on ne voyait plus chez lui d'enthousiasme ; et, ce qu'il y avait de plus significatif, ses parents le surprenaient un crayon à la main, dessinant une maison de campagne, et au milieu de l'allée toujours Jeanne, absolument comme dans le devis de M. Lescombes. Le parrain, qui comprit le danger, eut recours à un stratagème qu'il regardait comme infaillible : il emmena son filleul un jour que je ne sais quel régiment passait aux environs ; il lui montra d'un lieu commode et parfaitement situé la guerre elle-même, tambour battant, enseigne déployée, avec ses mouvements énergiques et précis, avec son horreur divine. « Tu vois, mon

garçon, cet homme à cheval, que tout le monde regarde avidement, qui commande avec empire, l'épée nue à la main, éblouissant d'or : c'est toi dans quarante ans, si tu veux m'en croire. Fais-toi soldat. » Le capitaine parlait à un enfant comme à un homme. Celui-ci était émerveillé : il ne répondit rien ; peut-être hésitait-il. Mais quelques jours après il retournait à ses crayons, et la maison reparaissait toujours avec l'allée et Jeanne.

On manda à la marraine l'étrange effet qu'avait eu la dernière visite : elle voulut venir pour s'assurer elle-même de la chose. Là, en sa présence, comme en champ clos, l'entêté capitaine livra un dernier assaut à son opiniâtre filleul. « Voyons, bambin, commençait-il, oseras-tu bien répéter en présence de madame Lescombes, ta marraine, les sottises réponses que tu m'as faites ? C'est décidé, tu ne veux plus être soldat ? — Je serai architecte, reprit l'enfant. — Un beau métier que celui d'architecte, continua le capitaine en faisant à sa commère un signe d'intelligence ! Réparer de vieux murs, en construire de nouveaux qui ne valent guère mieux, dresser des échafaudages, manœuvrer des moellons, se souiller de boue, de plâtre ou de mortier, s'exposer, s'estropier, se tuer de la manière la plus vulgaire et sans aucune espèce de gloire ! Tandis que la guerre — Je serai architecte, reprenait toujours l'enfant, et il se rapprochait avec un air suppliant de sa marraine. — Petit malheureux. Eh bien, vrai, je ne t'aime plus. Oui, madame, ajouta le vieux soldat, et ceci est très-sérieux ! Je comptais sur mon petit neveu et filleul pour relever la famille, pour perpétuer mes honneurs, pour me voir revivre en quelque sorte comme j'ai vécu, ou plutôt comme j'aurais voulu vivre. Voilà que toutes mes espérances sont détruites, c'en est fait, vous l'emportez. Mais, je ne vous le cache pas, s'il ne fallait que donner un doigt de la main, toute la main, le bras même, le bras et une jambe, mes quatre membres pour que mon filleul... Je n'achève pas, vous m'entendez ; va, tu me désolés, petit vaurien ! — Parrain, parrain, ne te fâche pas, répondit l'enfant, je serai soldat et architecte. » Madame Lescombes ne pouvait s'empêcher de rire ; la mère riait et pleurait tout ensemble ; mais le capitaine Renaud avait l'air indigné de Jupiter, quand il lança son fils Vulcain du haut de l'Olympe dans le santon de Lemnos.

Il fallut céder. Néanmoins, comme on ne renonce jamais entièrement à un projet longtemps caressé, au lieu de céder tout à fait, le parrain imagina une sorte de compromis pour tromper son filleul. « C'est très bien, tu seras architecte, j'y consens ; mais, mon garçon, un architecte doit savoir se battre. Un architecte peut avoir des querelles : le monde est si méchant ; un

architecte a des parents, une femme, des frères ou une sœur à défendre Figure-toi qu'on insulte ta sœur, par exemple, eh bien, c'est à toi de la protéger ; et comment la protégeras-tu, si tu ne sais pas te battre. Je conclus que tu dois apprendre l'exercice et le maniement des armes. » Tel fut son petit discours, qui, en vérité, ne manquait pas d'adresse : il y avait lieu d'espérer que le fer, comme une sorte d'aimant, attirerait peu à peu cette volonté récalcitrante, et que l'habitude une fois prise son filleul se trouverait bon gré mal gré soldat. Le brave capitaine se trompait. Néanmoins, le petit garçon, voyant que l'on ne s'opposait plus à sa vocation d'être architecte, se prêta volontiers en revanche à ce que l'on voulut. Le sabre et le fleuret, le fusil et le pistolet, le pistolet surtout, fi rent les amusements favoris et les délices de ses récréations tant qu'il fréquenta l'école de N.S.R. et de ses vacances, lorsqu'il eut été envoyé au collège. Aussi, quand son grand-oncle et parrain vint à mourir, était il complètement réconcilié avec lui, et en reçut-il avec sa bénédiction le pistolet, premier auteur et perpétuel garant de sa noblesse.

A quelque temps de là, c'était à l'époque des vacances, madame Lescombes fit une visite à la famille de l'entrepreneur ; elle n'était pas seule : mademoiselle Jeanne, sa fille, à qui elle ne savait rien refuser, avait témoigné le désir d'être de la partie. L'architecte, par suite d'événements qui nécessitaient des arrangements nouveaux, quittait le département de l'Yonne pour celui du Rhône, et il allait s'établir à Lyon. C'était donc une visite d'adieu que cette visite de madame Lescombes. On parla beaucoup des deux départements, des inconvénients et des avantages qu'apporte nécessairement un grand centre d'affaires ; enfin on s'occupa des deux familles et particulièrement du jeune Beauregard, qui alors pouvait bien avoir quatorze ans, et dont les yeux émerveillés et inquiets ne quittaient pas les visiteuses. « Hyacinthe, dit la marraine, c'est toujours votre goût d'être architecte ? Montrez-nous vos dessins, que nous jugions de vos progrès. » Et, tandis que le jeune artiste courait en rougissant de plaisir et de honte chercher ses cartons, madame Lescombes ajouta : « Quel dommage qu'il ne soit pas un peu plus âgé, nous l'aurions emmené avec nous à Lyon ! Mais ce qui est différé n'est pas perdu : il viendra quelque jour se former sous mon mari et commencer sa carrière. — Voici les premiers, dit le collégien qui rentrait en ce moment. On y voyait dessinées vaille que vaille la maison de campagne et Jeanne au milieu de l'allée. — Cachez cela, s'écria madame Lescombes ! Qu'est-ce que ce barbouillage ? — Ah ! marraine, vous n'êtes

pas juste : j'avais huit ans. — Dites-le donc ; et ceci ? — J'avais neuf ans. — Et cela ? — J'avais dix ans. — Et cela ? Mais quoi toujours la même chose ! — Sans doute. Voyez ce dernier : j'avais treize ans et demi, quand je l'ai terminé. — Oh ! maman, s'écria à son tour Jeanne, c'est le dessin de mon père. — Oui, mademoiselle. Quant à cette jeune fille qui est au milieu de l'allée, vous en souvenez-vous ? » Mademoiselle Jeanne rougit, se tut, mais remercia son jeune ami en laissant tomber sur lui un de ces regards que l'on ne saurait acheter de tout l'or de la terre. Madame Lescombes trouva enfin d'autres dessins très-variés, plus ou moins bien réussis, dont elle se montra satisfaite. Jeanne, au contraire, n'en regarda qu'un, toujours le même ; il est vrai qu'elle y découvrait un monde, qui lui était auparavant à peu près inconnu. La femme venait de se révéler à elle-même.

Le moment arriva où le jeune Beauregard put profiter des offres bienveillantes de sa marraine : il quitta N. S. R. à la grande joie et en même temps à la grande désolation de sa mère et de sa sœur : car, pour son père, il était déjà mort, « Tu nous donneras souvent de tes nouvelles, Hyacinthe, dit la mère ! — Allons, n'oubliez-vous rien, Monsieur l'architecte, ajouta la sœur ? — C'est bon, c'est bon, reprit celui-ci ; je ne vais pas aux antipodes ; et, si j'oubliais quel que chose, vous me l'enverriez par le chemin de fer. D'ailleurs, je vous verrai fréquemment, les jours de grandes fêtes, par exemple, lorsque j'aurai de l'argent. Mais qu'est-ce que je fais ? Ne pleure donc pas ainsi, ma mère ! J'oubliais d'emporter le pistolet de mon parrain. C'est un souvenir cela, c'est un ornement pour ma chambre : tu viendras me voir, Aurore, pour juger du coup d'œil ! Et en outre, c'est une protection, dont nous avons tous besoin : voilà le dernier avis de mon parrain que j'allais oublier encore. Ne trouvez-vous pas que je suis grand aujourd'hui et que je raisonne ? Avancez ici toutes deux. » Et, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, il se plaça résolument devant elles, le pistolet du capitaine à la main ; et il s'écria : « Qui vous offense, m'offense ; quiconque vous en veut, doit avoir affaire à moi. Ce sont là les recommandations de mon père, ainsi que de mon parrain : elles sont et resteront gravées dans mon cœur. » En prononçant ces paroles, il plaça le pistolet dans sa malle. Il prit ensuite congé de sa mère et de sa sœur, et quelques heures après il était à Lyon, où il recevait le plus chaleureux accueil.

L'architecture est un art difficile autant que beau. Des travaux de toutes sortes abondaient en tout temps chez M. Lescombes. Aussi le jeune homme fut-il occupé en arrivant, et il ne sut même d'abord à quelle besogne se

donner la première : c'étaient des courses, c'étaient des écritures, c'étaient des calculs sans fin ; il fallait faire des devis, des épures, des projets ; on était requis pour une expertise, on toisait ici, et là on sondait le terrain. Au milieu de ces occupations di verses, patron et apprentis étaient sans cesse réclamés. Qui frappe ? Un ouvrier. D'où vient cette lettre ? De la mairie. Ah ! voilà M. le préfet qui désire vous parler. Bon ! les chanoines ne sont pas contents de leur chapelle. En un mot, la tour de Babel n'est pas une chimère ; et les architectes n'en sauraient jamais sortir. Quand le tumulte du jour s'était calmé peu à peu aux approches de la nuit, restaient les études de l'architecture antique et moderne. Quels sont les chefs-d'œuvre créés par les Grecs ou trouvés par les Barbares ? Classons et comparons ; d'un côté l'élégance, et la commodité de l'autre : pour la perfection, où la placerons-nous ? Dans la Jérusalem Céleste. C'était l'avis d'Hyacinthe Beauregard, toutes les fois qu'il avait de l'humeur. Mais d'ordinaire harassé de fatigues, il ne songeait plus à rien, s'il avait le bonheur de faire une partie de cartes avec Madame Lescombes, et surtout, par une belle soirée, de mener à la promenade Mademoiselle Jeanne en compagnie de sa mère. Enfin, les quelques moments de loisir que lui laissaient le monde et les affaires, ils les employaient à se perfectionner dans l'escrime, dont il avait insensiblement contracté le goût.

Aussi était-ce un jeune homme à peu près accompli qu'Hyacinthe Beauregard. Cette vie régulière et sérieuse, ce travail tant du corps que de l'esprit, l'exercice et le maniement des armes lui avaient donné tout à la fois la force et la grâce, une taille droite sans roideur, de la souplesse et de la précision dans les mouvements, une sorte de discipline et d'harmonie clans l'allure : c'était un architecte doublé d'un militaire. A l'intelligence qui brillait dans ses yeux et sur son front, se joignait un air de fierté qui, sans doute, venait du sentiment de sa force. On éprouvait en sa présence de la sympathie, mais en même temps je ne sais quelle crainte de lui manquer : le pouvoir de se venger en fait toujours soupçonner, le désir. Au surplus, il y avait en lui un peu de cette susceptibilité, que l'on appelle le point d'honneur : son parrain le capitaine le lui avait légué par testament. Quoiqu'il en soit, ces dispositions menaçantes ou dangereuses se dérobaient sous les grâces de sa personne et sous l'éclat de ses autres qualités, comme un serpent sous les fleurs. On avait bien vite remarqué ce jeune homme à Lyon ; M. Lescombes en était fier : c'était le filleul de sa femme, et c'était son élève à lui. Plus d'une belle et riche héritière soupirait en le voyant ; des

parents, en maintes circonstances, lui laissaient entendre sans ambiguïté qu'ils ne seraient pas fâchés de l'avoir pour gendre.

Mais Mademoiselle Lescombes lui devait une réponse pour ses galanteries prématurées. Un jour donc qu'elle allait atteindre son vingtième anniversaire, elle vint vers lui : « Vous souvenez-vous encore, lui dit-elle, de votre maison de campagne, et particulièrement de cette jeune fille que vous aviez dessinée au milieu des allées ? — Certainement, mademoiselle ; mais pourquoi me faites-vous cette question ? — Je vais vous l'expliquer. Dans une douzaine de jours c'est ma fête. — Oui, j'y avais déjà songé. — Ah ! vous avez de la mémoire. Mon père donnera un bal. — J'y compte bien. Mais ensuite ? je ne comprends pas en core. — Attendez donc. Il me faudra un costume, et je désire que vous me le dessiniez. Comprenez-vous maintenant ? — Oh ! c'est clair. Voyons votre goût. Je puis à votre profit dépouiller toutes les divinités du ciel et de la terre. Voulez-vous être Cérès avec des épis dans les cheveux ? Flore toute parfumée et couronnée de fleurs ? Pallas avec l'égide ou Diane Chasseresse?—Non.— Désirez-vous un gentil costume suisse ou breton ? — Non. — Italien ? — Non. — Espagnol ? Grec ? Russe ? — Non, non, non ! » Mademoiselle Jeanne avec une impatience charmante brisait une aiguille à faire de la tapisserie ; et le jeune homme, sans avoir l'air de s'en apercevoir, continuait avec un redoublement de malice et d'érudition. « Oh ! mademoiselle, ni mortelle, ni déesse ! Que voulez donc être ? Il est vrai qu'à mon avis vous avez parfaitement raison : vous valez mieux que tout cela. Vous gagnez, croyez m'en, à rester vous-même. — Flatteur ! Cependant il me faut un costume. Au lieu de chercher mon goût, que ne me donnez-vous le vôtre ! Dites, qui voulez-vous que je sois ? Quel est le rôle qui vous paraît le mieux convenir à ma personne ? — Vous demandez mon avis?— Sans doute, car ce sont vos yeux surtout que je voudrais prendre pour juges. » Hyacinthe Beauregard pouvait à peine contenir sa joie. « Eh bien ! Mademoiselle, à mon avis du moins, vous seriez admirable en déesse de l'architecture. — Mais est-ce que cette déesse existe ? — Cela ne doit pas nous arrêter : on en fabrique bien d'autres tous les jours ! »

La fête de mademoiselle Jeanne Lescombes fut une des mieux ordonnées et des plus agréables fêtes qui se donnèrent cette année-là à Lyon. Chez le préfet et dans les familles aristocratiques, on fit plus de dépenses, on déploya plus de luxe : nulle part il ne régna autant de bienveillance, ni même autant de goût. Ce qui nuit aux réunions du grand monde, c'est le

monde précisément : un peu plus de simplicité et moins défole, vous avez le plaisir sans l'acheter par l'ennui. Le salon de l'architecte était admirablement distribué pour ces fêtes de famille : on y pouvait à volonté faire de la musique, danser, jouer, causer et lire ; et pour les gens qui avaient la mauvaise habitude de fumer, il y avait une terrasse où l'on pouvait se dérober sous prétexte de voir si le temps serait beau le lendemain. On n'invitait jamais qu'un nombre de personnes proportionné à la capacité de l'appartement, et celles qui pouvaient avoir du plaisir à se trouver ensemble : de ces deux points, le premier, qui est le plus facile à observer, est en même temps celui dont on tient le moins de compte. Ce jour-là, il y avait chez M. Lescombes outre les parents, huit belles jeunes filles, à peu près du même âge que Jeanne et ses compagnes habituelles : il fut convenu qu'elles représenteraient des muses plus ou moins classiques. C'était mademoiselle Louise Valrose, fille d'un peintre assez distingué et elle-même fort jolie personne : son rôle fut tout trouvé, celui de la peinture ; c'était ensuite Clotilde Léger, dont le père était directeur de théâtre : son costume, très-frais et bien porté, se composait des attributs de la piquante Thalie. Quant à la terrible Melpomène et à la majestueuse Clio, leurs rôles étaient échus à deux autres demoiselles, Cornélie Grandchamp, fille d'un receveur général, et Clara Martel, fille d'un colonel du génie. On admirait mademoiselle Verdier en Flore, mademoiselle Terrein en Cérès : le père de l'une était horticulteur, et celui de l'autre propriétaire aux environs. La fille du président de la société d'arboriculture, mademoiselle Reine Bayard, voulut paraître en Pomone. L'industrie était dignement représentée par une vierge puissamment riche et puissamment belle, mademoiselle Hélène Ravigny : son père était directeur et principal actionnaire d'une société en commandite pour l'exploitation de plusieurs mines. Aussi l'industrie, c'est-à-dire la fille de l'industriel, était-elle littéralement couverte de dentelles et de bijoux, au point qu'elle en était éblouissante.

Ces huit demoiselles formaient donc, avec mademoiselle Jeanne Lescombes, comme un chœur de neuf muses, mais de muses modernes, dont les attributions ont un peu changé. La plupart avaient accepté l'invitation avec empressement, et s'étaient fait un plaisir de porter au bal les insignes et les emblèmes de la profession paternelle. C'était beau, jeune, frais, gai, plein de grâce et d'harmonie. Un spectateur, impartial, qui eût pu n'apporter à cette réunion aucune préférence, eût été sans doute fort embarrassé de donner la pomme à l'une ou à l'autre de ces beautés : il est

rare, en effet, qu'une personne soit parfaite de tous points ; et la qualité qui fait défaut en pareil cas, paraît toujours la plus souhaitable. Mais entre tous les assistants il ne s'en trouva pas un seul qui ne fût fixé et de longue date : les parents et les amis, tant l'amour-propre est ingénieux à les aveugler, ne voient rien au-dessus de ce qui leur appartient ; ils se contemplent eux-mêmes dans ces chères objets, auxquels cependant ils semblent se sacrifier avec tout le reste. Quant à Hyacinthe Beauregard, au milieu de tant d'astres, il n'apercevait naturellement qu'un soleil ; et ce soleil, c'était, comme de raison, mademoiselle Jeanne Lescombes. Aussi l'admira-t-il à son aise.

Elle portait le costume original que le jeune homme lui avait dessiné ; elle avait quelque chose de la canéphore et de la cariatide ; ses cheveux étaient roulés en volutes et ornés de feuilles d'acanthé en belle et riche dentelle ; et sur sa tête était posée, non une tour crénelée comme au moyen âge, mais une miniature exquise du Parthénon, ce chef-d'œuvre de l'architecture grecque. Sans contredit, mademoiselle Lescombes était admirable à voir pour tout le monde ; mais le ravissement où elle avait jeté Hyacinthe Beauregard était inexprimable. Cette même jeune fille, qui lui était apparue pour la première fois dans une maison de campagne, dessinée au milieu d'une allée, son ombrelle à la main, et qui, en lui ouvrant tout à coup l'intelligence, lui avait révélé dès ce moment sa véritable vocation ; cette jeune fille avait grandi, elle avait marché avec lui du même pas dans la vie ; il était devenu habile, elle était devenue belle, et elle se montrait alors sous les traits mêmes de l'architecture, qui était pour le jeune artiste l'âme de son âme et le but de son existence. N'était-ce donc pas son idéal incarné qui s'était élevé, qui s'était développé peu à peu, et qui, enfin, avait atteint son plus suave et plus parfait épanouissement ? Son inclination pour cette amie d'enfance et son amour pour l'art se confondant ainsi dans son cœur, on peut dire qu'à ses yeux l'illusion était complète. Mademoiselle Jeanne Lescombes n'était plus une simple mortelle qui représentait l'architecture, mais la déesse elle-même apparaissait dans son air et dans sa démarche. « Mademoiselle, dit-il en approchant, il me semble voir écrit en lettres d'or sur le front de ce beau temple : *Aux grands hommes l'architecture reconnaissante* ; et franchement cela m'intimide. — Rassurez-vous, répondit-elle en souriant, votre place dans ce temple est depuis longtemps réservée. »

A cette parole magique, dans ce moment solennel, Hyacinthe Beauregard crut qu'il abandonnait tout à coup la terre et qu'il était transporté dans le

splendide séjour de l'Olympe ; ou du moins, en ce moment, il ne voyait rien qu'il pût envier à la divinité. Le reste de la soirée ne fut qu'une longue extase ; et quand, après la soirée, il fut rentré chez lui prendre quelque repos, dans ses rêves, le jeune architecte bâtit assurément les plus beaux châteaux de sa vie. Désormais son bonheur ne pouvait plus que décroître : il fut brusquement renversé et détruit, comme par un ouragan. On s'est demandé si un dieu jaloux n'attend pas, pour nous frapper plus cruellement, ces heures de triomphe et d'allégresse où nous croyons tous nos vœux exaucés. Ce qui est vrai, on général, c'est que l'apogée est un point suprême, lequel atteint il faut descendre. Mais, pour Hyacinthe Beauregard, cette décadence inévitable fut une épouvantable catastrophe. Le lendemain de cette fête enchanteresse, il reçut une lettre de Paris : sa sœur le priait d'accourir ; elle avait besoin de sa présence et de ses conseils ; on voulait la perdre, et, sans l'intervention de son frère, elle ne savait comment sortir de la situation qui lui était faite. Quant aux détails de cette affaire, elle ne pouvait les donner que de vive voix.

Un homme qui contemplerait du haut des airs, en ballon, et d'autres terres et d'autres cieux, et qui, tout à coup, au milieu d'un spectacle si beau, verrait le feu prendre à son navire aérien, ne serait pas plus effrayé de sa chute imminente, que ne le fut alors Hyacinthe Beauregard. Un pressentiment sinistre lui serra le cœur. Au mur de la chambre et à l'endroit le plus apparent, formant avec d'autres armes une espèce de trophée, s'étalait fièrement le pistolet du grand oncle et parrain du jeune architecte. Les yeux de ce dernier s'y portèrent inévitablement. Aussitôt, comme par un effet mécanique, il se redressa avec force ; toutes ses anciennes idées de guerre, d'armes, d'escrime, le point d'honneur, le sentiment du devoir et l'orgueil de famille firent invasion dans son âme ; son sang bouillonna dans ses veines ; les oreilles lui tintèrent ; il crut entendre ces paroles que le capitaine lui avait dites autrefois et répétées à son lit de mort : Un architecte peut avoir des querelles, une injustice ou un outrage à repousser ; un architecte a des parents, une femme, des frères ou une sœur à défendre. Figure-toi qu'on insulte ta sœur, par exemple, eh bien, c'est à toi de « la protéger. » Sa résolution fut bientôt prise, et il lui tarda de la mettre à exécution.

Le jeune homme cependant ne pouvait quitter Lyon sans prévenir au moins la famille Les combes ; et d'ailleurs comment partir sans faire ses adieux à mademoiselle Jeanne, qui était bien sa meilleure amie et presque

sa fiancée ? Si habile que l'on soit à l'épée ou au pistolet, on n'est jamais sûr d'éviter les coups même du plus maladroit adversaire. Il ne savait pas au juste de quoi il s'agissait ; les trois ou quatre mots que lui écrivait sa sœur ne jetaient qu'une clarté lugubre ; mais au bout de toutes ses démarches, il entrevoyait une lutte inévitable et peut-être un ou deux cadavres. Il dissimula le but de son voyage avec M. et madame Lescombes, et cela assez heureusement pour qu'ils ne se doutassent de rien. Quand il se trouva en face de la jeune fille, à la vue de tant de beauté et d'amour que peut-être il lui fallait perdre, il éprouva des doutes, des craintes, un regret ; la résolution où il était de se taire fut un instant oubliée. Sous prétexte d'examiner des fleurs qui étaient sur le balcon, il y conduisit Jeanne et l'entretint seule. C'était le matin ; le soleil brillait dans le ciel sans nuage ; sa chaleur, tempérée par la brise, n'était encore qu'agréable et bienfaisante ; feuillages verdoyants, fleurs embaumées, bourdonnements et cris joyeux, en un mot, tous les décors et l'orchestre d'une fête de la nature par une journée de printemps, se trouvaient réunis avec magnificence sur ce point de l'espace qui avait, en haut et en bas, l'infini pour horizon. Hyacinthe Beauregard rassasia ses yeux de ce spectacle, toujours beau quoique éternel, puis il considéra les petites fleurs du balcon, enfin il contempla Jeanne et frissonna ; elle était plus mignonne que les fleurs, plus suave qu'un jour de printemps, et plus grande que l'infini lui-même. « Quel délicieux temps ! fit-il. — C'est bien heureux pour votre voyage, répondit-elle ; mais tarderez-vous à revenir ? — Je ne crois pas. Toutefois, j'ai quelque peine à me séparer de vous ! — Et moi, j'aurais du plaisir à vous accompagner. — Ce que c'est que la vie ! nous ne saurions cependant vous partir, ni moi rester. En prenant congé de vous, Jeanne, m'accorderez-vous la faveur de vous baiser la main ? » La jeune fille lui tendit la main droite qu'il prit et serra affectueusement dans ses deux mains ; puis il y imprima un chaste baiser. Ses lèvres étaient tremblantes, et une larme, près de tomber, roulait sous ses paupières. « Hyacinthe, vous me cachez un secret, s'écria mademoiselle Lescombes. Pourquoi tremblez-vous ? — Moi ! reprit celui-ci en se donnant une contenance, oh ! Dieu non ! » Il se mit ensuite à chanter un refrain d'une chanson connue, et s'efforça de faire rire Jeanne, qui ne prit pas le change. « Eh bien, ajouta-t-il, quand je craindrais aujourd'hui un peu plus de vous perdre, n'en ai-je pas quelques motifs ? il arrive tant d'accidents sur les chemins de fer ! » C'était une allusion à la scène de la veille où il avait reçu de si doux aveux. Il sourit d'un air à se

faire mieux comprendre, il baisa de nouveau et avec passion cette main qu'il n'avait pas quittée, et partit étouffant presque et ne pouvant plus garder un secret qui ne lui appartenait pas. Là com mençait le sacrifice, qu'il allait bientôt achever, de son amante et de lui-même à sa sœur.

Revenu chez lui et placé de nouveau en face du trophée d'armes au milieu duquel brillaient la croix et le pistolet du capitaine, il se recueillit et sentit son courage se raffermir. Bientôt sa confiance en lui-même, sa susceptibilité ombrageuse, la fierté du mérite inconnu, l'indignation qu'excite le vice glorieux et applaudi, l'impatience, la colère, tous ces sentiments un instant suspendus reprirent violemment leur cours. Hyacinthe Beauregard écrivit plusieurs lettres d'adieu, non qu'il craignît alors de succomber, mais il faut tout prévoir. D'un autre côté, pour ne donner à sa mère ni soupçons ni inquiétudes, il évita de descendre et même de se laisser voir à la station de N. S. R. Ainsi il arriva à Paris sans avoir été distrait du but de son voyage. Dès qu'il fut instruit de l'affaire et qu'il se vit en présence d'Achille Lopez, on comprit immédiatement qu'une entente serait impossible. Quelques jours après le duel avait lieu au pistolet, et le jeune architecte recevait le coup mortel ; cette arme, qui devait protéger la famille tout entière, venait précisément d'en consommer la ruine.

Tel était le résumé des lettres échangées entre Henri Codeau et Maxime-Célère. Celui-ci, soit à l'hôtel, soit dans la localité, en allant et en venant, à force d'interroger tout le monde, avait recueilli sur la famille Beauregard, et en particulier sur le fils, des renseignements qu'il avait ensuite contrôlés, corrigés et complétés par les nouvelles venues de Paris, et cela à l'intention et au profit peut-être du jeune Champenois. Dans la dernière lettre que lui envoyait son ancien compagnon de voyage, à la fin de la quatrième page, en post-scriptum, il y avait, écrits en plus gros caractères, ces mots soulignés et terminés par un point d'exclamation : « *Elle n'est pas coupable !* — Qui elle ? — Eh parbleu, mademoiselle Aurore ! »

CHAPITRE XI. TOURS ET DETOURS. — LA FAMILLE LOPEZ.

Henri Codeau, qui avait quitté Marseille le 14 mai dans la journée, était arrivé à Paris le 15 au soir. Comme il ne pouvait, vu l'heure avancée, se présenter au débotté pour ainsi dire chez M. Lopez, il résolut d'explorer les promenades et les cercles où il aurait chance de trouver sinon Achille, au moins quelques amis communs. Le hasard voulut qu'il ne rencontrât personne, si ce n'est Alfred Jubainville ; mais comme ce jeune homme n'était pas seul, il se contenta de lui demander où et quand il pourrait le voir. Henri Codeau ne dort guère, cela se comprend ; et, entre dix et onze heures du matin, il s'achemina du côté de la rue Laffitte, et non vers la demeure de son ami Jubainville ; son rendez-vous avec ce dernier devait avoir lieu beaucoup plus tard.

La maison habitée par M. Lopez, à n'en considérer que l'extérieur, laissait facilement deviner quel homme c'était que le propriétaire : tout y était massif, solide, un peu épais et sans trop d'élégance. Ce caractère se retrouvait aussi à l'intérieur. Il fallait voir les domestiques et tout le personnel bien nourris, bien vêtus, fièrement campés sur de véritables jambes, chacun à son poste et fonctionnant avec une précision de machine. Quant au matériel, c'était quelque chose de cher, mais où la matière avait encore plus de prix que l'art. Tout cela pouvait se mettre en dépôt et se vendre sans perdre au de là d'une certaine somme bien connue et d'ailleurs écrite sur un inventaire ; car chez M. Lopez les moindres objets étaient comptés, numérotés et enregistrés ; et quoiqu'il y eût du linge à profusion et de la meilleure sorte, jamais, de mémoire d'homme, le moindre chiffon ne s'y était perdu. Après les appartements, qui étaient vastes et brillants de dorures, après les buffets et autres armoires où était étalée une vaisselle magnifique, on admirait en outre l'écurie, qui contenait cinq chevaux de race, et la remise avec ses trois voitures toutes neuves, ou en état de parfaite conservation.

Ainsi M. Lopez était bien logé et bien servi. Ses fournisseurs étaient connus sur la place, et pour son argent ils lui livraient à heure fixe les

articles demandés ; c'est un privilège de la richesse, et la fortune de cet homme était considérable. Sa famille, qui comptait plusieurs branches toutes fortes et puissantes, n'était pas espagnole, comme le nom pourrait le faire croire ; c'était une de ces maisons que l'on pourrait appeler européennes, et qui, depuis longtemps déjà, devançant la diplomatie, ont presque réalisé le rêve de Henri IV. Elles sont partout chez elles, à Paris comme à Saint-Pétersbourg, au nord et au midi ; il n'est pas de langues qu'elles ne parlent ; et là où elles plantent leur domicile, soyez sûrs qu'il y a de l'argent à gagner. Le nombre de ces familles s'accroît tous les jours, et on ne doit pas le regretter. Grâce à elles, sans doute, c'est-à-dire à l'intérêt même, des particuliers, finiront par tomber ces préjugés barbares qui divisent les États.

Quoi qu'il en soit, M. Lopez était à Paris, établi depuis plus de vingt ans, et il s'y occupait constamment d'affaires. Ce mot, vaste comme son génie, comprend les affaires de bourse, les affaires industrielles, les affaires commerciales, les affaires privées, les affaires publiques, en un mot un trafic quelconque, aussi bien sur les chiffons des rues que sur le papier de la banque. Les biens de cet homme d'affaires étaient immenses : il possédait des terres aux environs de Paris et des maisons dans Paris même ; il disposait de capitaux immenses soit en espèces, soit en billets : il avait des entreprises en projet, d'autres commencées, plusieurs en bonne voie d'exécution, un certain nombre récemment achevées ; puis venaient les espérances, les promesses, les contrats. Mille ruisseaux affluant de toute part formaient chez lui le Pactole, qui ne cessait d'y couler à pleins bords du premier janvier au trente et un décembre. Les affaires étaient donc son élément : il n'en pouvait sortir ni la nuit ni le jour ; il n'aspirait qu'à gagner de l'argent pour vivre, comme il disait, à pleins poumons. Cette fortune, qu'il se plaisait à accumuler, devait être partagée entre trois enfants, un fils et deux filles.

Tel était M. Bernard Lopez. Henri Codeau avait d'abord demandé à voir son fils ; mais, comme Achille ne se trouvait pas à la maison, il s'adressa donc au père. « Bonjour, cher monsieur Codeau, dit ce dernier, quel plaisir de recevoir voire visite ! Vous auriez dû monter chez madame Lopez ; ses filles sont avec elle. Vous nous resterez pour dîner. Comment vous portez-vous ? Tenez, j'étais tout entier à une combinaison. Asseyez-vous donc. Voulez-vous en être ? Je vous expliquerai cela. Un bon coup de filet, je vous assure. Moi, à votre place, je ne laisserais pas reposer vos millions ; c'est un

mauvais système, je me permettrai de vous le dire, mon cher monsieur Codeau. — Monsieur Lopez, interrompit le jeune Champenois, je serais enchanté de vous entendre sur ce sujet dans un autre moment ; aujourd'hui vous me voyez toutin qui et, et je vous prie de me rassurer d'abord. J'ai appris que votre fils s'est battu en duel ; n'a-t-il pas été blessé ? — Tranquillisez-vous, mon cher monsieur Codeau, une bagatelle que cette rencontre ! Achille est de première force au pistolet. Il est vrai que l'esclandre est toujours une chose fâcheuse ; mais enfin une affaire d'honneur, ça vous pose dans le monde et vous délivre d'un tas d'intrigants qui vous exploiteraient si on ne leur faisait sentir de temps à autre leur impertinence et leur témérité. — Et avec qui s'est-il battu ? — En vérité, je ne sais trop ! Un petit jeune homme... Tenez, vous le demanderez à mon fils. Je n'ai rien su de ce duel qu'après l'événement. — Où est Achille ? — Je ne sais. — Reviendra-t-il ce soir ? — Je ne sais. — Croyez-vous qu'il soit à Paris ? — Je ne sais, mais je sais bien qu'il n'est pas perdu, mon cher monsieur Codeau ; et, vous le voyez bien, il est bon pour se défendre. Voulez-vous que je vous dise ? Achille est chez des parents, à moins qu'il ne soit allé voir des amis, ou... Mais laissons cela, et revenons à mes propositions. Vous sourient-elles ? Une affaire superbe ! Avec vos millions je n'hésiterais pas. Nous en reparlerons. Dînez à la maison ce soir. C'est convenu. Au revoir, cher monsieur Codeau, c'est-à-dire à ce soir. Ces diables d'affaires ne vous laissent pas un instant à vous. — Oui, mais son adversaire a été tué. — On le dit, je ne sais. »

« En voilà un père de famille, pensa le Champenois quand il eut été poliment mis à la porte ; il sait tout ce qui se passe sur tous les marchés de l'Europe, et il ignore ce que l'on fait dans sa maison ! A la vérité ce ne sont pas la ses affaires. » Au sortir de chez M. Lopez, Henri alla retrouver son ami Jubainville. Celui-ci l'attendait, comme il l'avait promis la veille. Les deux jeunes gens déjeunèrent ensemble. Après différentes explications, la conversation tomba promptement sur Bernard Lopez et sa famille. Henri Codeau, en effet, dans tout ceci, ne cherchait qu'une chose : quel avait été le rôle de mademoiselle Aurore Beauregard ? Mais il craignait de se compromettre et avec lui ses frêles espérances, en risquant maladroitement cette question délicate. « J'ai fait une visite au père d'Achille, dit Henri, et il n'a pu me dire où se trouvait son fils. — Lui, reprit Jubainville, il ne l'a jamais su. Je connais intimement et de longue date les Lopez. Quand Achille était encore tout petit, son père ne s'en occupait pas autrement.

Prend-il des forces votre enfant ? — C'est l'affaire de la nourrice ! — Marche-t-il bien ? — C'est l'affaire de la bonne ! — Quoi ! votre Achille bégaye et ne parle pas encore ? — Nous allons changer de gouvernante ! — « Le proviseur se plaint de la conduite et du travail de votre fils ! — Eh ! parbleu ! qu'il le consigne. Veut-il que je fasse sa besogne ? J'ai déjà bien assez de la mienne!... »

« Tu plaisantes, Alfred, interrompit en riant Henri Codeau. — Moi, répondit l'ami des Lopez, je ne t'ai montré qu'un coin du tableau. Pour ses autres enfants et pour sa femme, M. Lopez est absolument le même, c'est-à-dire qu'il est avare de ses soins et de son temps, et qu'il se réserve tout entier à ses véritables affaires ; aussi sont-elles florissantes, tu le sais aussi bien que moi. Quant à sa maison, où il n'est presque jamais, si ce n'est de corps et un instant, tu ne saurais croire quel chaos et quel foyer de désordre ! La mère, le fils, les filles, chacun crie, commande, vit à part et se crée une existence à sa guise. Madame Lopez affiche les goûts les plus excentriques. Elle reçoit des gens qu'on n'aurait jamais cru faits pour aller ensemble ; et parmi eux il en est plus d'un assurément dont la position sociale est difficile à définir. Après les hommes d'affaires en herbe, ou en retraite, ou même en disponibilité, tous en quête de quelqu'un ou de quelque chose, viennent des demi-artistes, des quarts de savants, des huitièmes d'hommes de lettres, des parasites, des flatteurs, des chevaliers d'industrie, et ça et là, émaillant cette bizarre macédoine, un homme sérieux qui ne fait qu'apparaître. Il y a réception tous les jeudis. Tantôt ce sont de simples soirées, tantôt des dîners, tantôt des bals, et quelquefois des matinées ; les dimanches sont réservés aux personnes d'une connaissance plus intime. Mais le dimanche, comme le jeudi, ce sont les mêmes mœurs et les mêmes principes. Devant ses filles...

« — Je t'admire, Alfred. Quel censeur tu fais là ! — On ne s'en douterait guère, n'est-ce pas ? Voilà ce que tu allais dire. Eh bien ! juge par là du mal, si moi-même j'en suis scandalisé ! Devant ses filles, dis-je, et quelquefois devant son fils, quand ce dernier était plus jeune et presque enfant, on racontait les anecdotes les moins édifiantes, on critiquait toutes sortes de personnes et particulièrement les plus respectables, on étalait des opinions à renverser le sens commun, on tournait en ridicule la raison, l'honneur, la probité, la pudeur, et celui-là était toujours le mieux venu qui savait dire en termes galants les crudités les plus révoltantes. Ajoute les promenades, les spectacles, les courses de chevaux, les bains de mer, cette vie de dissipation,

cette frivolité perpétuelle, cette fièvre continue ; voilà une dépravation de tous les instants très-capable de détruire le cœur, l'esprit et jusqu'aux cinq sens. — Ah ! mon ami, tu n'es certainement pas un des flatteurs de madame Lopez, s'écria Henri Codeau. — Si fait, repartit Jubainville, ou du moins je l'ai été ; j'ai même voulu épouser la plus jeune de ses filles. Mais quand j'ai vu de près cette délicieuse personne, j'ai été guéri de mon amour.

« La mère et les filles, en effet, montraient une avidité insatiable pour toutes sortes de plaisirs ; déjà elles s'observaient les unes les autres ; elles se jalouaient et cherchaient réciproquement à se nuire. Tu connais l'histoire de Pasiphaë, d'Ariadne et de Phèdre ? — Que veux-tu dire ? — C'est que nous en avons là une nouvelle édition enrichie et considérablement... — Pour Dieu ! Alfred, n'abuse pas ainsi de ton esprit et de ton érudition ; tu me ferais croire que tu es un amoureux évincé. Toutefois, je l'avoue, tu m'as dépeint là, sauf l'exagération, non pas seulement la famille Lopez, mais toute famille qui, comme celle-ci, nage dans l'opulence et ne voit rien au delà des jouissances matérielles. — Henri, tu m'offenses de soupçonner que j'exagère par rancune ; non, je suis tout à fait désintéressé, ou plutôt même c'est l'amitié qui me fait parler de la sorte. Je tremble, à vrai dire, que M. Lopez, un beau jour, en rentrant chez lui, ne voie enfin de ces choses que l'on n'aime pas à voir deux fois. Déjà son fils vient d'avoir un duel.— Oui, oui, c'est vrai ; explique-m'en un peu les motifs. —J'ignore les détails, mais il s'agissait d'une fille très-jolie, ma foi, qui était chez les Lopez depuis quelque temps et qui passait pour la maîtresse d'Achille. — Sa maîtresse, dis-tu, sa maîtresse ? — Du moins il s'en est vanté. Mais qu'as-tu donc ? — Moi ? rien ; seulement je tenais à savoir. » Henri Codeau étouffait de jalousie.

Les deux jeunes gens parlèrent d'autres choses ; puis le millionnaire champenois, vers l'heure du dîner, retournachez Bernard Lopez, où on l'attendait avec impatience. La maîtresse de la maison, qui avait été prévenue, se trouvait prête et sous les armes. On plaça le jeune homme de manière qu'il reçût pour ainsi dire en plein les feux croisés de Mesdemoiselles Lucienne et Cornélie ; quant à Madame Lopez, elle ne le quittait pas non plus des yeux, et elle avait l'air de le tenir en arrêt pour le livrer ensuite à l'une ou à l'autre de ses deux filles. « Lucienne, dit-elle tout à coup en s'adressant à l'aînée, raconte un peu à Monsieur Codeau la dernière promenade que nous avons faite au bois de Boulogne. » Lucienne sourit toute triomphante encore.

« C'était une belle journée, commença-t-elle, que le 1er mai. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu plus d'équipages au bois ni même d'aussi beaux. Tout Paris et la meilleure partie de l'Europe s'y étaient donné rendez-vous. On distinguait particulièrement la princesse Zabarra-Zabarri, une vraie princesse celle-là, en toilette presque royale : on admira fort sa livrée, ses couleurs, la beauté de ses chevaux, l'élégance de sa voiture, bref tout jusqu'au petit chien qui figurait à côté d'elle et qui n'en paraissait pas étonné. Un mauvais plaisant (il en pleut au bois de Boulogne, surtout lorsque le ciel est sans nuage) prouva que c'était un chien de race, dont le sang était pour le moins aussi pur et aussi antique que celui de la princesse : tant il avait l'air comme il faut. Nous rîmes beaucoup des prétentions du chien et du plaisant. »

« Encore un peu de ce poisson, Monsieur Codeau, dit la mère. Allons, continue, ma Lucienne ; mais dépêche-toi d'arriver au dénouement. — Ouidà, tu en parles à ton aise, reprit Lucienne avec une petite moue ; pour moi en vérité je ne sais plus que dire. — Que choisir : la langue t'a tourné.— C'est cela même : il y a tant de choses ! Vous rappellerai-je les embar ras de roues et les tourbillons de poussière de la petite marquise de Vert-Bois ? Comme chacun murmurait ! comme quelques-uns juraient ! mais le cocher allait toujours, n'ayant pas plus d'oreilles que ses chevaux de bouches. Madame la marquise avait parié ce jour-là de faire enrager tout la monde, et elle réussit à merveille jusqu'à ce que sa légère et fringante calèche vînt donner contre la haute et lourde voiture du comte Gorgonoff et s'y brisât. Calèche, chevaux, cocher, marquise tout roula pêle-mêle. Ce fut un spectacle,...—Laisse ce spectacle, ma fille. Vous offrirai-je de la salade, Monsieur Codeau?—C'est que, ma mère, à ce spectacle tragi-comique, le comte, tout Gorgonoff qu'il était, s'écria en pâlisant : ces jolies caricatures palsembleu ! sont toujours prêtes à se renverser. Voulait-il dire caricatures, ou créatures, ou...? Au lieu de plaindre la marquise, on se mit à plaisanter ; et l'on se répéta en riant qu'elle avait trouvé son comte. »

« Mais va donc, Lucienne : tu nous fais languir ; je te l'ai déjà dit, arrive à l'événement principal. — Vous voulez que je vous rapporte notre rencontre avec ce terrible personnage : je ne m'y oppose pas ; cependant notre modestie ne devrait pas le permettre. Après ce tumulte, chacun reprit sa course. La voiture du comte Gorgonoff ressemblait à un vaisseau de haut bord au milieu de petites barques, ou bien encore à un écueil mouvant : on s'en éloignait avec une religieuse horreur. Mais voilà que, par je ne sais

quel hasard, nous arrivons l'un sur l'autre dans un de ces carres froids verdoyants : le comte s'arrête tout à coup, nous salue avec une courtoisie exquise, et nous prie de passer les premières. Il y avait là plus de cinq cents témoins, qui tous s'informèrent de notre nom ainsi que de celui du prince, et firent sur l'aventure les plus merveilleux commentaires. » Henri Codeau souriait depuis longtemps, et il admirait les efforts de mémoire de Mademoiselle Lucienne : car il avait lu, lui aussi et dans le même livre sans doute, un récit à peu près semblable. Soudain le souvenir de son ancienne Djinna qui, n'ayant pu ravir un bourgeois français, s'était fait enlever par un seigneur russe, ce souvenir, se croisant dans son esprit avec les préoccupations actuelles de Lucienne, lui arracha un éclat de rire, qu'il s'efforça d'interpréter comme un cri d'admiration.

Mademoiselle Cornélie ne lui donna pas le temps d'achever ses explications : elle mourait de jalousie, et elle voulut à son tour attaquer Monsieur Codeau avec un art plus diabolique. « Vous avez, dit-elle, une magnifique propriété en Champagne, Monsieur Codeau ; mon frère qui l'a vue, nous en a donné une description charmante. — Mademoiselle, répondit le jeune millionnaire, je me regarderais comme très honoré, si vous daigniez, avec Madame Lopez et Mademoiselle Lucienne, vous assurer par vous-même de la vérité, et venir passer une quinzaine à Sedan. — On dit que vous chassez comme Nemrod ou saint Hubert. — Mademoiselle, je ne suis nullement obligé à ces personnes qui disent de moi tant de bien : grâce à elles, je suis partout forcément au-dessous de ma réputation. — Laissez donc, reprit Madame Lopez en venant au secours de sa fille, si le monde dit le bien, il dit aussi le mal : par exemple, il trouve que vous devriez avoir une reine dans votre beau royaume. — Voyez un peu de quoi s'occupe le monde ! Oh ! je le crains bien, dans mon royaume comme dans les autres, c'est toujours lui qui donne des lois. — Monsieur Codeau, interrompit avec une étourderie plus ou moins naïve Mademoiselle Cornélie, on vous dit encore d'une force extraordinaire au billard ; eh bien ! là-dessus je ne m'en rapporte qu'à moi, et je vous propose une partie dès que vous aurez pris le café. — Du tout, du tout, s'écria enfin Bernard Lopez avec sa grosse voix. Il est grand temps que je m'en mêle, Monsieur Codeau : elles vous confisqueraient tout simplement ; oui, elles vous parleraient bientôt robes, bonnets, chiffons. Parlons un peu affaires, si vous le voulez bien. Je vous disais donc que c'est un mauvais système de laisser reposer ses millions, et je le prouve. — Une lettre pour Monsieur, dit le domestique. » Bernard

Lopez, après avoir regardé l'écriture de l'adresse et demandé la permission de lire, ajouta presque aussitôt : « Une lettre d'Achille ! il est à Rouen, et m'annonce qu'il va partir pour Londres et le reste de l'Angleterre. » Le vieillard parut déconcerté : il commençait à prendre au sérieux le duel de son fils.

Madame Lopez et ses filles, auparavant gaies et frivoles, devinrent à leur tour soucieuses : on se tut quelques instants. Henri rompit le premier le silence. « C'est une simple mesure de précaution, dit-il ; et je m'étonne qu'Achille n'y ait pas songé plus tôt : car, il doit bien s'attendre à rendre compte de sa conduite devant un tribunal ; telle est la coutume suivie en pareille circonstance. De plus il y a une prison préventive que chacun s'efforce d'éviter. Pourquoi n'est-il pas hors de France en ce moment ? voilà une imprudence peut-être, qu'il fait bien de réparer. » Ces paroles ne diminuèrent pas beaucoup les appréhensions de la famille. Henri voulut encore profiter de l'occasion pour obtenir des éclaircissements ; mais on n'eut pas l'air d'entendre ses questions indirectes. Le jeune Champenois, changeant tout à coup de batterie, se proposa pour aller à Rouen et porter à Achille l'argent, les conseils et les consolations dont il pouvait avoir besoin. Le père et la mère parurent enchantés, et les sœurs applaudirent avec transport. On s'occupa immédiatement de mettre à exécution ce projet. Henri Codeau partit pour Rouen le soir même.

Le lendemain de grand matin, il vint trouver Achille Lopez, avant que celui-ci fût levé : car il craignait de le manquer en se présentant plus tard à son hôtel. Dès que le jeune homme l'eut reconnu, et qu'il eut appris le motif de sa visite, il se jeta à son cou et fondit en larmes. « Que dit-on à Paris de mon affaire ? qu'en pense ma famille ? je suis perdu, mon cher Henri ; je suis un misérable. — Allons, mon cher Achille, remets-toi, je t'en prie. — Moi, me remettre ! Mais je suis plus malade que mon adversaire, dont le cadavre cependant est tombé en pourriture. Tu ne sais pas tout ce qui m'est arrivé ! — Non : eh bien ! raconte-le-moi. — Comment faire ? Je crains de renouveler ma faute : car, je l'avoue, maintenant que le mal ne saurait plus se réparer, je suis presque le seul coupable. Ah ! Henri, ne te bats jamais en duel : c'est, vois-tu, une chose affreuse. Si tu savais les tortures que j'ai éprouvées depuis cette funeste rencontre ; si je te peignais les remords, les regrets, les craintes, les soupçons!... — Oui, peins-moi tout, Achille ; mais explique-moi, d'abord, l'origine de cette querelle. — Sans doute, écoute donc ; mais je ne t'ai pas encore dit ce que j'ai sur le cœur. Tu te figures que

j'ai tué seulement ce jeune homme : ce n'était pas assez pour mon coup d'essai ! j'ai tué le fils, j'ai tué la mère, j'ai tué la... Ah ! je ne jure pas qu'elle soit encore vivante au moment où je te parle ! — Qui ? calme-toi, Achille, je t'en prie ; et reprends les choses par ordre, si tu veux que je comprenne. »

« C'est juste, c'est juste. Mais, en quittant le bois de Vincennes, je vis la sœur qui embrassait le cadavre du frère : aussitôt l'ivresse homicide qui me possédait encore, tomba ; et, à sa place, une douleur dont tu n'as pas d'idée s'empara de moi pour ne me quitter jamais. Je voulais courir vers ma victime et me tuer auprès d'elle. Laissez-moi, mes amis, m'écriais-je ; il faut que je meure. Ils me retenaient au contraire, et plus par la raison encore que par la force. Crains, me dirent-ils, de paraître insulter à tant de malheur. » Je m'éloignai, de corps seulement ; quant à mon esprit, il suivit le triste cortège : en vain essayat-on de me distraire, Je priai celui de mes camarades qui m'était le plus dévoué, d'accompagner Mademoiselle Aurore. — Mademoiselle Aurore Beauregard, n'est-ce pas ? — Oui, tu la connais donc ? — Je l'ai entrevue et j'en ai ouï parler. — Alors, mon cher Henri, tu ne la connais guère celle femme terrible. Tiens, quand je l'ai vue reprendre ce frère tout à l'heure vivant, et que je lui rendais mort ; elle était elle-même plus morte que vive, n'est-ce pas ? elle était anéantie, eh bien ! elle avait l'air de se survivre par le courage, et elle dévorait en silence ses larmes et son désespoir ; ou plutôt, si elle ne succombait pas sur le champ, on comprenait que c'était uniquement pour rendre les derniers devoirs à ce frère dévoué. Jamais elle ne m'a paru si belle ni si effrayante que dans cette heure solennelle ; ni moi, jamais je ne me suis senti si méprisable ni si affreux. Mais que te disais-je donc ? Je l'ai fait accompagner, sans qu'elle s'en aperçût. Aymard, que tu connais, devait la protéger, et au besoin la défendre contre elle-même ; et moi, dès que je l'ai pu, j'ai rôdé autour de N. S. R.

« Là je sais que deux services funèbres ont eu lieu l'un après l'autre ; là je sais que deux fosses ont été ouvertes, et que la mère a rejoint le fils dans la tombe ; là je ne sais pas si je n'ai pas laissé une troisième victime à l'agonie. J'y serais encore : car je ne pouvais m'arracher de cet endroit fatal, où je me sentais comme fixé par la vengeance céleste ; mais Aymard m'a entraîné bon gré mal gré. Achille, mon cher Achille, me répétait-il sans cesse, fuis, je t'en conjure ; dérobe-toi pour un moment aux poursuites de la justice, et surtout aux tristes pensées que ces lieux te suggèrent. Hâtons-

nous. Je le suivis ; ah ! Henri, je ne le suivis pas seul : N. S. R. et l'enfer tout entier m'ont accompagné jusqu'ici, et m'accompagneraient jusqu'au bout du monde. Que ne donnerais-je pas pour que ce malheureux duel n'eût jamais eu lieu ! — Mais enfin est-ce qu'il était inévitable ? — Avant le duel, mon cher Henri, on est un autre homme. Ce duel, cet affreux duel, qui au fond n'est qu'un assassinat, vous apparaît comme une affaire d'honneur : on châtie un insolent, on relève son quant à moi, on se rend respectable, on se crée une petite royauté ; vos amis entretiennent et excitent par leurs discours cette fermentation qui fait bouillonner le sang dans vos veines. Mais ces illusions qu'apporte la colère, se dissipent avec elle, quand votre adversaire est tombé, quand la terre fume, quand le sang crie. Tout change d'aspect alors, vos amis et vous-même ; il reste une tache indélébile ; vous vous sentez meurtrier ; une voix que rien n'étouffe, vous demande ce que vous avez fait de votre frère.

Il y a eu avant moi des gens qui se sont battus en duel ; je ne sais ce qu'ils ont éprouvé après avoir tué leur homme : pour moi, mon cher Henri, écoute-moi bien, si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes pour racheter celle que je viens de détruire. — Calme-toi, mon pauvre Achille. — Tu me plains, n'est-ce pas, tu me plains toi en ce moment, et je te crois sincère ; d'ailleurs le service que tu m'as rendu en accourant exprès de Paris, parle plus haut que des protestations : eh bien ! connais toute l'étendue de mon malheur, toi-même, dans quelques jours, tu me condamneras et tu redouteras ma présence ! »

« Achille, voyons, point d'enfantillage ! » Au lieu de répondre, l'infortuné jeune homme se plonge la tête dans ses deux mains ; et, quelques instants après, avec l'accent du désespoir : « C'est impossible autrement, dit-il, et je l'ai déjà éprouvé. Vos amis vous félicitent d'abord de votre première victoire ; ils vous serrent la main comme pour vous dire : Comptez sur moi, c'est à la vie et à la mort. » Mais ensuite ils réfléchissent, ils ont moins d'empressement pour un homme qui s'est attiré une mauvaise affaire ; et puis, l'inconstance humaine est si grande, qui peut se garantir de toute querelle avec ce duelliste ? Là-dessus l'intimité cesse sans raison apparente, mais vous le sentez ce motif qu'on vous cache. Voilà comment se comportent à votre égard vos amis les plus dévoués, ceux qui vous ont secondé sur le terrain ; quant aux étrangers, tous ceux qui composent le monde et qu'il faut affronter chaque jour, ceux-là, Henri, ils sont impitoyables et vous traitent tout bonnement d'assassin ! — Allons donc,

mon cher, comment le feraient-ils, puisqu'ils ignorent ce qui s'est passé ? — Tu le crois ? Tiens, je viens d'arriver à Rouen, et je voyage sous un faux nom. Quoique ce malheureux duel n'ait pas encore huit jours de date, on en parle déjà dans les tables d'hôte et de la façon la plus absurde. Hier, j'ai entendu la conversation suivante, et Dieu sait le mal que cela m'a fait.

Vous connaissez la nouvelle ? — Non. — Le fils de M. Lopez s'est battu, — Bah ! — Oui, et il a tué son adversaire. — C'est fort heureux pour le fils de M. Lopez. Et cet adversaire, quel était-il, le dit-on ? — Non, un jeune homme ; mais il paraît que la querelle était sérieuse ; il s'agissait de violences, de détournements, d'infamies révoltantes, de révélations odieuses, et que l'on voulait étouffer. Ah ! mon cher Henri, j'achevais de dîner quand j'ai entendu cette conversation impertinente ; l'indignation m'a presque suffoqué, mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine ; j'ai laissé là le dessert et la compagnie pour courir m'enfermer dans ma chambre. C'est à grand'peine que je me suis contenu, et il me prenait des envies furieuses de redescendre et de leur crier : Vous en avez menti, faquins ! et vous parlez de choses que Vous ne connaissez pas ; puis, leur appliquant à chacun une paire de soufflets, de les provoquer tous et d'en tuer quatre pour me justifier d'avoir tué un homme !

Je me suis promené dans ma chambre, je me suis couché, la nuit a été passable. — Tu le vois bien, Achille, un peu de patience et de temps, personne ne pensera plus à cela, et toi-même tu l'auras oublié. — Dieu veuille t'entendre ! pour moi je ne saurais te croire. Si je pouvais oublier moi-même ce qui est actuellement gravé au fond de mon cœur, que de gens s'empresseraient de me le rappeler ! D'abord il y a les envieux, engeance impérissable, qui cherchent à arrêter votre essor et à empoisonner vos succès. Vous remarquez, n'est-ce pas, ce cavalier qui manie son cheval avec tant d'habileté ? il est là-bas, dans l'allée, et il tourne en ce moment. Eh bien, il est encore plus habile à manier un pistolet, et il vous abat sans faute un homme à cinquante pas. Puis voilà mes gens qui racontent mon histoire avec quel art, et comme toutes les circonstances en ma faveur doivent être relevées ! Ou bien encore c'est une personne pleine d'excellentes intentions, mais d'intelligence un peu épaisse, qui croira sérieusement faire mon éloge et qui se récriera sur mes perfections. Mais, Henri, qu'il m'arrive un jour de les mettre en colère, ou que, me sentant offensé, j'essaye de répondre, on me jettera aussitôt à la face la vérité toute crue, on me donnera alors les noms de spadassin, de bretteur, ou plutôt de meurtrier et

d'assassin. Mais non, n'est-ce pas, Henri, je ne suis pas un assassin ? — Non, mon ami, non ; calme-toi, je t'en prie. — Quoique tu me le répètes, quoique je le sache, ma conviction s'ébranle peu à peu et s'écroule. Enfin, t'imaginerais-tu, Henri, que je ne peux plus voir d'armes à feu. La chasse, où j'avais tant de plaisir, la chasse même dans tes belles propriétés des Ardennes, me serait odieuse : je suis un damné, Henri ; j'ai tué mon frère. Mais écoute, tu ne connais encore que la moitié de mes maux, et la plus supportable. »

Ici le jeune Champenois redoubla d'attention : il allait peut-être recevoir la confiance qu'il cherchait. Achille Lopez continua ainsi : « La sœur de mon adversaire...— Eh bien ! — Mademoiselle Aurore. — Oui. — Je l'aimais ! — Ah ! » La figure de ces deux jeunes gens avait une expression indescriptible : si l'un aimait, l'autre était son rival. Aussi la jalousie chez celui-ci et la douleur chez celui-là étaient extrêmes. Achille Lopez reprit lentement, en se tordant les mains de désespoir : « Et je l'aime encore ! Je l'aime plus qu'auparavant. — Tu l'aimes et tu lui as tué son frère ? — Oui, Henri, voilà qui est incompréhensible, n'est-ce pas ? Mais apprends, mon cher ami, que cette femme m'avait dédaigné. — Toi ? c'est donc quelque duchesse ! — Non, c'est presque une paysanne. — Une paysanne t'a dédaigné, que veux-tu dire ? — Parbleu ! je dis qu'elle a dédaigné ma personne, ma fortune, ma famille et, Dieu me pardonne, Paris tout entier parce que je m'y trouvais, je crois. Sur ces entrefaites, arrive de Lyon, exprès pour se faire tuer, un jeune écervelé qui se donne pour son frère. L'air, le ton, les prétentions, je ne sais quoi de provoquant, tout chez lui m'irrite au dernier point. Il déclare que j'ai compromis sa sœur. Je veux lui donner des explications. Il répond qu'il demande, non des explications, mais une réparation. Comment l'entendez-vous, répliquai-je ? — Rien de plus clair, s'écria-t-il, il me faut des excuses. — Des excuses à vous ? — C'est-à-dire à ma sœur ! — Des excuses à vous et à votre sœur, rien que cela ? — Et une rétractation publique.— Voulez-vous en outre des dommages et intérêts ? »

« J'avais à peine laissé échapper cette parole blessante que je m'en repentis amèrement. Je vis ce jeune homme pâlir, puis tout à coup remettre son chapeau sur sa tête. Vous déshonorez la soeur, me dit-il, en attachant sur moi un regard qui me poursuit encore, et vous insultez le frère : vous êtes un lâche ! A demain, au bois de Vincennes ; je vais vous envoyer mes témoins. » Il n'y avait plus moyen de reculer. Nous nous battîmes, il tomba

; tu sais sans doute le reste. Mais, Henri, je l'ai éprouvé, parfois dans la vie une fatalité inévitable vous enlace et vous entraîne : vous avez beau résister, l'abîme vous appelle. C'est quand le malheur est consommé que vous retrouvez votre liberté perdue, pour jouir à votre aise de toutes les horreurs du désespoir ! »

Henri Codeau plaignit son ami et s'efforça de le consoler ; toutefois, quoiqu'il fût affligé lui-même au dernier point, il n'oublia pas le principal objet de sa démarche.

« Achille, je comprends tout, lui dit-il, les exigences, l'amour-propre blessé au vif, la provocation, l'emportement de la colère, la fatalité des circonstances, je comprends tout cela ; mais, Achille, explique-moites rapports avec la sœur de ce jeune homme. Comment la connaissais-tu ? où l'avais-tu rencontrée ? était-elle ta maîtresse ? voilà ce qui reste obscur. » Henri, en faisant ces questions délicates, semblait ne s'intéresser qu'au malheur de son ami ; au fond, c'était à lui-même qu'il songeait, et il attendait avec impatience la réponse.

Achille Lopez hésita quelque temps : il était en proie à une émotion visible ; enfin, jetant sur lui-même un coup-d'œil d'amère pitié, il dit avec effort : « C'est là une de mes nombreuses tortures qui commence, et qui, semblable au vautour de Prométhée, reviendra me visiter chaque jour. A toi, Henri, je puis tout raconter : tu es mon ami et tu m'en donnes en ce moment la meilleure preuve. Mais la foule de ces connaissances plus ou moins indifférentes, dont je connais à peine les noms, comment la satisfaire ? Je les vois déjà qui s'amassent autour de moi, comme les curieux courent à la Morgue ou vers l'échafaud ; ou bien encore cela me rappelle nos chasses : quand le gibier est aux abois, chacun arrive pour en contempler l'agonie. Je vais servir de pâture à une multitude mal apprise et cruelle. Quant à toi, mon ami, excuse-moi, les blessures s'enveniment à être maniées si long temps. Tu sauras tout un autre jour ; pour le moment, il suffira de te dire que cette femme n'a jamais été ma maîtresse et que je l'ai calomniée, ce qui met le comble à mon désespoir. » A ces mots, le jeune homme se cacha de nouveau le visage dans ses deux mains, et il resta assez longtemps sans rien dire dans cette posture. Ainsi, de son propre aveu, il avait tué un homme et causé la mort d'une femme, et cela pour appuyer une calomnie, c'est-à-dire qu'il avait commis un crime lâche et sans profit. Quelle conduite absurde à un homme qui se piquait d'adresse ! Il n'avait pas manqué son but comme tireur, mais personne n'était aussi gauche que lui dans les affaires de la vie.

Achille Lopez sentait tout l'odieux d'une pareille situation, et il n'y pouvait tenir.

« Mon ami, dit Henri Codeau, après l'avoir quelque temps regardé abîmé dans sa douleur, sais-tu ce que l'on fait quand on a commis une faute ? — Non. — Allons donc, tu le sais aussi bien que moi : on la répare. — Oui, Henri, mais comment ressusciter ceux qui sont morts ? Ah ! si je pouvais leur rendre la vie au prix de la mienne ! — Point de vœux superflus ; attachons-nous à ce qui est possible. Commençons d'abord par rendre l'honneur à cette jeune personne... — Tu dis : commençons ? — Oui, parce que je prends ma part de ton malheur afin de t'aider à le porter. — Ce bon Henri ! — Oui bon, mais sois aussi bon pour toi que je le suis moi-même. Commençons donc par là. — Oui. — Et le plus tôt possible. — Oui. — Puis au fur et à mesure que les occasions se présenteront (et il s'en présentera], de nous acquitter de plus en plus, saisis-les avec empressement, et ne manquons pas d'en profiter. — Oui, oui. — Par là nous chasserons les tristes idées qui t'obsèdent pendant le jour et les spectres odieux qui t'assiègent pendant la nuit. — Ah ! — Et nous te réconcilierons avec ce monde que tu redoutes, et surtout avec toi-même, que tu dois en ce moment éviter bien davantage. — Ah ! certainement. »

Achille Lopez, à ces dernières paroles, retomba dans un abattement incroyable ; il redevint silencieux ; ses regards prirent une fixité effrayante, et la présence de son ami n'eut plus l'air de l'occuper. Tout à coup il se retourna vers le jeune Champenois, et lui dit : « N'est-ce pas, Henri, que je ne suis pas un assassin ? — Tu es malade, Achille, tu es très-malade, reprit Henri Codeau. Appliquons d'abord ce premier remède dont je t'ai parlé, tu sais, la réparation : c'est un spécifique d'une vertu merveilleuse en pareille circonstance. Je t'en enverrai bientôt un autre de Paris, et celui-là n'est pas moins nécessaire : patiente jusque-là et tâche de ne pas rester seul. » Le malheureux jeune homme se prêta à tout ce que son ami voulut ; quant à Henri Codeau, il s'empressa de quitter Rouen. C'était encore un voyage où il n'avait rien vu, ni la ville ni les faubourgs, pas plus les habitants que les produits de leur industrie. Il fut bientôt à Paris, et il alla immédiatement trouver M. Lopez pour lui rendre compte de sa mission.

L'homme d'affaires était toujours à son bureau, comme la première fois que le jeune millionnaire, lui avait fait visite, c'est-à-dire qu'il se trouvait dans son centre, et qu'il était véritablement heureux. Ainsi qu'un joueur ou qu'un artiste dans le feu de la composition, Bernard Lopez n'était plus

reconnaissable quand il s'occupait de combinaisons et d'entreprises. Ses idées s'éclaircissaient alors, ses prévisions étaient sûres ; il délibérait, il discutait, tout cela avec un entrain, avec une verve admirable ; on le voyait compter, écrire, dicter, et causer à la fois. « Si je ne vous dérange pas, dit timidement Henri Codeau ? — Vous ? allons donc, répondit Bernard Lopez. Je m'occupais justement de notre affaire. — De quelle affaire ? — Mais vous savez bien. Il est vrai que les femmes d'abord, et ensuite la lettre de mon fils., Au fait, vous l'avez joint, mon fils. Il va bien, n'est-ce pas ? Il est bon pour se défendre ! — Hélas ! non, monsieur Lopez. Si Achille a tué son adversaire, celui-ci est bien près de le tuer à son tour. — Bah ! que m'annoncez-vous là ? — Malheureusement la vérité. — Henri, vous avez la plaisanterie lugubre. — Je ne plaisante pas, monsieur Lopez. — Vous affirmez donc... ; mais comment diable dites-vous cela ? — Je vous répète que votre fils est très-malade en ce moment, et que vous ferez bien de laisser là vos affaires pour courir auprès de lui. — Encore ; expliquez-vous de grâce. Quelle maladie peut il avoir, lui dont le docteur nous aurait garanti pour rien la santé, si nous avions voulu, une belle santé, une bonne santé. — Tout cela est bel et bon, mais ne m'empêche pas de craindre pour la raison et la vie de votre fils. — D'Achille ? — Parbleu ! vous n'en avez pas d'autre. Et, croyez-moi, prenez vite le chemin de fer, et dépêchez-vous d'arriver à Rouen : son plus cruel ennemi en ce moment, c'est lui-même. »

M. Bernard Lopez, effrayé et pâle, s'était levé tout à coup ; le fauteuil, renversé, tomba lourdement et avec bruit : personne ne le releva ; mais le vieillard et le jeune homme sortirent aussitôt pour aller à la maison trouver madame Lopez et préparer le départ, Chemin faisant, le riche capitaliste ne cessait de répéter : « C'est bien vrai, Henri, vous n'avez pas exagéré ? Quelle folie aussi a ma femme et à mes filles de s'engouer d'une paysanne ! Achille, mon cher Achille, ce n'est rien que cela, mon enfant. Tenez, Henri, ne vous encanaillez pas, c'est moi qui vous le conseille, ne vous encanaillez pas. En vérité, il y a des choses fort étranges. Je donnais à mon fils de l'argent à discrétion : oui, Henri, avec l'argent que je lui donnais, il pouvait acheter toutes les femmes, les plus belles de Paris et des cinq parties du monde ; et voilà qu'il va, comme un petit garçon sans le sou, s'amouracher d'une petite sotte. J'en avais le pressentiment, et c'est malgré moi que ma femme a ramené de province cette péronnelle. Voyez-vous, Henri, ce sont partout les femmes qui apportent le désordre et la ruine. Mais ce ne sera rien, n'est-ce pas, Henri ? On a déjà eu des duels ! Comment faisaient donc

ces fameux duellistes des siècles passés, dont les fines lames étaient toujours rouges et fumantes ? »

Madame et mesdemoiselles Lopez étaient sur le point d'aller au bois : la voiture et les chevaux enrubannés attendaient dans la cour. On devait essayer ce jour-là l'effet d'une toilette nouvelle. Peut-être se croiserait-on encore avec le comte Gorgonoff. Du moins on était sûr de rencontrer madame la baronne de Bontemps, et d'écraser sa noblesse sous le luxe de la finance. Chacune de ces dames avait en outre ses visées particulières : l'itinéraire du cocher avait été mûrement médité. En un mot, tandis qu'à N. S. R. une famille anéantissait dans une pompe lugubre, la famille Lopez, à Paris, semblait ne s'occuper que de courses triomphales. Mais l'arrivée de M. Lopez renversa tous ces projets de fête : un orage éclatait subitement qui menaçait cette orgueilleuse existence.

CHAPITRE XII. OU L'ON ARRIVE QUAND ON NE SAIT OU L'ON VA. MADEMOISELLE AURORE.

Henri Codeau et Bernard Lopez quittèrent Paris presque en même temps. L'homme d'affaires se rendait en toute hâte à Rouen, auprès de son fils ; et le jeune millionnaire était non moins pressé d'arriver à N. S. R.

Il y retrouva M. Marchand qu'il embrassa comme si ce dernier eût été réellement son père. « J'étais impatient de vous revoir, Henri, fit le touriste : car, je le sens, vous m'êtes devenu indispensable. Le peu de jours que j'ai passés loin de vous, m'ont paru bien longs. Je les ai abrégés, autant qu'il était possible, en m'occupant de vos affaires, mais avec discrétion toutefois, ne craignez rien. Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions ? Maintenant que vous connaissez un peu mieux mademoiselle Aurore Beauregard, ne serait-il pas prudent de nous arrêter la, et de prendre ce que nous savons de son histoire comme les dernières pages de notre roman ? Qu'en dites-vous ? Ouvrez-moi votre cœur. Chacun a déjà trop de ses propres ennuis, sans se charger encore de la tristesse des autres.— M. Marchand, reprit le jeune homme, je suis plus troublé que jamais. Ma volonté, voyez-vous, n'est plus libre ; c'est comme une fascination, dont cette femme sans doute n'a pas la moindre conscience. J'ai rencontré mademoiselle Aurore à Paris, vous le savez, à l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon ; je l'ai retrouvée à Montereau, et je l'ai perdue de vue à N. S. R. : mais son image m'a suivi partout, je n'ai guère fait que vous entretenir de sa personne depuis Dijon jusqu'à Marseille ; et depuis que nous nous sommes séparés, mes pensées et mes démarches n'ont pas eu d'autre objet. C'est elle qui m'a fait remonter de Marseille à Paris, qui m'a conduit de Paris à Rouen, qui m'a ramené de Rouen à Paris, et enfin à N. S. R. ; c'est elle que je cherche ici, elle seule, pardonnez-moi, monsieur Marchand : je vous tromperais en vous disant que vous êtes la cause de mon retour. Je vous estime, sans doute, et de plus je suis votre obligé pourtant de bienveillance et de services ; mais, en ce moment, je vois en vous un intermédiaire utile pour me faciliter l'accès auprès de cette créature

extraordinaire que j'idolâtre et que je ne connais pas. — Vous n'êtes guère raisonnable, Henri, dit le vieillard ; mais moi, suis-je plus sage que vous, moi dont la barbe et les cheveux ont déjà presque toute leur blancheur ? Je m'attache à vous et à cette femme, sans avoir la même excuse ni le même espoir. Puisque le sort en est jeté, poursuivons donc notre chimère. »

Le jeune homme se tut un instant, comme étonné lui-même d'une semblable situation ; puis il continua ainsi : « L'avez-vous vue ? Lui avez-vous parlé ? Vous savez, n'est-ce pas, vous savez maintenant à quoi vous en tenir. Ce n'est plus une modiste, qu'en dites-vous ? Expliquez-moi bien ce que vous en pensez, ou plutôt racontez-moi en grand détail ce que vous avez appris. » Maxime-Célère ne put s'empêcher de sourire. « Un peu de patience, Henri, fit-il, et vous apprendrez que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. » Le touriste raconta ensuite que, dans la crainte d'exciter un soupçon et afin de justifier sa présence à N. S. R., il s'était donné pour un riche bourgeois de Lyon qui cherchait à acheter une maison de campagne ou une belle propriété. Son arrivée et son séjour étant ainsi bien et dûment expliqués, il s'était vite créé des relations en invitant celui-ci à dîner, en acceptant, chez celui-là, en abordant tout le monde, et en causant familièrement avec le premier venu. C'est ainsi qu'en s'occupant de prétendues acquisitions, il recueillait tantôt un détail, tantôt un autre : il finit par connaître toute la vie de mademoiselle Beauregard, moins toutefois le peu de temps qu'elle avait passé à Paris chez les Lopez : car, personne encore à N. S. R ne savait là-dessus la vérité.

Il y a des natures exceptionnelles en qui la perfection semble innée : leurs progrès ne sont pour ainsi dire qu'un épanouissement ; point d'accroissement extérieur, chez elles, ni d'influence étrangère ; c'est un tout homogène en quelque sorte, sans soudage et sans greffe. Ainsi s'élève spontanément dans des terres heureuses une fleur que n'ont ni semée ni cultivée les mains du jardinier : seules les brises et la rosée du ciel se chargent de l'entretenir ; et les promeneurs émerveillés croient, en la voyant si belle, à l'intervention des fées et des génies. Maxime-Célère était loin de ces idées poétiques, lorsqu'il entreprit son enquête. Déjà, à Marseille, il avait blessé sensiblement son jeune ami en exprimant d'une manière un peu crue ses préventions contre mademoiselle Aurore. Ce n'était, suivant lui, qu'une modiste ; et par ce mot il n'entendait pas ce qu'il y a de plus respectable, dans une profession honorable d'ailleurs et même distinguée ; mais il désignait ces apprenties légères et parfois turbulentes qui font tout

ensemble et le bonheur et le malheur des fils de famille. Il alla donc d'admiration en admiration, à mesure qu'il connut mieux cette créature ravissante.

La première personne qu'il interrogea, ce fut naturellement son hôtelier ; et il ne crut pas devoir employer tant de détours. « Apprenez-moi donc, lui dit-il, quelle est cette demoiselle Aurore ? On ne parle que d'elle autour de moi, et chacun la plaint du mieux qu'il peut. Si j'ai bien compris, elle était à Paris, n'est-ce pas, il y a quelques jours, quand son frère a été tué ? Ne s'y trouvait-elle pas demoiselle de comptoir, ou peut-être employée dans les modes ? — Je vous entends, repartit le brave homme en retenant à peine un gros rire. » Dans son jeune temps il avait fait son tour de France, et il avait séjourné surtout à Paris. Si occupé qu'il fût de son apprentissage, il sortait quelquefois de sa cuisine ; et il avait entrevu, on peut le croire, d'autres gibiers que ceux de la halle. Sa conscience, non plus que son palais, n'était pas de la première délicatesse. Au demeurant, il passait pour un bon vivant dans le pays, et il méritait sa réputation. « Je vous entends, répéta-t-il ; mais vous ne connaissez pas les Beauregard ! Ça n'est pas descendu de Charlemagne, non ; et leur fortune, même en louis d'or, je pourrais fort aisément la porter dans une hotte. Quoique le père ait réussi dans ses affaires, au bout du compte un entrepreneur est un entrepreneur. Eh bien, ils étaient hauts comme les toits, et tous tranchaient de l'aristocratie, particulièrement la petite, qui avait l'air d'une princesse. Si mon fils, par exemple, vous l'avez vu, un gars bien découplé et qui la vaut, à ne rien exagérer, eût été assez osé pour la demander en mariage, avec quel précieux mépris on vous l'eût remercié et poliment mis à la porte ! Aussi ne s'y est-il pas frotté, et j'en suis fort aise après cette superbe catastrophe. Pareil malheur devait arriver aux Beauregard. On ne doit jamais, voyez-vous, frayer qu'avec ses pareils, ni prendre de chaussures qu'à son pied. Tout cela n'était que de mine. Où il y a tant de ciselure, il n'y a guère de solidité. J'aime mieux le terre à terre que cette hauteur où toute roule. Mais je voulais vous dire, quoique ça, monsieur, que mademoiselle Aurore n'était certainement ni demoiselle de comptoir, ni modiste ; elle était plutôt je ne sais quoi... chez je ne sais qui... Au surplus d'autres vous l'apprendront mieux que moi ; et vous m'excuserez si je vous quitte pour courir où l'on m'appelle. »

« J'avais encore un rival dans le fils de cet aubergiste, s'écria Henri Codeau en interrompant le touriste ; mais c'est donc une sirène que cette

femme-là. Il me faudra tout à l'heure la disputer au monde entier.—Je crois, reprit Maxime-Célère, que le plus difficile sera de l'obtenir d'elle-même. On rencontre parfois des âmes indépendantes qui ne sauraient se donner : or je crains, à vous dire vrai, que mademoiselle Beauregard ne soit de ce nombre. Mais écoutez la suite de mon récit. L'hôtelier s'était donc retiré, je ne sais où, en courant. Un peintre, déjà assez âgé, que je n'avais pas aperçu, s'avança vers moi, et me saluant: Si vous désirez connaître cette jeune personne, dit-il, je puis vous fournir quelques renseignements. Aujourd'hui, je ne fais que passer à N. S. R. ; mais il y a deux ans j'y ai séjourné, ainsi que dans les localités voisines. Non loin d'ici est situé un village où l'on m'avait commandé un tableau de l'Assomption. L'ouvrage n'était pas trop mal payé : un personnage, aussi pieux que riche, voulait par ce cadeau se mettre bien avec le ciel, et, au besoin dans une élection, obtenir des suffrages sur la terre. Je ne suis pas un peintre de génie, mais je me piquai d'honneur ; et, quoiqu'il me fût facile de copier un sujet mille fois traité, je préfèrai ne suivre que mon inspiration. Je m'informai si je ne trouverais pas aux environs un beau modèle : on me nomma tout d'une voix mademoiselle Beauregard.

Mais j'avais affaire à une vraie demoiselle : notre hôtelier, M. Persil, vous l'a dit tout à l'heure. On ne pouvait l'engager à poser devant un peintre pour de l'argent, ni même par vanité. Je ne savais de quelle façon m'y prendre pour lui faire agréer une semblable proposition. A la fin, nous eûmes recours au « curé de l'endroit et à quelques personnes influentes. La sainteté du but, la décence du costume, l'assurance que tout se passerait en présence de sa mère et de ses amies, la déterminèrent ; et elle accepta sans trop de répugnance. Je l'avoue, quoique je sois artiste et que j'aie vu bien des madones, un respect irrésistible, tandis que je la drapais, s'emparait peu à peu de moi, je tremblais presque et je n'osais la toucher, si ce n'est du bout des doigts, et encore témoins possible. Arrangez-vous ainsi, lui disais-je ; tenez-vous dans telle posture. J'aimais mieux donner des ordres que de camper moi-même le modèle. Au surplus j'étais deviné plutôt qu'obéi, et tout alla le mieux du monde.

Mais si auprès d'elle je me sentais repoussé comme par une sainte horreur, à distance au contraire et en face j'étais attiré par une grâce plus qu'humaine. Dès que, la palette et le pinceau à la main, debout, à côté de ma toile déjà préparée, je levai les yeux sur la jeune fille pour donner du corps à mes idées et en arrêter les contours, j'eus alors un moment

d'illusion ; je crus apercevoir une auréole ; mademoiselle Beauregard était pour ainsi dire transfigurée. La taille de cette jeune personne est un peu au-dessus de la moyenne, et tout son corps admirablement proportionné ; quant à sa figure, elle est régulière, avec la bouche, le nez et les yeux très«beaux. Mais cette perfection de l'ensemble et du détail échappe en quelque sorte quand on la regarde, à moins qu'on n'y apporte une attention spéciale et qu'on ne l'étudié en artiste. Ce qui frappe en elle, « c'est l'expression qui domine tout le reste : il faut, en la voyant, penser bon gré mal gré à ce qu'elle pense. Voilà pourquoi, en ce moment, je crus avoir devant les yeux, non la vierge terrestre de N. S. R. ; mais la reine du ciel en personne. Il semblait que l'intelligence de la jeune fille, en s'attachant par la contemplation à la mère de l'homme-Dieu, se fût pénétrée de toutes ses vertus : quoi qu'il en soit, mademoiselle Beauregard était rayonnante d'une perfection céleste. Je fus moi-même élevé par elle en quelque sorte à cette hauteur de conception ; mais je reconnus que mon talent était insuffisant pour l'exprimer. Cette jeune fille, je l'avoue, a fait pour moi plus que mes anciens maîtres. »

Tandis que M. Marchand rapportait ces paroles du peintre, Henri Codeau était agité par des réflexions et des sentiments étranges. Il se comparait intérieurement à la dame de ses pensées, et il se demandait s'il était vraiment digne d'elle. Ses millions lui paraissaient foulés aux pieds par cette vierge dont on lui peignait l'apothéose. Se rappelant ensuite et son éducation domestique sous un précepteur et des valets, et sa vie de gentilhomme au milieu des Ardennes, il en fut alors aussi honteux qu'il en avait été fier autrefois. Il se vit si petit et placé si bas au-dessous de son idole, qu'il craignit fort de n'en être pas aperçu ni à plus forte raison exaucé. Le touriste lut sur la figure de son jeune ami la crainte, le dépit, l'envie et la joie ; Ce ne fut pas sans un malin plaisir qu'il continua à faire parler le peintre.

« Mon tableau de l'Assomption, dit ce dernier, est, « permettez-moi l'expression, mon chef-d'œuvre jusqu'ici. Il se trouve, comme je vous l'ai dit, dans une église de village à quelques lieues de N. S. R. Je passerai demain par cet endroit pour me rendre à ma destination : si aucune affaire ne vous retient, vous m'obligerez de pousser jusque-là. Je serais flatté d'avoir votre avis ; le pays est agréable d'ailleurs ; et enfin vous aurez une idée plus ou moins exacte de ce qu'était mademoiselle Beauregard à dix-huit ans. » Maxime-Célère déclara qu'il avait accepté la proposition, et qu'il

était parti entre dix et onze heures du matin, en compagnie de l'artiste, dans une voiture de louage. A côté l'un de l'autre, devisant de tableaux et de modèles, les deux voyageurs avaient atteint environ la moitié de leur route, lorsqu'ils aperçurent à une centaine de pas en avant le curé de N. S. R. Le peintre, qui le connaissait, avertit le touriste. Assez âgé et un peu replet, ce prêtre, sous un soleil de onze heures, marchait lentement, son tricorne à la main, ne conservant sur la tête qu'une calottenoire, d'où s'échappait en couronne des cheveux presque blancs. Ses souliers proprement cirés et ornés de boucles d'argent, criaient sous le poids du corps et trébuchaient parfois contre les pierres. « Si cela peut vous être agréable, monsieur le curé, dit Maxime Célère, veuillez prendre place à côté de nous dans la voiture. » Le bon vieillard, qui s'était d'abord garé sur la berge, se rapprocha en souriant ; et il monta avec une certaine difficulté, mais sans façon.

Il allait voir un confrère et lui demander à dîner ; c'était une visite qu'il devait au moins depuis Pâques. On lui proposa de descendre devant le presbytère ; il préféra accompagner les voyageurs jusqu'à l'église afin d'examiner avec eux le tableau. L'ex-négociant n'était pas un connaisseur ; mais, à son avis du moins, l'artiste n'avait rien exagéré en parlant soit de son modèle soit de son chef-d'œuvre. Au sortir de l'église il fallut, moitié de gré moitié de force, dîner de compagnie chez le curé de l'endroit : l'hospitalité du prêtre est proverbiale à la campagne ; d'ailleurs on ne trouve guère que là une cuisine et une société tant soit peu artistiques. Quand on fut au dessert, Maxime-Célère, qui n'oubliait jamais l'objet de ses démarches, ramena, e mieux qu'il put, la conversation sur mademoiselle Beauregard. M. le curé de N. S. R., légèrement excité par le vin et le café, prit enfin la parole : « Je l'ai vue naître, dit-il ; je lui ai enseigné le catéchisme ; je lui ai fait faire sa première communion ; et depuis je n'ai cessé de la diriger dans la vie spirituelle. Il m'est bien permis de prétendre que je suis son pasteur et qu'elle est ma brebis, blanche et douce brebis, une des meilleures à coup sûr, et qui méritait le moins d'être si cruellement éprouvée ! Aussi ne m'expliquerais-je pas les malheurs qui l'ont frappée dans sa famille, si je ne croyais à un autre monde où tout se répare. *Beati, qui lugent*, bienheureux ceux qui pleurent, nous apprend notre seigneur J.-C. » Ce texte servit de point de départ à un sermon qui ne manqua pas de longueur ; mais à la fin pourtant le digne pasteur revint à sa brebis, c'est-à-dire à mademoiselle Aurore. Il trouvait en elle une foule de qualités, et les

énumérait avec plaisir ; toute fois, ce qui l'avait frappé le plus, c'était une bienséance parfaite, qui régnait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. Les autres tâtonnent, hésitent, se troublent, répètent ce qu'ils ont entendu dire, ou imitent ce qu'ils ont vu faire ; en un mot, ils ne cessent jamais complètement d'être de véritables écoliers : elle au contraire, dès sa plus grande jeunesse, voyait sur-le-champ ce qui était bien, et l'accomplissait sans embarras ; elle était, naturellement, partout et toujours, à sa place ; si elle se trouvait à l'aise avec les petits, elle ne se sentait pas gênée en présence des grands ; les uns et les autres la regardaient comme une des leurs, avec la distinction en plus.

« C'est bien cela, s'écria le jeune Champenois en interrompant de nouveau Maxime-Célère ; voilà ce que j'ai éprouvé moi-même : je ne m'y suis pas trompé ; et vous, monsieur Marchand, vous n'auriez pas conçu de pareils soupçons, si, comme moi, vous l'aviez vue à l'embarcadère de Paris à Lyon, simple et grande dans son deuil, paraissant résignée pour ne distraire et ne fatiguer personne, portant sans fléchir le poids d'une douleur immense ! » Le touriste ne répondit rien à cette observation de son compagnon de route. « M. le curé de N. S. R., poursuivit-il, ne découvrait dans mademoiselle Beauregard qu'un défaut. — Un défaut, reprit Henri Codeau épouvanté. — Un défaut, continua le vieillard en souriant intérieurement sous un faux air de gravité, un défaut très grand et très nuisible en ce monde. — Ah ! et lequel ? » Le jeune homme étouffait presque en faisant cette question. Peut-être sa divinité allait-elle, comme tant d'autres, être ravalée au niveau des simples mortels. Il était dans la situation d'un homme qui viendrait éprouver chez un orfèvre des bijoux suspects : il attendait impatiemment la réponse, la bouche ouverte et le cou tendu. « Elle est trop confiante, dit l'ex-négociant. » Henri respira. « Elle a le tort déjuger des autres par elle-même. » Il serra la main de son ami. « Elle court par conséquent le risque de tous les honnêtes gens, qui est d'être quelquefois la dupe des coquins. — Ah ! vous me rendez la vie. » Henri Codeau embrassa M. Marchand pour la deuxième fois, comme si le touriste eût été pour lui un sauveur. Mais le brave homme n'était pas au bout de ses confidences.

Après avoir écouté le peintre et vu son tableau, après avoir dîné avec les curés et reçu d'eux quelques renseignements, il n'était pas satisfait. C'étaient là des traits de caractère, mais non les détails mêmes de la vie ; et il désirait surtout savoir les causes que mademoiselle Beauregard avaient

eues de partir pour Paris. Le lendemain donc, par un hasard qu'il avait un peu cherché, il rencontra le notaire de l'endroit. Sous prétexte d'achat et de vente, on passa en revue les belles propriétés des environs ; et enfin, sans que la chose parût amenée, on parla de la famille Lopez. « Ma foi, leur domaine est bien beau, fit le notaire, et admirablement entretenu. Remarquez en outre que dans cette maison de campagne si brillante, il n'y a rien qui ne soit en même temps solide, j'entends par là utile. Le petit parc attenant à la maison et entouré de murs fournit, outre l'ombre et la promenade, du bois pour divers usages ; il s'y trouve encore du gibier ; la garenne surtout est riche, et plus d'une bourriche en sort pour le marché. L'étang, le ruisseau, les bassins, les moindres filets d'eau servent à l'arrosage, et de plus ils sont livrés à la pisciculture ; nous entendons quelquefois dire qu'on y fait des pêches miraculeuses. Quant à... Tenez, je me serai suffisamment expliqué en un mot : M. Lopez a le génie de l'industrie et des affaires, et il est tout à fait de son siècle. S'il se mettait sérieusement en quête, je le crois capable de trouver des mines d'or dans la partie pouilleuse de la Champagne. — Êtes-vous son notaire ? hasarda l'ex-négociant. — Non, pas encore, mais j'espère le devenir, reprit l'autre. — N'est-ce pas chez M. Lopez à Paris qu'était mademoiselle Beauregard ? ajouta le touriste. — Oui. Que je vous conte ça, du moins ce que j'en sais, s'écria l'honnête tabellion avec une satisfaction vraie. »

Mais il crut nécessaire de donner quelques explications préalables. « M. Lopez tire donc parti de tout avec un art infini ; son salon et sa table ne sont pas ce qu'il y a chez lui de moins productif. Chaque année il invite à tour de rôle les diverses notabilités des cantons circonvoisins, prêtant ici, donnant là, achetant, vendant, plaçant des houilles et du fer, créant une usine, sur toutes choses apprenant de chacun les défauts et les besoins des autres. Madame Lopez, de son côté, sans s'occuper de son mari, ouvre la foire aux vanités, étale son luxe, se fait une cour, se donne des airs de reine et obtient des triomphes, il est vrai faciles, mais toujours agréables à un cœur de femme.

Après un caprice en vient un autre : c'est tantôt une soirée, tantôt une matinée, puis un dîner, puis un souper après un bal, et quelquefois une promenade avec une collation. Nous sommes souvent invités à ces réunions, moi et ma femme. Un jour (la chose se passait en octobre dernier, car, je me le rappelle, j'avais signé un acte le matin même. Il n'y a rien comme les actes pour donner de la précision à la mémoire). D'octobre en

mai cela fait sept mois ; voilà donc sept mois justes, madame Lopez eut la fantaisie de réunir dans un bal les plus jolies filles du pays, et les personnes de sa connaissance furent priées de lui dresser une liste pour leurs localités respectives.

« Nous ne voulûmes point, moi et ma femme, mettre mademoiselle Beauregard sur notre liste, et pour cela nous avons bien des raisons. Il faut que je m'explique. On la connaissait très-certainement au château, mais on faisait semblant d'en ignorer jusqu'au nom ; nous crûmes devoir respecter cette politique de gens qui veulent se faire rechercher. D'ailleurs, mon fils devait se trouver à ce bal ; or, nous craignions pour lui une rencontre avec cette jeune personne et sur un pareil terrain. Il en tenait, je crois, un peu pour elle, le gaillard ; et une étincelle, vous savez, quand la matière est combustible!... Nous songions aussi à d'autres dangers, mais pour mademoiselle Beauregard. L'événement n'a que trop justifié nos tristes prévisions. Voyez-vous, monsieur, tel est le sort des existences déclassées. Permettez-moi de vous exposer ma pensée tout entière. Je suis positif, moi, et je sais ce que je dis.

« Quand elle est née, mademoiselle Beauregard, son père n'était encore qu'un maçon. Si le brave homme fût resté maçon toute sa vie, l'éducation de la petite eût été conforme à sa naissance ; elle eût épousé un maçon ou un charpentier, et tout eût été fini. Au lieu de cela, ne voilà-t-il pas que le père Beauregard réussit à gagner quelques écus ; et de maçon qu'il était, il devient entrepreneur. La petite fille suit la fortune de son père ; elle passe demoiselle, ses parents l'envoient au pensionnat, on lui décerne des prix, les habitants la fêtent, chacun l'invite, tout le monde l'idolâtre. Sur les entrefaites, son père vient à mourir. C'est un brave homme, d'accord, mais on ne peut plus imprudent. — Sans doute, interrompit Maxime Célère avec un sourire ironique, il aurait dû rester maçon ou ne pas mourir. C'est ainsi que vous auriez agi à sa place, j'en suis sûr. — Parfaitement, continua le notaire avec un aplomb et une naïveté incroyables. Voilà l'affaire ! Mais laisser une fille (car pour le fils il était d'âge et de force à se tirer d'embarras) laisser une fille qui a des prétentions de marquise avec la moitié ou le quart d'une fortune bourgeoise, franchement, c'est lui créer une situation pleine de périls, et qui, pour la plupart, est une impasse. »

Le notaire se rengorgea ; son dédain pour le maçon entrepreneur était mêlé de pitié. Il poursuivit après une pause : « Mademoiselle Beauregard n'était pas sur notre liste ; mais une personne qui la connaissait en fit la

remarque avec surprise. Madame Lopez corrigea à temps cet oubli et pria avec instance la fille et la mère de vouloir bien honorer son bal en s'y présen tant. Cette prière, si humble et si polie, était un ordre, comme bien vous le pensez. Ainsi le comprirent du moins madame et mademoiselle Beauregard, qui s'empressèrent d'accepter l'invitation. Je dois leur rendre cette justice que ni la mère ni la fille ne se ruinèrent en toilette ; il n'y eut de leur part aucun effort de luxe, malgré la circonstance. Toutefois leur mise était fort convenable, et même celle de mademoiselle Aurore pouvait passer pour élégante. A leur arrivée, le maître et la maîtresse de la maison leur firent un accueil très-ordinaire. L'invitation paraissait n'avoir été qu'une simple politesse, et l'acceptation une marque de pure déférence.

« Mais bientôt, je ne sais par quel attrait, les hommes n'eurent plus d'yeux que pour cette intruse, mon fils Édouard absolument comme les autres, dont nous enragions moi et ma femme. Il ne se passa pas deux heures que notre dépit était partagé. Les pères et les mères de famille tremblèrent pour leurs fils ou se sentirent humiliées dans leurs filles. Qu'était-il donc survenu ? Monsieur Achille Lopez, après avoir fait danser à peu près toutes les invitées, revenait souvent à mademoiselle Beauregard, et à la fin il s'attacha pour ainsi dire à elle seule, une fille de maçon, une mijaurée, une précieuse, une péronnelle. On se parla à oreille, on chuchota, on murmura, on fut près de se fâcher tout rouge. Les parents du jeune homme intervinrent, mais le coup était porté. Au grand scandale de la société, mademoiselle Aurore Beauregard avait été la reine du bal. Monsieur Lopez, qui jouait dans un salon voisin, avait donc été obligé de venir un instant pour dire quelques mots à son fils. Il prit le riche lorgnon qui pend toujours sur sa poitrine ; et considérant la jeune fille avec plus d'attention : Hé ! hé ! fit-il, la petite n'est vraiment pas mal. Il rentra un instant après pour continuer son whist, sans plus penser à rien. Il n'en était pas de même de madame Lopez. Cette dernière dansait de temps en temps, mais elle prenait surtout plaisir à voir danser les autres. Pour elle, Mademoiselle Beauregard était une sorte de phénomène : elle riait, elle admirait, elle interrogeait sans cesse la mère, elle applaudissait la fille ; et, en s'occupant un peu de tout le monde, elle ne perdait presque pas de vue sa favorite. Tout à coup elle se mordit les lèvres : elle avait son idée, qui était de montrer, à Paris, cette curieuse provinciale.

« Mesdemoiselles Lopez, Lucienne et Cornélie, étaient aussi à ce bal. Bon Dieu ! quel luxe ! Entre nous, c'était insolent. Elles portaient chacune

sur leur corps la valeur, au moins, de la meilleure ferme du pays. Auprès d'elles que pouvaient être les autres demoiselles ? Rien, n'est-ce pas ; ou plutôt des paquets de chiffons. Vrai, ça n'était pas bien d'écraser ainsi la province. Aussi, lorsqu'elles virent entrer Mademoiselle Beauregard et sa mère, levèrent-elles le nez ! Je les aperçus qui se cachaient malicieusement derrière leurs magnifiques éventails pour en rire à leur aise. Mais elles ne rirent pas longtemps : car elles aussi furent battues à plate couture par cette pecque de N. S. R. Je compris que la beauté est supérieure aux richesses ; seulement, dans la pratique de la vie, les richesses, croyez m'en, sont bien plus utiles. La jalousie jeta peu à peu un voile sombre sur ces visages si gais et si moqueurs. Mesdemoiselles Lopez dissimulèrent mal leur dépit, et les compliments qu'elles furent obligées de faire, ne péchaient point par trop de sincérité. Toutefois, par un motif de vanité, et peut-être de vengeance, elles s'entendirent entre elles et avec leurs mères, et résolurent d'entraîner Mademoiselle Beauregard à Paris, afin de mieux user de représailles sur un terrain plus favorable.

« Quant à Achille, il était tout à fait épris : son suffrage était donc acquis d'avance ; ou, pour mieux dire, le même projet était éclos dans quatre cerveaux à la fois. Mais si le but à atteindre était unique, il y avait plusieurs passions à satisfaire. Chez le fils de la maison, c'était un amour violent, et peut-être du libertinage ; chez Madame Lopez, un caprice de grande dame, qui veut se payer quelque chose d'extraordinaire, une jeune et jolie protégée, par exemple, comme un chien rare et de haut prix, comme un attelage extravagant ou encore un cachemire fabuleux. Mesdemoiselles Cornélie et Lucienne grillaient sans doute de faire voir à leur rivale l'arsenal de leur coquetterie, puis de l'écraser sous l'étalage de leur luxe, se promettant bien de la livrer alors, pour en finir, aux séductions et aux enivrements du monde. Cependant je ne sais rien, je n'affirme rien ; pour ce qui est au fond du cœur, Dieu seul peut le sonder. On a vu des gens se tromper qui étaient plus politiques que moi ; notez que je suis un provincial et presque un paysan : mes yeux, à quoi sert de se vanter ? n'ont ni pénétration ni finesse. Suivant moi, il y eut donc une sorte de complot tacite ; et Monsieur Lopez, qui ne fut guère consulté, laissa tout faire à son insu. Voilà comment Mademoiselle Beauregard partit de N. S. R. pour Paris dès les premiers jours de mars. Le triomphe était proche de la ruine. Vous n'ignorez pas ce qui est advenu.

« Maintenant, pour ce qui concerne les affaires, demandez-moi à mon bureau. Je suis chez moi à toutes les heures du jour et de la nuit, à moins que... ; mais je m'entends, demandez-moi, on saura me déterrer. Au surplus, fiez-vous à mon habileté : je connais le pays ; et le diable s'en mêlera, si je ne vous fais gagner plusieurs milliers de francs. Demandez-moi. »

Dès que Maxime-Célère eut fini de raconter son entretien avec le notaire, comme il vit Henri Codeau plongé dans une rêverie profonde. « A quoi pensez-vous, Henri ! lui dit-il. — Vous me voyez confondu, Monsieur Marchand, reprit le jeune Champenois. Qu'est-ce donc que la vérité ? Votre notaire positif n'a pas trop bonne opinion de Mademoiselle Beauregard ; mais son fils lui est bien plus favorable. Vraiment ce gars l'aurait disputée au fils de notre aubergiste ; par bonheur son père a réussi à lui prouver le néant de tout cela auprès d'une pièce de cent sous ! Et puis quelle admiration désintéressée dans le peintre ! et chez le curé quelle estime affectueuse ! En revanche, Monsieur et Madame Lopez n'éprouvent que de la curiosité ou de l'indifférence ; et leurs filles que du dédain et de la haine. Mais Achille, qui en devient fou ; mais moi, dont vous connaissez l'amour, plus foudroyant qu'une apoplexie ! Se peut-il qu'une seule et même personne fasse éprouver des impressions si différentes ? Pourquoi ne sont-ils pas, comme moi, tous à ses genoux ? Mais vous, Monsieur Marchand, il me semble que vous l'avez vue : dites-moi votre sentiment. Que me conseillez-vous ? que me reste-t-il à faire ? »

— « Presque tout, mon ami. J'ai vu Mademoiselle Aurore. » Le jeune homme tressaillit de peur et de joie : il crut en ce moment avoir eu au moins la moitié d'un pareil bonheur, mais il craignit en même temps de l'avoir eu pour la dernière fois. Il était donc suspendu aux lèvres du prudent vieillard. Celui-ci reprit en ces termes.

« Je ne vous ai donné jusqu'ici, mon cher Henri, que des jugements et des rapports étrangers ; écoutez maintenant le récit de mon entrevue avec cette femme qui vous tient si fort au cœur. Comment arriver jusqu'à la victime de tant de malheurs, sans blesser sa délicatesse ? On m'avait remarqué sans doute à l'église le jour que la mère Beauregard avait été enterrée. Je partis de là, et j'écrivis une lettre dont voici à peu près le contenu. Mademoiselle, un vieillard qui vous porte beaucoup d'intérêt et qui a des communications importantes à vous faire, demande la permission de se présenter pour avoir avec vous un moment d'entretien. »

« La réponse ne se laissa pas longtemps attendre, et elle fut telle que je la pouvais désirer. Je trouvai Mademoiselle Beauregard... — N'est-ce pas qu'elle est belle ? s'écria Henri Codeau. — Belle et digne dans sa douleur, continua le touriste. Il n'y avait aucun désordre dans l'appartement ni dans sa personne ; ses traits n'étaient nullement bouleversés ; point de sanglots : seulement la pâleur de son visage trahissait malgré elle un abattement profond. Elle avait dû pleurer ce jour-là ; et peut-être quand je l'ai quittée, a-t-elle de nouveau succombé à son désespoir. Devant moi, c'est-à-dire, devant un étranger, elle se contenait par respect pour autrui et pour elle-même. Elle avait d'instinct cette sorte de pudeur. Mademoiselle Aurore se leva à mon approche, répondit à mon salut par une inclination de tête, m'indiqua un fauteuil près d'elle, et s'assit en silence : elle m'écoutait. Je lui dis que ses malheurs et ses pertes étaient, il est vrai, irréparables ; mais que cependant, si elle voulait s'y prêter, on s'entendrait pour lui faire satisfaction, autant qu'il serait possible. Je me donnai le rôle de médiateur, qui me convenait au bout du compte ; et je la priai de me raconter ce qui s'était passé à Paris pendant son séjour chez Monsieur Lopez. Elle ouvrit la bouche avec une tristesse amère et je fus frappé du son de sa voix : C'est inutile, Monsieur, répondit-elle ; j'ai pardonné ! — Le pardon, objectai-je tout étonné, le pardon pur et simple, mais c'est à l'égard de certaines natures la plus cruelle des vengeance. Par pitié, Mademoiselle, ne pardonnez pas. — Eh bien ! fit-elle, laissez-moi me venger. — Non, non, répliquai-je, pas de cette manière : car, vous vous nuisez à vous-même ; songez à votre réputation. » — Ah ! s'écria-t-elle ; et, après s'être un moment recueillie, elle arrêta sur moi des regards douloureux qui me percèrent le cœur. Enfin, elle ajouta : « Puisqu'il le faut, écoutez-moi, Monsieur. Voici, je crois, la vérité.

« C'était après un bal où nous avions été invitées, ma mère et moi. Nous n'y songions déjà plus, lorsque nous reçûmes la visite de Madame Lopez et de ses filles. Invitées, Dieu sait pour quels motifs à leur maison de campagne, nous y avions été assez bien accueillies ; et moi particulièrement je n'aperçus autour de moi que des sourires et des fleurs. Hélas ! sous ces fleurs et ces sourires un serpent se cachait, qui, découvrant tout à coup sa tête ennemie, a semé la mort autour de moi. Nous fûmes d'abord surprises et charmées de la présence inespérée de ces dames. Elles nous dirent mille choses agréables ; elles voulurent tout voir, les appartements, le jardin ; il n'y eut pas jusqu'à ma garde-robe et mes bijoux qui n'attirassent leurs

regards. Vous avez de l'instruction, Mademoiselle Aurore, et du goût, dirent-elles ; votre mère est bien heureuse de posséder une fille telle que vous. » Ma pauvre mère, en effet, était enchantée de les entendre. (En achevant ces paroles, la malheureuse orpheline ne put retenir une larme qui lui tomba toute brûlante sur la joue.) Nous parlâmes de mon père qui avait été entrepreneur, et de mon frère qui allait être architecte. (Ici encore ses yeux devinrent démesurément gros et humides : il lui fallut de nouveau avoir recours à son mouchoir.) L'un pour son activité et son courage, l'autre pour sa bonne conduite, tous deux furent comblés d'éloges.

« Au moment de nous quitter, Madame Lopez prenant à partie ma mère : Voyons, Madame Beauregard, dit-elle, vous m'accorderez une grâce. Nous voudrions avoir votre fille à Paris, seulement pour « trois ou quatre mois : on ne saurait s'en séparer, quand on l'a connue. Mademoiselle viendra nous retrouver sur la fin de l'hiver ; elle sera chez nous à titre de demoiselle de compagnie, uniquement, comprenez-vous ? pour lui donner une contenance. Elle apprendra à mes filles, ce qu'elle sait si bien, à tenir une maison, à s'occuper du ménage. Bref, ce petit voyage nous profitera à tous : car, elle-même, si parfaite qu'elle soit, elle acquerra quelque chose au contact du monde. Je veux, de mon côté, la récompenser doublement de cette complaisance, en lui procurant de l'agrément d'abord, et ensuite, si vous le permettez, en lui fournissant une partie de son trousseau. Laissez-moi faire : elle n'aura pas à s'enrepentir. C'est convenu, n'est-ce pas ? Ai-je votre consentement, Madame Beauregard ? » Nous ne savions que répondre : nous demandâmes du temps pour réfléchir.

« A quelques jours de là Madame Lopez vint trouver Monsieur le curé de N. S. R. Elle donna pour l'église, elle donna pour les pauvres ; et elle offrit à Monsieur le curé lui-même en souvenir une riche tabatière. Puis elle parla de mon voyage, qui devait être éminemment utile à tout le monde. Mesdemoiselles Lucienne et Cornélie seraient certainement édifiées des bons exemples qu'elles ne manqueraient pas d'avoir sous les yeux ; je leur aurais ainsi rendu un bon service et j'aurais en même temps fait une œuvre méritoire. Madame Lopez termina en priant Monsieur le curé de nous confirmer, et, au besoin, de nous mettre dans ces dispositions. Le digne homme ne pouvait qu'approuver un projet recommandé par tant de motifs. Désormais il ne fut plus question d'autre chose que de mon départ. Chacun me félicita ; il y eut des jaloux. En un mot, ce fut une conspiration générale.

Bon gré mal gré, je fus en quelque sorte poussée hors de la maison paternelle et entraînée à Paris.

« A peine étais-je descendue à l'hôtel de M. Lopez, rue Laffitte (cette maison est pour l'éternité gravée dans ma mémoire!), je me sentis déjà comme oppressée : l'air qu'on y respirait ne me convenait pas. Toute la famille, qui avait été prévenue, se trouvait réunie, moins le père cependant, presque toujours absent pour ses affaires. Les figures de ma connaissance gardaient encore leur sourire ; mais ce sourire n'avait plus la même expression. Bon jour, petite, » me cria Madame Lopez du plus loin qu'elle m'aperçut ; puis elle me tendit la main d'un air protecteur, qui était, à vrai dire, écrasant. Petite aussi, dans une autre bouche que la sienne, pouvait être une caresse ; mais au ton, je compris que c'était seulement une injure. Tiens c'est Aurore, dit Cornélie. — « Ma chère, vous faites bien d'arriver, ajouta Lucienne. Il nous reste un petit bout de carnaval : combien vous allez-vous amuser à Paris ! Mais vous amuserez aussi un peu les autres : chacun aura son tour. » Les deux sœurs sourirent d'intelligence. Pour Monsieur Achille, il m'accabla de compliments ; il descendit à toutes sortes de respects ; il eut mille prévenances. « Mademoiselle Beauregard, fit-il, vous ne sauriez vous imaginer combien de fois nous avons parlé de vous. » A prendre à la lettre ce que j'entendais, je devais être contente ; mais je sentais que chacune de ces personnes avait son but, qui ne s'accordait pas précisément avec mon intérêt. La porte se referma ; je crus être prise dans un filet ; le soi nié parut se dérober sous mes pieds ; je regrettai N. S. R. et notre maison blanche ; et je ne pus m'empêcher de soupirer en pensant à ma mère.

« On me conduisit à ma chambre. Elle était un peu isolée : je ne m'en aperçus pas tout de suite ; mais de plus c'était un vrai boudoir, et le luxe m'en déplut. Monsieur Achille me fit demander quelles étaient mes fleurs favorites : je les aimé toutes, répondis-je, mais sur leurs tiges et dans le jardin. On m'apporta de sa part chaque matin un bouquet de fleurs différentes, qui étaient de la plus grande fraîcheur et s'étaient dans un vase magnifique. Il y avait en outre des peintures pour orner ma chambre, il y avait des sculptures, qui étaient réputées des chefs-d'œuvre de beauté plastique, mais qui étaient loin d'inspirer la pudeur. Dès le lendemain Madame Lopez s'empara de moi : je fus sa chose. Elle m'enseigna des maintiens, elle m'apprit à faire valoir ma personne. Ne craignez point les regards, me disait-elle ; laissez la cette pruderie de paysanne ; habituez-vous à la galanterie parisienne : au fond, c'est l'innocence même. Dansez,

chantez, causez ainsi qu'à N. S. R. ; mais, ces grâces natives, enchâssez-les dans nos manières, dans notre bon ton, dans notre politesse enfin. Vous serez dans peu une merveille ! » La bonne dame brûlait dé me faire un triomphe pour en accaparer toute la gloire : elle m'aurait trouvée, elle m'aurait stylée, elle m'aurait produite. J'allais donc passer, permettez-moi l'expression, à l'état de curiosité.

D'un autre côté, Mesdemoiselles Lopez continuaient à me traiter comme si j'avais été leur domestique. Aurore, disaient-elles, ma bonne Aurore, ma bonne ; et en même temps je recevais leurs commissions pêle mêle avec leurs confidences. Elles m'entretenaient des opéras nouveaux, des pièces de théâtre en vogue, des acteurs, des actrices, sans oublier les intrigues que ces messieurs ou ces dames pouvaient avoir dedans ou dehors la scène. Elles m'énuméraient les différents bals de l'hiver, leurs courses ou leurs promenades avec les moindres incidents ; et quand j'eus commencé d'aller au bois avec elles ou de paraître dans leur monde, je sus le nom de tous les jeunes gens qui en étaient les habitués. On me nommait leurs maîtresses sans embarras ni réticence ; on les trouvait jolies, bonnes ou spirituelles. Quelques-unes même avaient été assez heureuses pour se faire épouser ; et elles étaient alors de fort grandes dames. Puis tantôt Mademoiselle Cornélie, tantôt sa sœur me faisait le portrait des danseurs de la soirée : ils étaient tous excellents, ou très riches, ou généreux jusqu'à la prodigalité, ou d'une délicatesse rare ; ceux-ci étaient fort en faveur auprès des dames ; ceux-là n'avaient jamais aimé, quoiqu'ils fussent aimables assurément. Lequel préférais-je ? Est-ce que mon cœur ne m'avait rien dit encore ? Peut-être avais-je laissé un ami à la campagne, le fils de l'apothicaire sans doute ou de l'huissier ? Voilà ce que j'étais obligée d'entendre, sous peine de passer pour prude ou niaise. J'étais à la torture. Tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais, me blessait également. Cependant Monsieur Achille se rapprochait de moi de plus en plus ; il devenait plus familier et plus intime. Pauvre alouette que j'étais, pauvre alouette des champs, je me trouvais en face et presque sous la serre de l'oiseau de proie. Pourquoi ne fuyais-je pas ? Ah ! pourquoi ? le pouvais-je ? J'étais venue pour trois mois dans une famille qui avait bien voulu m'inviter : allais-je par un esclandre jeter la déconsidération sur elle ou sur moi ? Je m'armai donc de courage et je me dis : patientons encore quelques jours.

« Enfin l'heure arriva où je devais faire mon entrée dans le monde, suivant l'expression solennelle de Madame Lopez ; mais, en réalité, par

cette porte brillante, je prenais le chemin de la solitude, du deuil et de la mort. Il y eut un bal paré et costumé : j'y parus en Aurore. Cette ingénieuse idée n'était pas de moi, elle appartenait à la maîtresse de la maison, qui se donna une peine infinie pour assurer le triomphe complet de sa protégée. Malgré ma répugnance (car une voix secrète me disait que je courais à ma perte) je ne voulus être ni odieuse ni ridicule ; je cédaï. Il faut l'avouer, ce monde pour qui je m'immolais, n'épargna pas ses bravos à la victime. Madame Lopez m'applaudissait de l'éventail ; elle, de son côté, recevait des compliments : on l'entourait, on la félicitait ; c'étaient des explications, c'étaient des commérages à perte d'haleine. J'aurais pu croire Mesdemoiselles Cornélie et Lucienne jalouses de mon succès : il n'en était rien ; elles exagéraient mon mérite, et m'envoyaient la plupart de leurs adorateurs. J'étais épouvantée d'une générosité pareille. Enfin tous les jeunes gens m'entouraient à l'envi, et se disputaient l'honneur de danser avec moi. Seul, Monsieur Achille me parut sombre et inquiet ; ses paroles entrecoupées étaient pleines de réticences ; et ses regards, tantôt caressants et tantôt irrités, me faisaient craindre une explication fâcheuse. On soupa. Comme il me conduisait du salon à la salle à manger : Mademoiselle, me dit-il, vous avez été heureuse ce soir ; mais moi, j'ai bien souffert. — Pourquoi ! répondis-je. — Parce que je vous aime ! Silence. Nous en parlerons une autre fois. »

« Ces mots *je vous aime* étaient pour moi la dernière des insultes : car, ils avaient dans sa bouche une signification particulière. Je fis mine de n'avoir pas entendu et je dévorai mon affront. Mon départ approchait : le mieux était d'endurer jusque-là, s'il était possible. Mais le lendemain, j'étais au salon avec toute la famille, et je jouais par complaisance sur le piano un air favori de Madame Lopez ; tout à coup, par une sorte de complot, je me trouvai seule en tête à tête avec Monsieur Achille. Je voulus me retirer, il m'arrêta : nous reparlâmes forcément de son amour. La déclaration fut brutale. Il déposa à mes pieds les trésors de son père ; il me promit une vie de luxe ; je serais souveraine de ses volontés ; je régnerais sur son cœur. Enfin, pour commencer son rôle, il essaya de me serrer dans ses bras. Je reculai d'horreur : Arrière, m'écriai-je indignée. Vous vous êtes mépris. Pour des princes tels que vous, il est d'autres princesses que moi ; et elles ne manquent pas, dit-on, sur le pavé de Paris. » Il pâlit et me quitta. Je n'hésitai plus et je déclarai que je partirais le lendemain ; mais dans l'intervalle le coup le plus sensible m'était réservé. Tandis que je faisais

mes préparatifs, une lettre me fut apportée. De qui est-elle ? dis-je à la personne qui me la remettait. — Lisez, répondit-on ; c'est très pressé. Je lus de nouvelles offres plus séduisantes que les premières. Un prétendu ami de Monsieur Achille avait été subjugué par mes charmes. Monsieur Lopez, il est vrai, s'était vanté de mes bontés pour lui ; mais l'amour passe avant l'amitié. D'ailleurs Monsieur Lopez n'était pas digne de moi : car... Je n'en lus pas davantage. Vous direz, repris-je, qu'il y aura une réponse. Et j'écrivis à mon frère. »

« En prononçant ce mot de frère, elle ne put contenir sa douleur plus longtemps ; elle se cacha la tête dans ses deux mains : j'entendis des sanglots, je vis des pleurs ruisseler. En présence d'un malheur si grand et si peu mérité, devant cette noble victime d'une fatalité inexorable, je me sentis brisé moi-même et je versai des larmes sincères. Un instant après, Mademoiselle Beauregard essuya ses yeux et surmonta sa faiblesse.

« Monsieur, ajouta-t-elle, mon frère a été tué ; ma mère est morte, plutôt de chagrin que de maladie, hélas ! et moi, auteur de tous ces maux, j'ai compromis en outre, sinon mon honneur, au moins ma réputation. Voilà le résultat d'un voyage qui devait être pour moi de toutes façons si profitable. Cependant je n'accuse que moi-même. — Vous n'êtes point coupable, Mademoiselle, repris-je ; et l'on vous doit certainement une réparation ; quant à votre vengeance, quoique votre cœur n'y songe pas, elle est déjà commencée. On ne saurait vous rendre ni votre mère, ni votre frère, que Dieu a rappelés à lui ; mais on mettra d'abord votre réputation hors d'atteinte, et l'on verra pour le reste. Permettez-moi de revenir. »

A peine Maxime-Célère eut-il terminé son récit que Henri Codeau lui sauta au cou une troisième fois, tout ému de compassion et de reconnaissance. « Elle est belle, n'est-ce pas ! s'écria-t-il. — Oui, répondit le touriste, belle autant que malheureuse. »

CONCLUSION.UN DERNIER VOYAGE.

Le manuscrit de l'honorable Monsieur Marchand, qui a servi de base pour rédiger cette relation de voyage, ne contient plus désormais que des notes ; et encore ces notes sont-elles fort sèches, parfois même très-incomplètes. Sans doute il eût été intéressant de suivre les développements d'une histoire, toujours promise en quelque sorte, et montrée de chapitre en chapitre pour amorcer le lecteur ; mais le touriste seul pouvait la donner avec exactitude et sans accessoires romanesques : elle ne saurait être composée ou plutôt imaginée à plaisir par un auteur digne de foi. On qualifierait de trahison un pareil procédé. Le mieux est donc de terminer ici le *Supplément à la Bibliothèque des chemins de fer*, en engageant le public à le continuer, si bon lui semble, selon la méthode de Maxime-Célère : par ce moyen, le supplément sera plus considérable que la bibliothèque elle-même, et la partie plus grande que le tout, puisqu'elle sera infinie.

Pourquoi ce récit a-t-il été tronqué d'une façon si extraordinaire, à l'endroit précisément qui pouvait paraître le plus digne d'attention ? Il y en a plusieurs raisons, sans invoquer les ravages du temps, comme pour les manuscrits de l'antiquité ; mais la principale, c'est un motif de modestie : Monsieur Maxime-Célère Marchand, ex-négociant, ancien touriste, devenu casanier et clocher-tour, pour employer sa terminologie, n'a pas voulu raconter lui-même en détail sa conduite généreuse envers Mademoiselle Beauregard. Voici, tant bien que mal, à l'aide de ses notes et avec quelques réflexions additionnelles, la conclusion la plus convenable de tout ce travail.

Après bien des démarches pénibles et difficiles, quand la réparation et l'amende honorable eurent été faites par la famille Lopez, Henri Codeau, qui s'était utilement employé pour obtenir au moins cette justice, se trouva enhardi dans ses desseins par les titres qu'il s'était acquis à la reconnaissance de Mademoiselle Aurore. Il mit alors en avant son grave compagnon de route pour une autre ambassade. Maxime-Célère parla à l'orpheline de son délaissement, de la nécessité où elle était de se créer de nouveaux appuis et de nouvelles affections, de l'impossibilité pour une demoiselle distinguée comme elle de rencontrer à N. S. R. un mari tant soit

peu digne, surtout depuis ses malheurs.Or, il connaissait, ajouta-t-il, un jeune homme riche et bien élevé, qui était également sans famille, dont l'affection pour elle était infinie, en un mot, Monsieur Henri Codeau, millionnaire champenois, qui ne pouvait plus vivre sans elle. Enfin, il lui raconta la naissance, les progrès et les suites de cette passion, aussi noble et belle que son objet, soudaine et irrésistible parce qu'elle était sans calcul. « Vous êtes libre, Mademoiselle, dit-il en terminant ; mais, je vous en prie, ne vous décidez qu'après avoir réfléchi : nous vous donnerons tout le temps qui sera nécessaire pour cela. »

Les motifs présentés par Maxime-Célère avaient quelque poids ; et d'ailleurs ils étaient assez habilement groupés. Aussi firent-ils une impression très-vive. Mademoiselle Beauregard se vit bientôt réduite à une seule objection. « Ma dot, répondit-elle, n'est guère digne d'un millionnaire. » C'était là que l'ex-négociant de Nantes attendait l'humble fille de N. S. R. ce Votre dot, répliqua-t-il, votre dot, elle aura de quoi tenter même un prince, si vous voulez m'en croire. » Aussitôt il lui fit l'histoire de ses propres malheurs ; et il n'oublia pas le songe qu'il avait eu en chemin de fer : au lieu d'un fils, il avait retrouvé une fille. En effet l'estime que lui avaient inspirée les belles qualités de Mademoiselle Beauregard, la pitié qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir en présence de telles catastrophes, le désir de ne plus quitter un jeune homme auquel il s'était attaché si étroitement, le besoin d'un nouveau foyer où il viendrait réchauffer ses vieux jours, tout cela depuis longtemps déjà l'avait déterminé à adopter l'orpheline, si elle le permettait : car il ne voulait rien de force, et particulièrement ce qui devait être le plus libre au monde, les sentiments du cœur. Au surplus, qu'elle n'eût pas trop à s'effrayer : il ne serait point à charge ; ce serait auprès d'eux et non avec eux qu'il aimerait à vivre ; il les recevrait à ses heures : eux, de leur côté, en useraient de même à son égard. « Voyons, lui dit-il, plus d'hésitation. Vous serez ma fille, je serai votre père ; Henri deviendra votre mari et mon gendre ; tâchez de me donner bientôt de nombreux petits-fils. Avec nos trois débris reformons une autre famille : elle tiendra, vaille que vaille, la place que celle que chacun de nous a perdue. Ainsi va le monde, ma chère enfant : les bâtiments les plus solides y sont construits avec des ruines. » Mademoiselle Beauregard crut rêver. La réalité est parfois plus merveilleuse que les vaines chimères de l'imagination.

L'adoption eut lieu, et ensuite le mariage ; mais, avant de partir pour les Ardennes, on éleva un tombeau à la famille Beauregard. L'épithèque en est touchante ; en voici le contenu :

« A mon père Louis Beauregard, né le 8 avril 1806, mort le 15 juin 1849, dans sa quarante-quatrième année, victime de son dévouement pour sa famille;

A ma mère Françoise Renaud, née le 10 octobre 1809, morte le 13 mai 1859, dans sa cinquantième année, ne pouvant survivre à son fils;

ce A mon frère Hyacinthe Beauregard, né le 2 février 1837, mort le 9 mai 1859 dans sa vingt-troisième année, en se sacrifiant sans réserve pour sa sœur;

Moi, Aurore Beauregard, sa sœur et leur fille, j'ai ce élevé ce monument de pierre ; mais leur souvenir est bien mieux gravé dans mon cœur. »

Maxime-Célère avait donné en dot à Mademoiselle Beauregard le tiers de sa fortune. Quant aux deux tiers restants qu'il s'était réservés, il les partagea ainsi par un testament en bonne et due forme : un tiers aux enfants qui naîtraient de ce mariage, avec jouissance pour les parents jusqu'à la majorité des enfants ; le dernier tiers aux conjoints par indivis durant la communauté, et au survivant après le décès de l'un ou de l'autre. Cela fait, délivré d'inquiétude, Monsieur Marchand savoura le repos avec délice : c'est à peine si, de Terre-tour qu'il était, il mérita désormais, comme on l'a dit, le titre de Clocher-tour. Il ne voyagea plus guère que par la pensée : sa mémoire et un peu son imagination se donnèrent seules carrière. Ce fut donc en se chauffant devant son feu et en tisonnant sans doute qu'il écrivit les réflexions suivantes sur les derniers événements de sa vie agitée. Elles sont étranges : à chaque pas on y heurte l'inconnu, et l'on craint de sortir tout à coup des limites de notre monde.

D'abord il reconnut que le *Supplément à la Bibliothèque des chemins de fer* est éminemment dangereux. Les livres tant soit peu suspects sont la plupart du temps enchaînés dans une bibliothèque, d'après la politique du bon roi Louis XI, et défendus par une forte serrure contre toute surprise ou méprise. Les propriétaires, gens très-sages pour l'ordinaire, sont d'ailleurs à l'épreuve du poison, comme l'ancien roi de Pont Mithridate, et cela par suite de l'usage poussé jusqu'à l'abus. Quant aux volumes qui ont droit de circuler, semblables aux champignons de nos marchés publics, ils ont été examinés par les hommes de l'art, puis garantis par le sceau de l'administration. Après cela, si l'on se scandalise, c'est la faute du lecteur,

dont l'esprit par trop candide aurait besoin d'un régime particulier : car, il y a des gens qui se noieraient dans un verre d'eau, et d'autres qui se corrompraient à réciter seulement un *Pater* et un *Ave*. Qu'y faire ? Mais le supplément, le terrible supplément, c'est bien pire. Maxime-Célère n'y voyait aucune censure préalable, aucun préservatif possible, si ce n'est pourtant de boucher les oreilles des voyageurs avec de la cire, précaution que prenait le sage Ulysse à l'égard de ses compagnons ; et de rabattre un capuchon sur leurs yeux, à la manière des moines du moyen âge. Puis tout à coup, se ravisant, il s'écriait : « Laissez faire, ce laissez aller ! Le bien corrige le mal ; et le mal, le bien : car le bien lui-même a ses dangers, ou plutôt il n'existe que par son contraire. D'ailleurs, Henri Codeau, mon cher beau-fils, n'a-t-il pas, à ses risques et périls, trouvé une perle d'un prix inestimable ? »

Un autre jour, en jetant un regard sur le monde, sur l'humanité, sur les autres et sur lui-même, il remarquait avec une certaine admiration que l'équilibre en toute chose, si frêle et si facile à détruire, se maintient toujours sans effort visible. L'univers paraît à chaque instant près de rentrer dans le chaos, et néanmoins il s'achemine sans cesse vers un ordre plus parfait. La société des hommes, aux prises avec tant d'ennemis et particulièrement avec elle-même, se relève de ses faillites épouvantables et s'améliore ; la santé est affermie par les maladies, la vertu par le vice, le bonheur par le malheur ; et la folie elle-même, cette suprême calamité, contrôle et rassure la raison. Pourtant l'ex-négociant de Nantes, établi dans les Ardennes près de Sedan, se demandait alors s'il n'eût pas été plus heureux de continuer son commerce avec son enfant et sa femme. Après avoir essuyé deux grosses larmes, il avouait qu'il n'aurait ni vu ni entendu autant de choses, que son instruction n'aurait pas été aussi complète, qu'il n'aurait peut-être pas fait autant de bien. Au reste, comme il n'était pas absolument malheureux, il s'en remettait à la Providence. Là-dessus il prenait son thé, éteignait son feu et s'endormait au bruit du vent et de la pluie qui battaient sa chaude demeure.

Le lendemain pu le surlendemain, c'était un tout autre ordre d'idées. A propos d'une visite récente et inopinée il se disait : « Lorsque je prenais le chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, aurais-je pu prévoir que je rencontrerais Henri Codeau, mon gendre, et Aurore Beauregard, ma fille adoptive ; madame Mirmex, cette épicière vaporeuse ; M. Regain de Montluel, l'homme aux métamorphoses ; maître Boucly avec son amazone ;

MM. Saosduchéus et Grübler, celui-ci docteur allemand et celui-là suédois, débitant tous les deux à qui mieux mieux de si étourdissants et de si éblouissants systèmes ; le poète Castaly, qui faisait représenter son esclave antique sur la scène moderne de Marseille ; Péri, Pérette, Périne et Périnette, causes occasionnelles, pour moi, de philosophiques hallucinations ; tous les bourgeois de N.-S.-R. et les voisins de ma dernière résidence ? Les gens que je ne connaissais pas du tout, je m'en fais des amis en un instant ; et mes amis d'enfance, j'en ai aujourd'hui oublié même le nom. En vérité, y a-t-il une différence si grande entre une connaissance de toute la Vie et celle d'un jour ? Je ne sais ; et, pour parler franchement, je ne me connais guère mieux moi-même que je ne connais le premier venu. Si j'osais employer le langage métaphysique du docteur Saosduchéus ou du docteur Grübler, je dirais : « Entre les autres et moi, ce sont les circonstances seules qui, en nous déterminant, mettent quelque distinction ; tel ou tel, c'est moi, toujours moi, plus jeune ou plus âgé, plus riche ou plus pauvre, établi ce plus ou moins haut vers le pôle. » Pouah ! voilà que j'éprouve l'épouvante de Sosie dans l'Amphitryon de Molière, lorsqu'il se trouve en face d'un autre lui-même. Il faudra que j'envoie cette dissertation à M. le docteur Grübler à Goettingue : c'est lui assurément qui me l'a inspirée. O ignorance, naïve et simple ignorance, que tu es commode pour passer la vie ! Tu ressembles à une robe de chambre bien sale et bien vieille, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas trop de trous. Bon ! j'entends mon gendre qui vient m'annoncer un petit-fils. Allons, que le nouveau-venu soit le bien-venu ! »

Le respectable M. Marchand comparait quelquefois les différentes sortes de mouvements qu'il lui avait été donné d'étudier. Il ne croyait qu'à une seule et unique, d'abord ; mais depuis les choses avaient bien changé : il était entré de plain-pied dans le monde intelligible, celui dont Platon, le philosophe, avait été le Christophe Colomb. Là, il avait entre la marche ascendante de l'ambitieux maître d'école, qui allait franchir peu à peu toutes les distances jusqu'au poste éminent et lointain de premier ministres ; là il avait admiré les progrès continuels, quoique insensibles, d'une pauvre paysanne, qui cependant paraissait immobile dans sa chaumière, comme une huître sur son pocher ; là, surtout, il s'apercevait lui-même voyageant d'idée en idée, devenant chaque jour tout autre qu'il n'était, se trouvant sans cesse en face d'objets nouveaux, et par les sentiers de la vie s'engageant de plus en plus dans les plages inexplorées de la vieillesse. Il

avait l'envie de faire une autre classification et une autre nomenclature ; il trouvait quatre zones dans la sphère de l'existence : la zone ou climat de l'enfance, dans lequel tout est jeu ; la zone ou climat de la jeunesse, dans lequel tout est amour ; la zone ou climat de l'âge mûr, dans lequel tout est intérêt ; la zone ou climat de la vieillesse, dans lequel tout est réflexion et devrait être sagesse. Que de gens s'arrêtent à la première ou à la seconde zone ! Un nombre considérable encore succombent dans la troisième. Quant à la dernière, très-peu y arrivent, épuisés et essouffés. Ainsi le jeu, l'amour, l'intérêt et la sagesse, quatre continents dans l'océan de la vie. Maxime-Célère ne se fût pas arrêté en si belle route, si on ne lui eût proposé une partie de whist.

Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il résidait dans les Ardennes ; déjà le couple qu'il avait uni et béni, lui avait donné un petit-fils et une petite-fille. C'était dans les chaudes journées du mois de juin ; par une matinée radieuse, M. Marchand se rendit au jardin : il venait de déjeuner, et il voulait se promener pour faire sa digestion. Après plusieurs tours, lorsqu'il en eut assez des fleurs, du gazon, des parfums et de l'ombre, il s'assit près de son rucher et se mit à contempler ce spectacle : des mouches innombrables entraient, ou sortaient en bourdonnant ; et tous ces bruits, quoique petits, ressemblaient cependant à ceux d'une grande usine : le travail animait pour ainsi dire la ruche elle-même. L'ex-négociant alors philosophe s'éleva de ces détails à des considérations d'ensemble. « Pourquoi, se demanda-t-il en cherchant une bonne place sur un fauteuil d'osier, pourquoi les mâles ? pourquoi les femelles ? pourquoi ces êtres qui ne sont ni femelles ni mâles, mais neutres ? Pourquoi ces rapports de parents et d'enfants ? Pourquoi cette succession, au lieu de la génération simultanée ? pourquoi enfin toutes les formes possibles et imaginables ont-elles été réalisées ? » Ces pourquoi se succédaient avec volubilité, et ils s'entassaient les uns sur les autres, à la manière à peu près de Pélion sur Ossa dans la guerre des géants contre les dieux. M. Marchand, à son insu pour ainsi dire, et sur-le-champ, y trouva des réponses plus ou moins plausibles : il avait étudié tant de fois et par tant de côtés la grande ruche sociale ! Il comprit donc, soit par inspiration, soit par intuition, que le vœu le plus intime et le plus cher de la nature est d'appeler aux bienfaits de l'existence le plus d'individus dans le moins de temps et d'espace possible ; il comprit encore que les êtres sont successifs pour cette même raison de généreuse économie, sans laquelle le nombre des vivants serait limité et

fixe ; il comprit encore que les êtres sont liés les uns aux autres par les rapports de génération et des besoins réciproques pour abrégier les travaux et faciliter le progrès ; il comprit encore que les premiers partis vont en d'autres contrées préparer des demeures ou les embellir pour ceux qui doivent les suivre ; ainsi agissent les fourriers de nos régiments ; il comprit encore que, grâce à cette solidarité, un homme, quel qu'il soit, retire avantage, quand même, et de tout ce qui se fait de son temps, et de tout ce qui s'est fait avant lui : aucun effort, aucun désir, aucune pensée, rien, en un mot, n'est absolument perdu pour l'humanité ; il comprit encore que nous sommes inclinés vers telle profession et non vers telle autre par nos propres besoins et par ceux de la société : de là ces vocations éphémères et parfois ces transformations dans l'individu et dans l'espèce ; il comprit encore que la création continue chaque jour et se perfectionne sans fin dans toutes les parties de l'univers ; il comprit encore,.... mais ici son esprit, à moitié déjà dans le vague, céda tout à fait à l'assoupissement causé par le susurrement des abeilles. Il fallut réveiller le dormeur : je ne sais quel reflet de béatitude avait rendu sa figure rayonnante.

Un beau soir d'automne, M. Marchand avait fait une promenade avec son gendre, sa fille adoptive et la petite famille qui commençait à se servir de ses jambes. On avait marché lentement, on n'avait pas été loin, on s'était arrêté à chaque pas, on avait amusé les enfants : tout le monde avait paru heureux de cette journée, et particulièrement le vieillard. Il rentra chez lui après la promenade pour se reposer un peu en attendant le dîner qui devait avoir lieu en commun. Quand il se fut lavé et approprié (c'était une de ses vertus que la propreté, et il la poussait très-loin) il se jeta sur un fauteuil, et ses pensées prirent une singulière direction. Toute sa vie se représenta vivement à sa mémoire, depuis son enfance jusqu'à l'époque actuelle. Avait-il voulu véritablement les événements qui en composaient la trame ? Était-ce par choix seulement qu'il se trouvait alors dans les Ardennes ? Ou plutôt n'avait-il pas été le jouet de mille causes étrangères et la plupart inconnues ? Qu'est-ce au fond que la liberté humaine et la responsabilité ? Ce grand problème parut l'occuper beaucoup et il coucha par écrit son opinion personnelle. « Trois forces, suivant lui, concourent à diriger la vie d'un homme, laquelle est une résultante : Dieu, la société et l'individu lui-même. Mais à ce dernier, c'est-à-dire à chacun de nous, il n'accordait qu'un dixième de responsabilité : des neuf autres, Dieu en avait sa bonne part, et

peut-être... » Il n'acheva pas : il avait subitement commencé un nouveau pèlerinage, dont il n'a pas donné jusqu'ici de relation.

FIN.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES

OUVRAGES DE M VILLEMAN

Les dernières Pastorales.	50 cent
Les Vierges de Milet.	50 cent.
Richard Domain.	50 cent.
Le Talisman.	1 fr.
Un Patriarche à Provins.	1 fr
Un Baptême à Plombières.	50 cent.



lien vers <http://www.bnf.fr>

lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Régions inconnues : supplément à la Bibliothèque des chemins de fer / par J. Villeman

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5607590r>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères

(*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr